

ADÉLARD DUGRÉ, S. J.

# La Campagne canadienne

*CROQUIS ET LEÇONS*

DIXIÈME MILLE



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER

1300, rue Bordeaux. 1300

—

1925

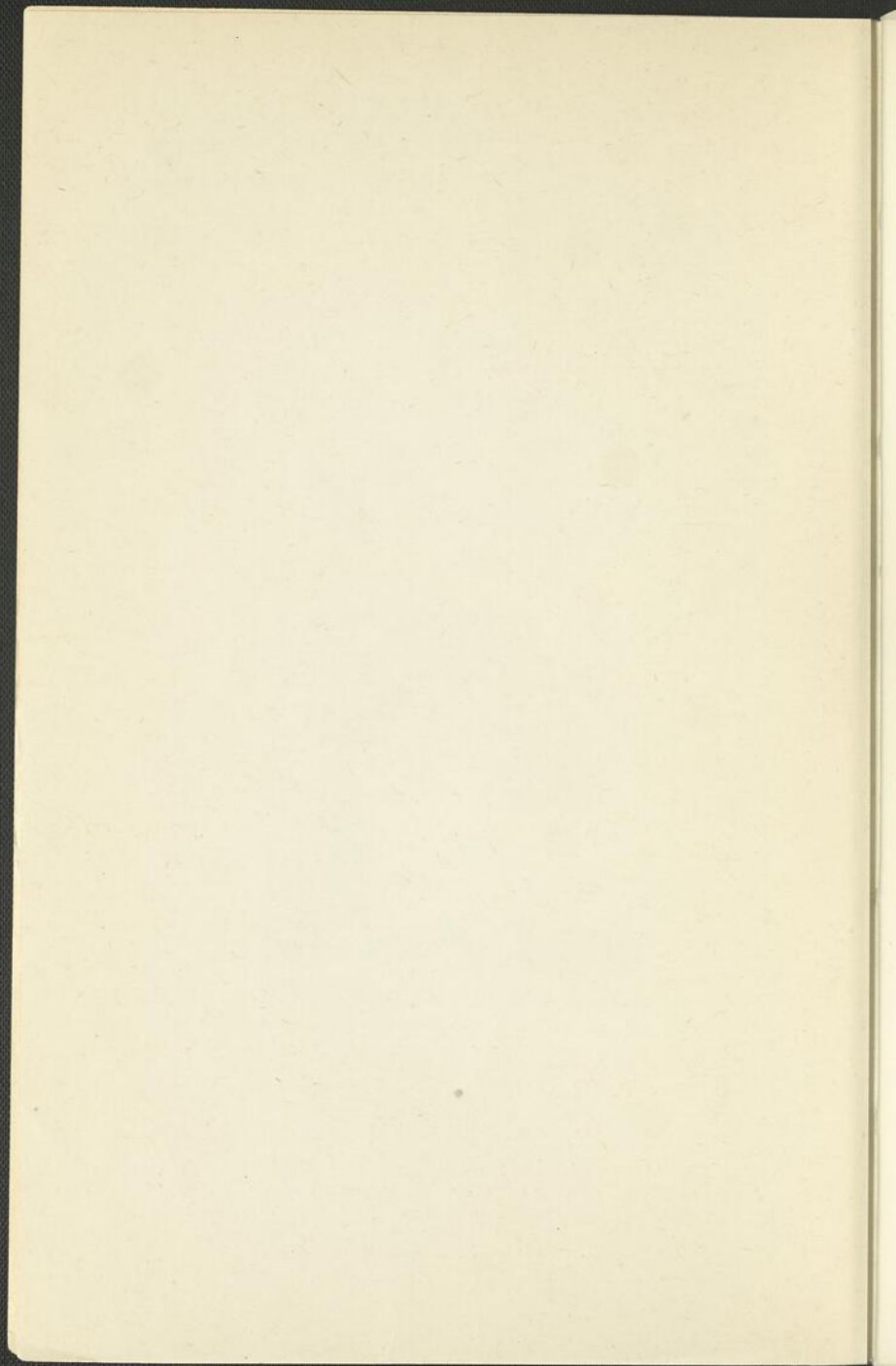


Bibliothèque Nationale du Québec

BIBLIOTHEQUE

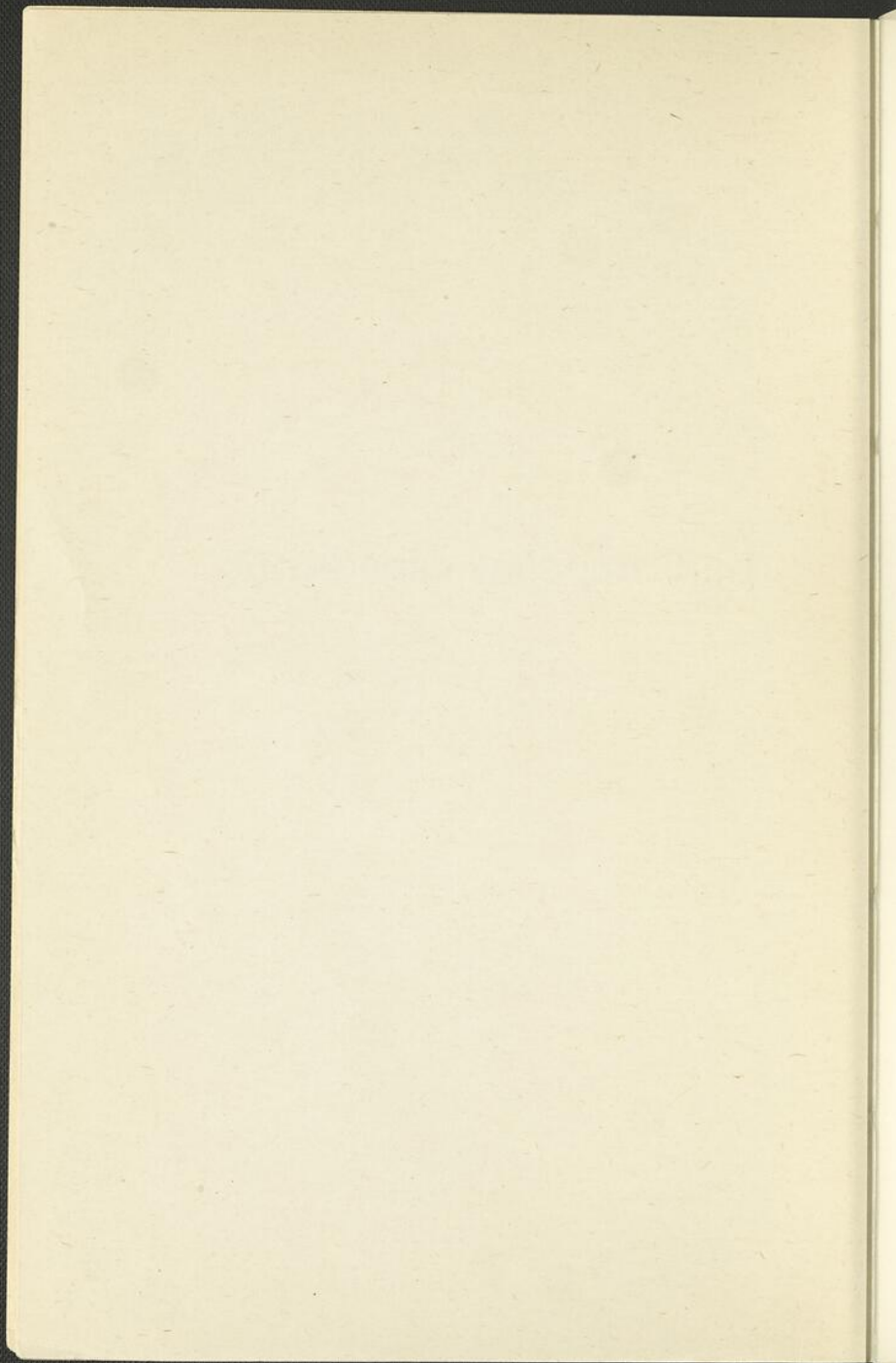
COLLEGE ST-VIAEUR

475, BLOOMFIELD, MONTREAL 8





# La Campagne canadienne



ADÉLARD DUGRÉ, S. J.

# La Campagne canadienne

*CROQUIS ET LEÇONS*



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER

1300, rue Bordeaux, 1300

—  
1925

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

**SAINT-VIATEUR**

475, BLOOMFIELD

29132

C843

D867

*Imprimi potest:*

Louis BONCOMPAIN, S. J.

*Praep. Prov. Canadensis Inf.*

---

*Nihil obstat:*

L. PINEAULT

*Censor librorum*

Marianopoli, 16a Ianuarii 1925

---

*Imprimatur:*

E.-A. DESCHAMPS, vicarius generalis

*Administrator*

Die 17a Ianuarii 1925

PS

9507

U4103

1925

## PRÉFACE

---

*SI* prétentieuse que puisse paraître l'assertion sous la plume d'un Canadien français, il n'en est pas moins vrai de dire qu'il existe actuellement, dans l'Amérique du Nord, deux civilisations fort différentes: l'une représentée par cent millions d'Anglo-Saxons, l'autre par trois ou quatre millions de Canadiens d'origine française. Ce qui distingue ces deux groupes inégaux, ce n'est pas seulement la langue qu'ils parlent et la foi religieuse de la grande majorité de ceux qui les composent, c'est aussi la diversité dans les manières d'agir, la divergence de vues dans la façon d'envisager la vie, ses jouissances et ses devoirs. On a hérité, au Canada français, du tempérament et des traditions de la France catholique du dix-septième siècle; on a hérité, chez les Américains anglo-saxons, du libre examen et de l'esprit utilitaire des Anglais du règne d'Élisabeth. Un climat froid, une nature calme, des conditions économiques difficiles, une foi religieuse robuste, ont développé chez les Canadiens français l'endurance dans les travaux pénibles et la facilité de contentement; un climat tempéré, une nature généreuse, l'abondance des richesses, ont



développé chez les Américains le goût de vivre et l'attachement aux biens terrestres, tandis que le mysticisme des pionniers puritains faisait place chez eux à une indifférence religieuse de plus en plus accentuée.

Cette opposition dans le caractère des deux groupes ethniques se trahit constamment dans la pratique de la vie: l'exercice du culte divin, les coutumes familiales, l'éducation, la littérature, le commerce et la réclame, les procédés électoraux, les fêtes populaires, tout traduit à l'observateur le moins attentif les profondes différences qui distinguent le Canadien resté français de l'Américain-type.

Or, voici que le Canadien français, pris d'admiration pour l'esprit américain, croit se hausser en se défaisant peu à peu de ce qui le caractérise. Les campagnes elles-mêmes ne sont plus un refuge assuré pour nos vieilles coutumes. Depuis longtemps déjà, mais surtout depuis l'invasion de nos paisibles paroisses par la grosse presse, l'automobile et les catalogues des grosses maisons d'affaires, nos bonnes gens s'enorgueillissent d'adopter le langage, les modes, les mœurs de la ville, qui sont une imitation de la langue, des modes et des mœurs américaines. La ville, les États-Unis, fascinent l'imagination de nos bonnes populations campagnardes et les poussent à se déguiser en citadins des États.

*La réaction est-elle possible? Elle est du moins bien désirable. Le jour, en effet, où, dans l'Amérique du Nord, il n'y aurait plus que des Américains, ce ne serait pas un progrès, ni pour la religion, ni pour l'humanité.*

*Mais comment réagir? Prêcher la fidélité aux vieilles coutumes, on ne nous comprend guère; parler d'attachement au sol ou de retour aux champs, on ne nous écoute pas ou l'on nous prête des motifs intéressés; vanter les avantages de la campagne paraît une plaisanterie, quand on compare le salaire de l'ouvrier aux revenus du cultivateur. Les plus éloquents discours risquent d'irriter davantage des âmes déjà aigries.*

*Nous avons cru pourtant qu'il y avait un plaidoyer à faire pour déterminer nos gens à rester chez eux, à demeurer ce qu'ils sont, à rester bien français dans cette mer anglo-saxonne. Nous avons cru qu'il fallait leur inspirer plus de confiance dans leur valeur personnelle, plus d'estime pour le genre de vie que nous ont légué nos ancêtres.*

*Or le meilleur argument en faveur de la campagne et des traditions anciennes, c'est la campagne elle-même. C'est pourquoi nous avons voulu la montrer sous quelques-uns de ses aspects, avec ses vertus, ses travaux, ses plaisirs. Nous avons voulu faire soupçonner aux agriculteurs que leur sort, malgré ses âpretés, fait envie à bien des gens de ville; nous avons voulu faire com-*

*prendre aux Canadiens que le plus court chemin pour arriver au bonheur, c'est de rester Canadiens.*

*Et pour donner quelque attrait à nos descriptions et à nos enseignements, nous nous sommes permis de les situer dans un cadre déterminé, d'y mêler l'action de quelques personnages, afin d'opposer ainsi plus fortement l'esprit américain à l'esprit traditionnel de la famille canadienne-française. Puissent ces croquis amuser quelques lecteurs et ces leçons en instruire un très grand nombre.*

A. D.

— Février 1925



# La Campagne canadienne

---

## CHAPITRE PREMIER

### L'ARRIVÉE

Le train de six heures et quarante allait apparaître dans quelques minutes. Dans la petite station de la Pointe-du-Lac le télégraphiste, Brunet, le charretier, Jos. Gaboury, et deux ou trois cantonniers, que la pluie avait contraints d'y chercher un refuge, jasaient paisiblement en regardant tomber les dernières averses d'un gros orage de juillet. Le pied sur un banc, le coude appuyé sur le genou, le gros Gaboury regardait par la fenêtre.

« Tiens! fit-il soudain, le père Barré qui vient aux chars. »

En effet, une grosse voiture à quatre poteaux, entourée de toiles cirées, quittait la grand'route et s'avancait en cahotant vers la station. Les flâneurs s'approchèrent pour la regarder venir: c'était bien le vieux Baptiste Barré, d'en bas de la paroisse, qui venait apparemment chercher des voyageurs. Il était seul dans sa voiture. Arrivé à la station il se glissa de son siège, amarra son cheval avec

un gros câble à l'une des crampes qui garnissaient le rebord du quai et pénétra dans la salle d'attente en frappant par terre ses grosses chaussures couvertes de rosée. D'un geste large il salua le chef de gare et les autres campagnards qui l'accueillaient d'un bonjour amical.

« Bonjour la compagnie! dit-il sur un ton de contentement.

— Beau temps pour se promener, père Barré! dit l'employé du chemin de fer sur un ton de plaisanterie.

— Joli temps, oui! fit le bonhomme en ouvrant son pardessus. Heureusement que j'étais parti de bonne heure: j'ai laissé passer le gros de l'orage chez Félix Duval. Je ne suis pas en retard, toujours? Le train n'est pas passé?

— Il arrive dans la minute, M. Barré. Il vient de partir d'Yamachiche.

— Oh! bien, dans ce cas, j'ai bien fait de ne pas me presser... Savez-vous, ajouta le vieillard, que nous avons des chances de retourner au beau temps? »

Et s'approchant de la fenêtre il sonda l'horizon d'un œil de connaisseur. Par delà les fermes environnantes, il montra le couchant, qui déjà se débarrassait de ses nuages et laissait pressentir une barre rouge à l'horizon.

« Le temps va se *repârer* vite, dit Baptiste, vous allez voir. »



C'était un grand vieillard au nez d'aigle, aux sourcils épais, dont la figure énergique et placide s'entourait d'un moelleux collier de barbe grise. Malgré son bel air de vigueur on le devinait âgé, dépassant de beaucoup la soixantaine. Tandis qu'il achevait de secouer ses vêtements mouillés par l'orage et qu'il bourrait sa pipe, on se dit les banalités ordinaires sur les bienfaits de la pluie et les apparences de belle récolte. Puis Gaboury, propriétaire de l'hôtellerie voisine, en même temps postillon, cocher de place et charretier, posa la question qui intriguait tous ces curieux :

« Vous attendez des voyageurs, père Barré ?

— Oui, dit Baptiste. »

Puis il expliqua qu'il venait recevoir son garçon, François, le docteur, qui arrivait des États-Unis avec sa famille.

« Docteur ? dit le télégraphiste.

— Docteur, oui Monsieur, reprit Baptiste avec fierté. Vous ne l'avez pas connu vous ; c'était du temps de Poliquin. Il est parti avant votre arrivée. Il y a dix-neuf ans passés qu'il est parti, presque vingt ans.

— Où est-il maintenant ? demanda l'hôtelier.

— Il est toujours à la même place, aux États, à Superior. C'est une grande ville, quelque part du côté du Michigan.

— Eh ! machine ! c'est loin.

— Ce n'est pas proche.

— Il n'est pas revenu, si je compte bien, depuis qu'il est rendu aux États ? demanda l'un des cantonniers.

— Non, c'est la première fois qu'il vient depuis qu'il est parti.

— Il n'est tout de même pas sorteux, votre François, père Barré, interjeta un robuste cultivateur du voisinage, qui était arrivé sur les entrefaites. Vingt ans sans venir vous voir!...

— Dame, reprit vivement Baptiste, le Michigan, tu sais, ce n'est pas chez le voisin.

— Mais pour un homme qui fait de bonnes affaires!

— Oui, mais il a des occupations aussi. Et puis, voyez-vous ? — et l'aveu paraissait être pénible au vieillard — il s'est marié par là avec une Américaine qui ne sait pas beaucoup le français... »

Baptiste, qui avait fini de bourrer sa pipe, fit craquer une allumette, aspira bruyamment de longues bouffées de tabac et reprit ses confidences.

« Il nous est resté bien attaché quand même et pas fier. A tous les jours de l'an, il nous écrit et nous envoie de petites étrennes. Sa mère lui disait toujours, comme ça, de venir nous voir avant de mourir... Il promettait et puis, d'une affaire à l'autre, il ne pouvait jamais laisser. En fin de compte, voilà qu'hier

le petit garçon de Philippe ressoud avec une lettre de lui. Il nous annonçait qu'il arrive ce soir avec sa femme et ses deux enfants.

— Il a dû bien changer depuis vingt ans, dit le gros Gaboury. Parti jeune, et aux États, ça change.

— Vous comprenez... Sur son dernier portrait, on voit qu'il a vieilli. Il est gras, il a perdu des cheveux, mais il reste joli homme, bateau!

— Je le crois, dit l'hôtelier. C'était une belle jeunesse. J'ai hâte de voir s'il va me reconnaître.

— En effet, vous étiez dans les mêmes âges, vous autres ?

— Bien sûr! Les dimanches après-midi il venait au train avec les jeunes. Il allait voir une petite Pierre André, dans ses derniers temps. Il arrivait toujours sur son trente-six et le corps plein d'histoires! Il n'était pas fier avec nous autres.

— Il a maintenant de grands enfants. Son plus vieux marche sur ses dix-neuf ans. Sa petite fille a une quinzaine d'années, quinze ou seize, peut-être dix-sept.

— C'est tout ce qu'il a ?

— C'est tout.

— Aux États, dit le chef de gare en connaissance, les familles ne sont pas fortes. »

La conversation se poursuivait quand un coup de sifflet plaintif et prolongé coupa court



aux confidences du bonhomme en annonçant l'arrivée du train. Une minute plus tard, l'énorme machine entraît à grande allure et, tout essoufflée, arrêtait brusquement sa course, enveloppant la station de vapeur, de tapage et de mouvement.

Un œil sur son cheval, qui dressait les oreilles, Baptiste, saisi par l'émotion et par une vague crainte d'être encore une fois déçu, cherchait de loin ses voyageurs. Dans la minute de grand calme qui suivit le grand tumulte, personne ne descendait et le train semblait devoir partir, quand, à l'arrière, au bout du quai, un grand jeune homme chargé de portemanteaux dévala sur le remblai. Également chargé de valises, un homme d'âge moyen parut, suivi d'une jeune fille qui descendit allègrement, tandis qu'une jolie dame, faisant la moue et retroussant ses jupes, hésitait à poser ses fines chaussures sur le gravier humide.

C'était François et sa famille. Aussitôt le train s'ébranla et disparut rapidement. Baptiste, rassuré sur son cheval, s'avança d'un air à la fois hésitant et transporté, tâchant de reconnaître son François d'il y a vingt ans. Il se sentait presque timide devant ces dames élégantes et ces messieurs bien mis. Était-ce bien son garçon, cet Américain rasé, aux cheveux grisonnants, aux lunettes d'or et aux



chaussures rouges ? De son côté, François lorgna un instant la mise peu élégante de ce vieillard à tête blanche. Baptiste, parti à la pluie, s'était à peine endimanché. François le reconnut vite cependant, et du cœur le cri de joie jaillit aux lèvres : « Papa ! »

Il avait retrouvé l'accent d'autrefois. Laisant tomber paquets et parapluies, il courut saisir la main que lui tendait son père. Baptiste étreignit longuement son fils, faisant passer dans sa vigoureuse poignée de main vingt ans de souffrances secrètes et d'inquiétudes refoulées, le regardant fixement, les larmes aux yeux, la gorge serrée, secoué jusqu'au plus intime de lui-même par cette voix, par ce regard, qui n'avaient pas changé.

« C'est bien lui », dit-il enfin, presque tout bas.

Autour d'eux, Fanny, l'épouse de François, et ses deux enfants arrivaient, un peu dépaysés dans cette campagne ouverte, où l'on avait l'impression de descendre au milieu des champs. François ne fut pas sans quelque embarras quand il eut à présenter à son père sa belle et dédaigneuse Américaine, qui savait à peine le français et n'était pas habituée aux coutumes du pays. Les manières franches et cordiales du vieil habitant contrastaient avec la froide politesse de cette jolie dame.

« C'est ma femme », dit François, en la montrant à son père.

Et Baptiste, sans façon et tout à sa joie, lui appliqua sur les joues deux baisers retentissants. Il serra la main de Harold, embrassa Gladys, puis l'on se dirigea vers la voiture. L'hôtelier, un ou deux des cantonniers qui se trouvaient là, saluèrent timidement François qu'ils avaient connu jeune homme. François les reconnut sans peine. Il était sûr, affirma-t-il, de trouver là le gros Gaboury, si sa lettre ne s'était pas rendue à temps. Baptiste, exubérant et tout excité, parlait, riait, multipliait les questions sans attendre les réponses, donnait sans suite les nouvelles qui se pressaient à son esprit. Il ne songeait pas, il s'aperçut à peine, que ni Fanny, ni surtout Harold, son fils, ne pouvaient suivre tout ce qu'il disait. Il ne fut distrait que par quelques mots de français incorrect que Gladys, la jeune fille, lui adressa, qu'il se fit répéter, et auxquels il répondit avec effusion.

Tout en ficelant les paquets à l'arrière des sièges le brave homme s'excusait sur le mauvais temps de ce qu'il n'avait pas pris la meilleure voiture. Celle qu'il avait était moins élégante, disait-il, mais plus spacieuse et mieux aménagée contre la pluie.

« Tu dois la reconnaître ? demanda-t-il à François, elle était flambant neuve à ton départ... Elle a bien roulé depuis. »

Je crois bien que François la reconnaissait. Il reconnaissait tout dans cette campagne, dont les images avaient tant de fois hanté sa mémoire. L'aisance et le progrès avaient embelli ce qu'il avait laissé, mais c'était toujours le coin de terre qu'il avait vu dans sa jeunesse. Au milieu des grains verts, épais et ruisselants, que des rayons de soleil, se faisant jour à travers les nuages, teintaient de rouge et parsemaient de perles, il retrouvait, plus vastes et mieux bâties, les fermes qui lui étaient jadis familières. Leur blancheur éclatante, leurs larges dimensions, révélaient une prospérité, un souci de parure, qu'on remarquait moins facilement vingt ans plus tôt.

Les dames prirent place sur le siège d'arrière, les hommes en avant. Harold s'empara des guides, que Baptiste lui abandonna de grand cœur pour converser plus à son aise. Il fallait l'entendre faire à François l'histoire de la famille et de la paroisse depuis son départ. D'ailleurs, à mesure qu'on avançait, les réminiscences accouraient en foule à l'esprit du médecin. A moins d'un mille du chemin de fer, la route s'engageait sous les grands pins de l'ancienne demeure seigneuriale. Le manoir subsistait encore, mais encaissé dans les bâtiments tout modernes d'une vaste maison d'éducation. Le vieux moulin de pierre, qui datait du temps des Français, poursuivait,



accroupi au bord de sa chaussée, son éternel ronronnement. Au sortir du bocage, en face de l'église, le paysage s'épanouissait brusquement devant le lac Saint-Pierre. Gladys laissa échapper un cri d'admiration. Sous les nuages épais, dont le soleil à l'horizon dorait les masses en retraite, le lac reposait dans un calme parfait. Le phare tout blanc montait la garde, planté au milieu du lac; quelques bateaux se détachaient sur la surface sombre. Au sud courait la ligne rouge du rivage, entre l'eau noire et la verdure des champs. Des cheminées d'usines, des clochers, quelques maisons blanches se distinguaient au loin, vers l'embouchure de la rivière Nicolet.

François, sollicité de tous les côtés à la fois, n'avait plus le temps de goûter son plaisir. Il cherchait à mettre des noms sur les figures qu'on rencontrait et sur les maisons toutes rajeunies qu'il ne reconnaissait pas. Son père l'aidait de son mieux. L'église était restée la même, élégante et svelte, découpant sur un fond de pins sombres sa fine flèche et ses arêtes de pierre de taille. Le presbytère avait été refait à neuf; le pensionnat, toujours fièrement campé la face au vent du large, s'était développé, étendant davantage ses rangées de châssis blancs. L'unique rue, paisible et spacieuse, bordée d'arbres feuillus où se dérobaient les résidences, gardait l'aspect de



tranquille bonheur que François avait souvent évoqué dans sa mémoire. Ses trottoirs d'asphalte, son pavage neuf, que les sabots du gros cheval battaient comme des marteaux, lui donnaient maintenant presque un air de rue de ville.

Assis sur le pas des portes ou appuyés aux fenêtres, les villageois prenaient le frais et se chuchotaient des questions et des cris d'étonnement. Baptiste, fier comme un triomphateur, saluait à droite, à gauche, répondait à François, lui signalait les changements et les progrès accomplis. Harold, tout entier à la tâche considérable de faire trotter son massif cheval de ferme, s'intéressait fort peu à ces scènes de village canadien, pourtant si nouvelles pour lui. Gladys cherchait à suivre la conversation du grand-père; Fanny, fatiguée du voyage, pressée d'arriver, regardait avec une curiosité mal éveillée.

Le village dépassé, on se retrouvait en face du lac qu'on côtoyait de loin jusqu'à la pointe à Pénisse. Là, en face de Nicolet, les eaux se resserraient pour rentrer dans le lit du Saint-Laurent. C'est le long du grand fleuve que la route, après un coude, déroulait maintenant son ruban sinueux, égrenant sur ses côtés un interminable chapelet de maisons aux couleurs claires et de granges larges ouvertes. Désormais, François retrouvait le décor où

s'étaient écoulées ses années d'enfance. Chaque tournant du chemin, chaque anse du fleuve, chaque ponceau, faisait jaillir dans son esprit tout un monde de souvenirs. La figure épanouie, il laissait parler son père et promenait ses regards où le bonhomme les attirait. A cinq milles devant eux, limitant la longue vallée, ils apercevaient les coteaux, la couronne de fumée, les couvents, les clochers, de la ville des Trois-Rivières. Bientôt, c'était la maison paternelle des Barré qui se démasquait soudain, haussant son front blanc par-dessus les lilas et les jeunes érables, plus alerte et plus épanouie que vingt ans auparavant, étalant avec orgueil ses persiennes vertes et ses larges vérandas. Du bout de son parapluie, François la montra à sa femme et à ses enfants: « C'est là », dit-il.

C'était bien le chez-nous d'autrefois. Au nord, dans le lointain, derrière le remblai du chemin de fer, s'arrondissaient les mamelons jaunâtres du coteau Sainte-Marguerite. Les champs clôturés en descendaient côte à côte, comme d'immenses tapis verts qui se déroulaient jusqu'au fleuve. Dévalant aussi des hauteurs et limitant la propriété de son père, François reconnut la ligne de saules et de cerisiers sauvages qui bordait la coulée, ce petit ruisseau à voix claire qui jadis, au printemps, lui chantait de si jolies chansons, quand

il pêchait la truite sous le soleil en fête et les arbres en fleurs.

A la maison, on avait reconnu la voiture, qu'on guettait depuis longtemps. Le repas du soir était pris, la vaisselle remise en place et la nombreuse famille des Barré attendait avec impatience la grande visite tant de fois promise et tant de fois contremandée.

Philippe, l'héritier du domaine paternel, résidait avec ses vieux parents. En réalité, depuis dix ans et peut-être davantage, c'est lui qui dirigeait la ferme. Fortement secondé par ses fils, il y faisait régner une prospérité qui laissait loin derrière elle la modeste aisance des temps passés.

Le vieux Baptiste n'avait pas vu d'abord sans mauvaise humeur tant de dérangements, tant d'innovations que son fils avait toujours à lui proposer. Comme si les anciens n'avaient pas su cultiver la terre! N'avait-il pas réussi lui? A vingt-deux ans il avait quitté le haut du rang de Saint-Charles, le surlendemain de ses noces, avec trente sous dans sa poche. C'était toute sa richesse. Au chantier l'hiver, chez les gros habitants l'été, il avait empilé une à une assez de piastres pour s'acheter un des plus beaux biens du bas de la paroisse, une terre de la banlieue, rêve suprême de tous les jeunes cultivateurs de son temps.



Cette terre, il l'avait agrandie, doublée, triplée, il y avait établi ses enfants: pouvait-on exiger davantage ?

Malgré les bonnes raisons et l'amour-propre du bonhomme, Philippe avait eu assez de diplomatie pour lui faire accepter bien des améliorations. Il avait une manière de proposer des projets fixés d'avance, qui laissait au bon vieillard la satisfaction de paraître encore tout décider et tout conduire. Un de ses fils, Léon, après des études classiques aux Trois-Rivières, avait suivi un cours d'agriculture. Philippe prenait soin de l'associer à ses entreprises.

C'est sur la véranda, autour du père et de Léon, que, ce soir-là comme d'habitude, on était venu s'asseoir après le souper. Malgré les préoccupations de l'attente, on commentait les nouvelles du jour, on formait les projets du lendemain. Les garçons avaient fait leur toilette, les grandes filles achevaient avec leur mère de tout remettre en ordre, tandis que les enfants se bouscuaient dans l'herbe humide ou prêtaient l'oreille aux graves conversations de leurs aînés. Grand'mère, la bonne vieille Marie, toujours très affairée, faisait une dernière fois le tour des chambres, alignait une chaise, essayait un meuble, cherchait en s'occupant à tromper son impatience. Enfin, ne trouvant plus rien à faire, elle lissa ses che-



veux, mit son tablier à dentelle et vint prendre place près de la porte, sur sa chaise berceuse. A ce moment des visiteurs arrivaient également pour recevoir François. C'étaient deux de ses frères, Hector et Adolphe, et une de ses sœurs, Alzire, mariée avec un Camirand, tous établis dans le voisinage. Des enfants, grands et petits, s'étaient glissés les uns après les autres, par petits groupes, à la suite des parents; les jeunes filles avaient suivi leurs frères, si bien qu'une réunion considérable débordait maintenant de la galerie dans le parterre.

On faisait place et l'on sortait des chaises, quand soudain on annonça l'arrivée des voyageurs. On avait reconnu le gros cheval qui surgissait du pli de terrain, de l'autre côté du calvaire. La voiture était remplie, *ils* y étaient donc! D'un cri la nouvelle se répandit dans toute la maison et le brouhaha devint universel. Tout le monde, debout sur la véranda ou sur le perron, cherchait à distinguer des figures. On ne voyait que des chapeaux et des couleurs voyantes et l'on ne distinguait bien que le grand-père, qui parlait et gesticulait avec animation. Bientôt un mouchoir s'agita dans l'air. Alors la pauvre Marie n'y tint plus. Elle descendit lourdement les marches du perron et partit au-devant de la voiture dans le chemin qui conduisait à la grand' route.

Elle s'empressait d'un pas mal assuré, tressaillant d'entendre cette voix de son fils que, de loin, le vent lui apportait.

« Voyons, s'écria-t-elle tout essoufflée, c'est bien vous autres, toujours ? »

François, tout ému, sauta de voiture et courut à sa rencontre. Sa mère le couvrit de baisers. Elle s'attachait à lui comme si elle eut craint de le voir se dérober encore. Suspendue à son bras, elle le regardait fixement, puis l'embrassait de nouveau au milieu de larmes et de monosyllabes. Ensemble, ils se rendirent à la maison. Fanny, Gladys, Harold, descendirent et les présentations se firent au milieu des exclamations et des cris de joie. Les jeunes filles s'emparèrent de Gladys; des jeunes gens, après avoir déposé les bagages sur la galerie, entraînèrent la voiture vers les étables. Harold et sa mère, un peu perdus dans tout ce tumulte, attendaient, demi-souriants, demi-ennuyés, la fin de cette scène. Dans l'effusion de cet accueil, la langue qu'ils parlaient à peu près uniquement, leur physiologie et jusqu'à la robe hardiment décolletée de l'Américaine, tout faisait d'eux des étrangers.

Louise, l'épouse de Philippe, revenant de l'intérieur, saisit le regard froid et la bouche pincée de cette femme qui, à l'écart, observait la réunion bruyante. Elle sentit d'instinct que cette belle-sœur ne ressemblait pas aux autres.

Elle la salua poliment, la conduisit à la chambre des étrangers, fit monter ses valises et mit avec toute l'amabilité possible la maison à sa disposition. Harold partagea la chambre de Léon et Gladys, déjà parfaitement chez elle, prit place au milieu de ses cousines.

L'on annonça bientôt que le souper des voyageurs était servi. Après le repas, Fanny, accablée de fatigue et souffrant de migraine, se retira dans sa chambre. Les autres veillèrent. Tandis que sous la main vigoureuse des jeunes Canadiennes le piano faisait rage, parmi les éclats de voix d'une trentaine de cousins et de cousines, et que les chansons succédaient aux chansons, les vieux veillaient dans l'allonge. François, en manches de chemise, comme jadis au retour du collège, avait entraîné les autres de ce côté. C'est là qu'on fit la causette en fumant la pipe. Les femmes achevaient d'y laver la vaisselle. La vieille Marie, tout en essuyant longuement les assiettes, se mêlait à la conversation.

Dans la transformation qui avait rajeuni la maison paternelle, Philippe avait eu le bon goût de laisser à cette grande pièce, à la fois cuisine, salle à manger, résidence ordinaire de la famille, l'ancienne disposition et tout l'aménagement des maisons canadiennes du vieux temps. Aux poutres en saillie restaient accrochés les fusils de chasse, la planche de dé-



barras et les fines éclisses de cèdre dont Baptiste aimait à se servir pour allumer sa pipe; la vaste cheminée à crémaillère s'épanouissait au milieu de la muraille, à demi remplie de bon bois sec pour le poêle de cuisine; sous l'escalier reposait le rouet de Marie, près de la huche à pain, qui ne servait plus que de garde-manger.

Baptiste, selon son habitude, offrit aux visiteurs une pipe de son bon tabac canadien. On alluma debout, puis l'on s'assit en cercle et la conversation se poursuivit pleine d'abandon. François, mis en gaieté par cette atmosphère d'intimité, débordait de verve et d'effusion. Ce qu'il en avait de choses à apprendre et de choses à raconter! Et les souvenirs du temps passé affluaient. Chacun réveillait les siens, une espièglerie d'enfant, une méprise, une colère du père ou de la mère, qui avaient fait époque dans la vie de famille et restaient gravées dans les mémoires. L'on riait aux larmes de ces riens dont se constitue en grande partie l'histoire intime des familles nombreuses. Marie, elle, ne savait plus si elle riait ou si elle pleurait. Elle s'essuyait les yeux, se mouchait, jetait dans la mêlée des voix son mot d'excuse ou d'explication. Cela lui rappelait si bien les beaux soirs d'autrefois, les retours à la maison, aux vacances de l'été ou au jour de l'an. Elle se croyait revenue à vingt-cinq ans en arrière.



« Mais Louis ? demanda tout à coup François, avez-vous des nouvelles de Louis ? »

Louis, c'était le prêtre, plus âgé que François, maintenant curé dans le diocèse d'Ottawa.

« Justement, dit Baptiste, il arrive dimanche soir. Il prend le train après la messe et vient pour le grand souper.

— Ah ! il y a un grand souper ?

— Je crois bien, bigre ! C'en vaut la peine, je suppose.

— C'est ton dîner de noces, pauvre vieux, dit Philippe. Depuis vingt ans que le père attend cela. Tu sais comment la mère sait faire les choses. »

Et l'on se remit à dauber sur le dos de Baptiste et de la vieille Marie.

Cependant, malgré le plaisir qu'on éprouvait à se retrouver, il fallut songer à dormir. Depuis longtemps déjà les plus petits s'étaient glissés, frileux et engourdis, dans les bras de leurs parents. Grand'mère, après un dernier coup d'œil sur les poules et le verger — elle redoutait toujours les renards et les maraudeurs — avait monté l'horloge et fermé le hangar à clef. C'était l'heure de partir. Aussi bien, le temps se remettait décidément au beau et la journée du lendemain s'annonçait laborieuse. On était alors en pleine fenaison et ces gros cultivateurs avaient toujours une forte besogne taillée d'avance. On se sépara

tout heureux, jouissant d'avance des prochaines rencontres.

« D'ailleurs, avait dit quelqu'un à François, tu es arrivé pour quelque temps, je suppose ?

— Bah! quelque temps,... quelques jours, au moins. »

Et là-dessus on se quitta.

Quand les derniers visiteurs eurent disparu et que les derniers bonsoirs furent échangés dans la nuit, Marie, tirant son grand chapelet, s'agenouilla pour la prière du soir. La famille, pieusement groupée autour des vieux, sous la croix de tempérance et le rameau bénit, répondit aux longues et monotones invocations de grand'mère. Puis l'on se distribua dans les chambres, les bruits cessèrent peu à peu, les lumières s'éteignirent et les vieillards eux-mêmes finirent par trouver le sommeil. Mais avant de s'endormir ils s'étaient dit et redit longtemps leur bonheur d'avoir enfin revu François, de le retrouver si bien, si gai, avec des enfants si grands et si jolis.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### AU LOIN

Étrange famille que celle de ce François Barré, devenu par les exigences de l'orthographe anglaise et les intérêts de sa profession le *Doctor Frank Barry*, de Superior.

Médecin dans l'âme, intéressé à son travail et consciencieux, le jeune Canadien s'était fait, grâce à un heureux concours de circonstances, une situation des plus enviables dans le voisinage de Duluth, à l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Après avoir brillamment terminé ses études médicales à l'Université Laval de Québec, vers 1900, François avait résolu de tenter fortune aux États-Unis. C'était l'époque où l'on déplorait très haut, au Canada français, l'encombrement des professions libérales. Le nombre considérable de collègues classiques, proportionnellement au chiffre de la population, et le petit nombre de débouchés pour les nouveaux bacheliers, avaient produit une surabondance déplorable de médecins et d'hommes de loi. Les meilleures places étaient prises et les nouveaux venus devaient se contenter longtemps de situations de misère où



ils avaient peine à vivre. Pauvre, sans protection, François avait compris qu'il ne serait jamais dans son pays qu'un petit médecin de campagne; il ambitionnait davantage. Il était donc venu, sur une vague invitation d'un Oblat de Marie-Immaculée, s'établir dans la ville de Duluth. Il y avait réussi au delà de ses rêves les plus optimistes.

En effet, dès son arrivée, il avait eu la bonne fortune de gagner la sympathie du principal médecin de l'endroit, le Dr Harry Bloomfield, chirurgien en vogue. Celui-ci venait d'ouvrir une clinique privée de l'autre côté de la baie, dans une superbe propriété de la banlieue de West Superior. Baigné de soleil et balayé par les vents du large, le nouvel hôpital devait être le refuge tranquille des malades cossus et capricieux, qui peuvent payer très cher pour n'être pas soignés avec les autres. Comme il gardait son bureau à Duluth et qu'il restait le chirurgien principal de l'Hôpital-Général de cette ville, le Dr Bloomfield cherchait, pour tenir sa clinique, un médecin de confiance, intelligent et appliqué, sur qui il pût se reposer complètement durant son absence.

Ce médecin ne se trouvait pas facilement. Les hommes d'expérience n'ambitionnaient guère ce poste effacé, à salaire fixe; les jeunes gens d'avenir ne l'eussent accepté que transitoirement, pour s'y préparer à une carrière



plus brillante. Or, il se trouvait que les conditions qui détournaient les autres convenaient parfaitement au caractère et à la situation de François.

En voyant l'attention continue avec laquelle le jeune Canadien avait observé quelques-unes de ses opérations à l'Hôpital-Général, en entendant quelques questions et quelques remarques qu'il s'était permis de lui faire, le Dr Bloomfield avait deviné que cet étranger serait peut-être l'auxiliaire précieux qu'il cherchait.

En quelques minutes de conversation la chose était réglée. François acceptait toutes les conditions du docteur. Quelques jours plus tard, il devenait le chef interne de *Bloomfield Institute*.

Le propriétaire n'eut pas à se repentir de son choix. Par son assiduité, ses bonnes manières, son sens médical, le jeune Canadien devait grandement contribuer au succès de la clinique fashionable. Il apporta dans sa nouvelle position la constance au travail, l'application méthodique, que ce fils de paysan avait manifestées durant ses études au séminaire des Trois-Rivières et son stage universitaire à Québec. Bientôt son patron, très satisfait, le traitait en véritable associé, en ami.

Pour le Canadien, cette situation ombragée par la personnalité du Dr Bloomfield était

un rare bonheur. Outre le salaire relativement considérable qu'elle lui assurait immédiatement, le jeune homme y trouvait une recommandation précieuse pour ses entreprises futures, si jamais il devait se séparer de son chef actuel. De plus, cette situation secondaire, sous la responsabilité d'un médecin bien connu, lui offrait un avantage qu'il prisait par-dessus tout, elle le délivrait de l'obligation d'obtenir immédiatement une licence pour pratiquer la médecine.

En effet, d'après la législation en vigueur aux États-Unis, François ne pouvait y exercer sa profession, surtout dans une ville et dans un hôpital, sans l'autorisation d'une faculté américaine, c'est-à-dire sans examens ou sans la chaude recommandation d'hommes de grande autorité. Or il ne connaissait personne qui pût le recommander et il ne se sentait pas, pour le moment, en état d'affronter un bureau d'examineurs totalement étrangers. Lui qui connaissait si peu d'anglais, qui ignorait les auteurs de médecine en honneur chez les Américains, qui n'était familier ni avec les procédés à la mode, ni avec les recettes du moment, comment aurait-il soutenu avec succès l'épreuve d'un jury qu'il pouvait supposer médiocrement sympathique aux émigrants du Canada ? Plus tard, quand il se serait fait des amis, quand il aurait pris connaissance

des méthodes, du langage et des solutions en faveur, il pourrait se risquer et obtenir son brevet. Il songerait alors à s'établir dans la colonie française de Duluth, comptant sur les sympathies de race et l'appui du clergé pour se recruter une clientèle. Mais pour le moment, mieux valait rester dans l'ombre.

Il accepta donc avec la plus vive satisfaction la situation qui lui était offerte. Dans ses lettres à sa famille et à ses amis, il ne suffisait pas à exprimer tout son contentement. D'ailleurs il avait une autre raison de se réjouir. A vingt-six ans passés, François songeait au mariage et venait de trouver un parti avantageux.

A son arrivée à Duluth, les Pères Oblats, désireux de l'aider dans ses débuts, l'avaient recommandé à un Canadien qui jouissait de quelque considération dans la ville. C'était un certain Lebrun, venu jeune aux États-Unis, qui s'était d'abord établi aux environs de Buffalo, où il avait épousé une Allemande. Celle-ci était morte peu de temps après la naissance d'une petite fille à laquelle elle avait donné le nom de Stéphanie. Lebrun avait alors pénétré davantage dans l'ouest et s'était fixé à Duluth, où il s'était fait entrepreneur de travaux publics, constructeur et spéculateur sur les terrains, sous le nom de Peter Brown. Il fit une petite fortune, se



maria de nouveau, fit partie du conseil municipal et devint un personnage dans la jeune cité.

Bien que sa nouvelle femme fût protestante et qu'il fît peu de religion, il était resté attaché aux Pères. Pendant qu'il se livrait aux affaires, sa petite Stéphanie, Fanny, comme l'appelaient ses compagnes, avait grandi au petit bonheur. Elle était grande fille quand François fut, par un simple hasard, introduit dans la maison de son père. Le jeune Canadien fut frappé de sa beauté et chercha des prétextes pour revenir. Brown, comme Fanny, se laissa séduire par ce titre de *Doctor* que portait le jeune médecin. Dans la société américaine, surtout dans les villes naissantes, où les titres sont aussi rares qu'ardemment désirés, celui de docteur n'est pas méprisable. Pour Fanny, être femme de médecin, c'était s'établir définitivement dans la haute classe de Duluth. François n'eut donc pas de peine à se faire agréer.

On s'étonnerait plutôt de la facilité avec laquelle le jeune médecin fixa son choix. Il ne songea ni aux préférences de sa famille, ni au genre d'éducation qui avait développé en sa future des tendances si différentes des siennes, ni à l'incompatibilité de leurs caractères, ni à l'obligation qui lui serait imposée de renoncer à toutes ses habitudes anciennes: il n'aperçut que les charmes extérieurs de la jeune Américaine



et les avantages matériels que son père lui assurait.

En effet, M. Brown faisait bien les choses. Il donnait aux nouveaux époux une belle propriété qu'il possédait dans le voisinage même de *Bloomfield Institute*. Il avait de vastes terrains dans ce quartier plein de promesse, entre Duluth et Superior, sur le rivage où la rivière Saint-Louis, s'épanouissant en large nappe, confond ses eaux avec celles du grand lac, auquel elle semble donner naissance. Avant le formidable *krach* de 1893, qui retarda de vingt ans le développement de Duluth, tous les spéculateurs de la région étaient sûrs de voir cet espace inoccupé se garnir rapidement de somptueuses demeures. La culbute inattendue de tous ces millionnaires improvisés avait brusquement arrêté la construction dans cette banlieue superbe; mais au début du vingtième siècle les espérances des spéculateurs renaissaient. M. Brown, en y établissant son gendre, comptait accélérer un mouvement qui devait tripler sa fortune.

Le mariage fut célébré au début de l'été; à l'automne les nouveaux époux prenaient possession de leur résidence et François se livrait à cette vie laborieuse et tranquille, si conforme à ses goûts, que sa situation même lui imposait.

Malheureusement cette continuité dans le travail et cette réclusion à l'écart de la ville

l'éloignèrent peu à peu de toute vie religieuse, de tout contact avec ses compatriotes. Fanny, ambitieuse et peu dévote, se préoccupait beaucoup plus de pénétrer dans la haute société que de préserver la langue et la religion de son mari. C'est elle qui réglait l'administration de la maison, c'est elle qui disposait des loisirs du médecin, c'est elle aussi qui lui tria sa société, d'où l'élément français était presque complètement exclu.

François rencontrait bien, de temps à autre, au hasard des visites médicales qu'il recevait ou qu'il avait à faire, quelques personnes qui lui parlaient français; mais le petit groupe canadien de Superior ou le groupe plus considérable de Duluth, si unis encore à cette époque, ces groupes ne le voyaient jamais. Du reste, les Canadiens ne le connaissaient guère ou le regardaient comme un transfuge et déploraient sa désertion. Le Dr Barry ne comptait plus pour eux. Sans doute, il leur manifestait parfois sa sympathie, ne refusait pas de contribuer à leurs œuvres de charité quand on le sollicitait de le faire, mais après quelques années il devint évident que le Canada existait de moins en moins pour lui et qu'il n'existerait pas dans le cœur de ses enfants.

Ceux-ci, en effet, ne seraient français ni de nom, ni d'éducation, ni de langue. Ils

rougiraient probablement de l'origine de leur père; ils ne connaîtraient jamais, semblait-il, ils n'aimeraient pas leurs grands-parents et toute cette belle famille Barré dont François ne parlait presque plus. Quand il recevait des lettres de sa mère, il ne prenait plus toujours la peine de dire à sa femme et à ses enfants les douces choses, les mots du cœur que l'affectueuse grand'mère écrivait à leur adresse. Le médecin souffrait de cette indifférence. Une chaleur manquait à son foyer que l'ingéniosité américaine ne pourra jamais faire breveter et que l'argent n'achète pas: François n'y trouvait pas un cœur où il pût ouvrir le sien. Une partie secrète de son âme était toujours restée fermée depuis son mariage et sa femme ne recevait pas ses plus intimes confidences. Les regrets vagues, passagers, profonds, qu'il éprouvait parfois en songeant à son pays, à tant de choses qui lui manquaient dans son abondance, les remous de souvenirs lointains qui jaillissaient tout à coup sans cause apparente et le plongeaient dans une silencieuse mélancolie, il ne les avouait pas à sa femme, il les dissimulait, comme des sacrifices pénibles qu'il devait s'imposer pour la paix du ménage.

Ce qu'il aurait aimé, lui, petit Canadien qui gardait vivaces les goûts et les inclina-



tions de ses compatriotes, c'eût été la vie paisible au foyer, aux côtés de sa femme, entouré de nombreux enfants, remplissant ses longues veillées intimes de babillage puéril, de lecture, de musique joyeuse ou sentimentale. Il y pensait parfois, le soir, au retour de sa clinique, après de longues heures de tension nerveuse où il s'était prodigué pour apaiser des souffrances ou calmer des imaginations surexcitées. Tandis que, dans son cabinet, il se reposait des travaux du jour en préparant les travaux du lendemain, tandis qu'il revoyait quelque auteur ou parcourait les revues médicales, il aurait voulu, tout à côté, sentir des cœurs aimants, entendre des voix pures et infiniment chères, éprouver le frôlement de lèvres fraîches qui humecteraient son front brûlant. Tel avait été le rêve longuement élaboré aux jours de sa jeunesse d'étudiant pauvre, et ce rêve, il le sentait s'évanouir à jamais. Au lieu d'une nombreuse famille, il avait deux enfants qu'il voyait peu, qui lui paraissaient froids, qui vivaient beaucoup plus dans la rue qu'autour du foyer. Élevés surtout par des domestiques, abandonnés ensuite à leurs compagnons d'école et de jeu, ils semblaient n'avoir reçu de personne des leçons de tendresse et de bonnes manières envers leurs parents. Fanny, qui s'était élevée toute seule, laissait ses enfants s'élever de même; François

n'avait pas le temps de s'occuper d'eux d'une façon suivie. De fait, il ne les voyait qu'à table, le soir, et encore pas tous les jours. Leurs allures émancipées, notamment celles de Harold, n'invitaient guère aux épanchements de l'affection paternelle.

Quand l'hôpital lui laissait des loisirs, ou quand, avec la permission du Dr Bloomfield, il s'enfuyait au loin pour prendre des vacances, sa femme s'emparait de lui et le promenait dans le grand monde, du théâtre aux soirées, des salons aux villes d'eau. Quel plaisir trouvait-il à parcourir ainsi la grande république, d'Atlantic City à San Francisco, de la Floride aux Montagnes Rocheuses ? Était-ce bien là le repos dont il avait besoin ? Sous des décors variés, il voyait toujours le même monde, froid et bruyant, affairé pour les plaisirs comme pour les richesses, ambitieux et ridicule. Il désirait le calme, la détente ; il aurait voulu la solitude, l'absence de témoins ; sa femme, esclave de la mode, ne voulait que la multitude, la parade, le tracas des longs voyages et des grands hôtels, le nom sonore des plages en vogue. Les vacances qu'il aurait goûtées, lui, jamais sa femme n'en aurait supporté la pensée. Il aurait voulu, chaque année, aller faire un séjour de quelques semaines dans sa vieille province de Québec, au bord du Saint-Laurent, tout près de son vieux père et de sa

vieille mère, revivant, dans une simple maison de campagne, un peu de son enfance et de sa jeunesse. La dépense d'un tel voyage eût encore été bien moindre que celle des randonnées que Fanny lui imposait, et le repos bien autre. A la proposition qu'il en avait faite parfois, sa femme avait répondu par des phrases méprisantes qui avaient étouffé pour longtemps ces aspirations de paysan récalcitrant.

D'ailleurs François avait d'autres raisons de ne pas insister. Trop de difficultés lui paraissaient s'opposer à la réalisation de son projet. La langue que parlaient presque uniquement sa femme et ses enfants constituait un obstacle considérable. Que pourrait bien faire dans la paisible Pointe-du-Lac son impétueuse Américaine ? Elle ne comprendrait pas ses vieux parents, elle en serait moins comprise encore. Tandis qu'il s'amuserait avec sa nombreuse parenté, comment la distraire, elle qui ne savait guère le français, qui avait des habitudes si différentes de celles des Canadiennes, ses belles-sœurs ? Elle scandaliserait infailliblement cette bonne population par la liberté de ses allures et l'inconvenance de ses toilettes. Son extrême tiédeur religieuse ne manquerait pas de se trahir de quelque façon. Il risquait donc, en conduisant sa femme au Canada, de briser le cœur de ses



parents dans quelque scène pénible, au lieu de leur apporter la suprême consolation qu'ils attendaient de sa visite. Il cherchait alors une occasion de s'échapper seul, pour ne pas avoir à traîner avec lui l'ennui et la mauvaise humeur de sa femme et pour éviter les inconvénients de sa présence; cette occasion ne se trouvait pas. Les loisirs étaient rares et courts; Fanny en disposait longtemps avant leur arrivée.

Telle était la situation quand un événement considérable se produisit. Fanny avait voulu que Gladys, qui venait d'obtenir son diplôme de *high school* à Duluth, allât passer un an au pensionnat que les Sœurs de la Visitation dirigeaient à Saint-Paul. Quelques dames de Superior avaient mis cette institution à la mode pendant la guerre, en y envoyant leurs jeunes filles étudier le français. Fanny voulut les imiter.

Gladys avait alors quinze ans. François fut ravi de la proposition de sa femme. Il avait toujours accordé ses préférences à sa fille, en qui il croyait se reconnaître mieux que dans son tapageur de fils; il espérait se l'attacher encore davantage en lui faisant donner un vernis d'éducation française. De fait, Gladys était plus volontiers communicative, plus aimante, plus appliquée au tra-

vail. Elle avait du goût pour la musique et y réussissait. Mais des bizarreries de caractère, des caprices, des mouvements d'humeur suivis d'affaissements et de longues rêveries la faisaient regarder par ses compagnes comme une excentrique. Un an de séjour dans un pensionnat catholique allait rendre à elle-même cette riche nature et faire de cette enfant capricieuse une femme accomplie.

Gladys eut pour maîtresse au pensionnat une jeune religieuse récemment venue d'Ottawa, Sœur Marie-des-Anges. C'était une Canadienne, encore tout émue de sa brusque transplantation en terre étrangère, un peu perdue aussi dans une communauté où presque toutes les figures lui étaient inconnues. La jeune religieuse s'applaudit d'avoir à traiter spécialement avec cette demi-Canadienne, qui lui rappelait quelque chose du pays absent. Dès les premiers jours elle gagna la confiance de Gladys en lui adoucissant les premiers chagrins et les surprises contrariantes du pensionnat. La jeune fille, qui n'avait jamais éprouvé de la part d'une étrangère une sympathie si discrète et si vive, s'épanouit sous le souffle de cette tendresse dévouée. Sœur Marie-des-Anges entreprit alors de faire de cette baptisée une véritable catholique. Elle lui révéla sa religion, l'initia à la vie spirituelle, la fit participer aux sacrements. En même temps,

tout en lui donnant des leçons de français, elle lui fit connaître le Canada.

Après quelques semaines, Gladys avait écrit à son père quelques lignes de français. Cette lettre apporta au médecin une des plus douces joies qu'il eût encore goûtées depuis son mariage. Son enfant se montrait à lui sous des traits qu'il connaissait à peine. Elle apparaissait pleine de douceur, d'affection, de délicatesse. Dans son style incorrect et plus anglais que français, elle parlait du Canada, formait des projets de longues conversations à son retour à la maison. Le médecin répondit à cette lettre avec effusion. Plus tard il vint à Saint-Paul, voulut voir Sœur Marie-des-Anges et lui prodigua les marques de sa reconnaissance.

Quand Gladys revint à Superior, à la fin de l'année scolaire, elle s'était bien promis de procurer à son père la joie, le repos, l'affection dont il paraissait trop privé de la part de ses enfants. Elle espérait le ramener par là à des pratiques religieuses dont elle sentait maintenant le prix et qu'elle avait fermement résolu de ne jamais abandonner. Elle mit à cette entreprise sa détermination d'Américaine et toute sa séduction de jeune fille. Un soir, au début des vacances, après de longs travaux d'approche, au milieu de caresses et de jolis mots français, elle exprima sa volonté de fré-



quenter désormais l'église catholique et demanda brusquement à son père s'il ne voulait pas l'y accompagner. François, déconcerté, répondit d'abord évasivement, mais Gladys insista.

« C'est bien, dit le père, si rien ne nous en empêche, dimanche nous irons ensemble à l'église Saint-Louis. »

Cette décision produisit un changement fort appréciable dans les habitudes de la famille. Depuis ce temps, Gladys et François sortaient généralement ensemble. Le dimanche, ou bien ils traversaient à Duluth, pour aller à l'église Saint-Jean-Baptiste où les Pères Oblats exerçaient leur ministère, ou plus souvent ils se rendaient à l'église Saint-Louis de Superior et prenaient contact avec la paroisse canadienne, à laquelle ils appartenaient. Bientôt les paroissiens se mirent à saluer amicalement le docteur et sa grande fille, que ces braves gens étaient fiers de voir régulièrement parmi eux. C'était pour François, et plus encore peut-être pour Gladys, une jouissance de se sentir dans ce milieu sympathique, d'entendre les chants d'église, le prône, les annonces. Que de douces choses, que de belles années, bien lointaines déjà et bien longtemps perdues de vue, surgissaient alors dans l'imagination du médecin. Cet ensemble indéfinissable, qui donne un charme si saisissant à la grand'messe du dimanche

dans nos paroisses canadiennes, le remuait profondément.

Pendant que François était à l'église avec Gladys, Fanny partait de son côté. Depuis un an elle avait fait de Harold son chauffeur d'automobile et le compagnon de ses courses. Leurs goûts se rencontraient facilement. Chaque dimanche, pendant la belle saison, et plusieurs fois durant la semaine, Fanny avait à faire de formidables excursions. Harold, âgé de dix-huit ans, vigoureux, adroit, hardi, ne se lassait pas de tenir le volant de l'alerte machine. Aux écoles publiques, puis au *Collegiate Institute*, il avait grandement développé, à défaut d'autre faculté, son goût du sport et la force de ses muscles. C'était déjà un boxeur redoutable et, dans le jeu de balle au camp, un lanceur presque célèbre dans les deux villes du fond du lac.

François n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de ce grand garçon, qui n'étudiait jamais, qui ratait tous ses examens, qui ne parlait que de jeux et de joueurs, qui prenait de l'âge sans prendre de sérieux. Timide et presque sauvage en société, il n'était à l'aise qu'en plein air, parmi ses camarades. Là il triomphait. Sa vigueur, sa haute taille, son adresse, lui assuraient tous les succès. Il n'avait de curiosité intellectuelle que pour pénétrer les règles du

jeu ou pour se tenir au courant des victoires et des défaites des grands clubs qui constituaient les ligues nationales américaines. En cela l'exactitude, la minutie de ses renseignements était prodigieuse. Il connaissait le nom, le rôle, le passé, les hauts faits de tous les joueurs et boxeurs de renom. Il collectionnait leurs portraits, discutait à table leur valeur, leur poids, leur force respective, admirait les uns, méprisait les autres.

Fanny voyait dans ces dispositions les caractéristiques d'un véritable Américain. Elle allait souvent applaudir son fils dans les joutes publiques: Harold était déjà lanceur dans les *Intermediate* de Superior. François en était beaucoup moins enthousiaste. Il avait souffert de voir que son fils, en vieillissant, lui ressemblait de moins en moins. Quelques années plus tôt, quand Harold avait commencé ses études classiques, sa belle ardeur à décliner *Rosa*, à traduire, à conjuguer, lui avait fait croire que son fils avait hérité de ses dispositions pour l'étude. Il se proposait bien de l'aider dans ses travaux, surtout dans l'étude du français. Ces projets le faisaient parfois rêver, en le transportant à plus de vingt ans en arrière. Un soir, tout à ses pensées, François avait tiré d'un coin de sa bibliothèque deux livres d'écolier, écornés et poudreux, un *Télémaque* et un recueil de



morceaux choisis. Il avait pris plaisir à les feuilleter longuement. Plus tard, se disait-il, il expliquerait ces auteurs à son fils.

Ces illusions n'avaient pas duré longtemps. Harold s'était vite dégoûté du latin et de toute étude. Son ambition, ses préoccupations étaient allées ailleurs. Au lieu du cours complet, il ne désirait plus que l'immatriculation, répétant après d'autres que la science est un obstacle, non une aide pour l'Américain qui veut réussir. A la place du français, sa mère lui avait suggéré d'apprendre l'allemand, plus utile, disait-elle, aux hommes pratiques. Et le jeune homme avait ainsi continué, sans se fatiguer, des études purement utilitaires.

La famille Barry poursuivait ainsi depuis quelques mois cette vie en deux groupes quand une catastrophe vint brusquement l'interrompre. Un matin des premiers jours du printemps, François venait d'arriver à l'hôpital et faisait la visite ordinaire des chambres, quand il fut appelé en hâte pour recevoir un téléphone de Duluth. On lui mandait que le Dr Bloomfield venait d'être frappé d'une syncope de cœur et qu'il mourait, s'il n'était déjà mort. François se précipita dans son auto. Il ne trouva, à la résidence du docteur, que la consternation et le deuil. La mort avait été presque instantanée. Madame Bloom-

field restait seule avec une fille, sans autres proches parents dans la ville. François dut se charger de préparer les funérailles, de visiter les malades que le défunt soignait alors, de recevoir et de congédier sa nombreuse clientèle. Ensuite on le pria de s'occuper de la succession.

Le docteur Bloomfield ne laissait qu'un testament assez ancien, où il constituait sa femme légataire universelle. François s'aperçut vite que la comptabilité du grand médecin était fort embarrassée et que la fortune qu'il laissait n'était pas considérable. *Bloomfield Institute* était apparemment prospère, mais son entretien avait nécessité des dépenses fantastiques. Quelques années seulement auparavant le docteur avait renouvelé la salle d'opération, meublé le cabinet d'électrothérapie, fait des travaux d'agrandissement. Ce n'est qu'en grevant ses propriétés de lourdes hypothèques qu'il avait pu parfaire ces améliorations coûteuses. Madame Bloomfield ne pouvait songer à garder cet hôpital et à l'administrer; il fallait vendre.

Pour François cela signifiait la brusque interruption de sa carrière. Son dernier espoir était de trouver un acheteur qui le maintint dans ses fonctions passées. Il fit des offres alléchantes aux principaux médecins de Duluth et des grandes villes du Minnesota: aucun

chirurgien ne voulut se charger de cet hôpital, trop éloigné des grands centres et trop difficile d'accès. Seule la renommée du Dr Bloomfield avait pu le conduire à une certaine prospérité. C'est un aliéniste qui offrit pour la clinique les conditions les plus acceptables. Ce séjour tranquille, écarté, lui convenait parfaitement. Mais il refusait d'acheter le mobilier de la salle d'opération, dont il n'avait que faire. Madame Bloomfield l'offrit à François pour un prix si minime qu'il ne put refuser de le prendre. Ce cadeau dissimulé, qui lui serait peut-être inutile, n'était pas sans le mettre dans quelque embarras.

En effet, les affaires du Dr Barry n'étaient pas plus brillantes que celles du Dr Bloomfield. Fanny avait dépensé au jour le jour à peu près tout ce qu'il gagnait. Sa dernière limousine n'était même pas encore payée. Il avait sa maison, c'était presque tout ce qu'il possédait. Son beau-père, M. Brown, était mort deux ans auparavant, presque pauvre, à la suite des perturbations que la guerre avait amenées sur le marché de l'immeuble. Il avait tout juste pu constituer une pension à sa veuve. François devait donc se trouver une position au plus tôt.

Tant qu'il avait eu à régler la succession Bloomfield, le Dr Barry s'était distrait de cette pensée, mais à la fin de juin, quand il quitta



définitivement l'hôpital, il se trouva en face de l'inéluctable problème: que faire? A quarante-cinq ans, avec une famille à soutenir, François se trouvait exactement au point de départ où il était vingt ans auparavant, sans argent, sans clientèle, et toujours sans brevet, car il n'avait pas encore obtenu l'autorisation de pratiquer la médecine sous sa propre responsabilité. Souvent, dans les années passées, il avait parlé au Dr Bloomfield de la fausse situation où le mettait son manque de diplôme, de l'état humiliant et sans issue où il serait, si jamais il devait quitter *Bloomfield Institute*. Le patron feignait de s'amuser de ces craintes et lui demandait où il voulait aller, quand il se proposait de partir. Il promettait bien d'user de son influence auprès de quelque faculté de médecine pour obtenir à son associé le brevet qu'il lui fallait, mais il oubliait la chose et François n'osait pas trop le presser. La mort avait surpris le protecteur sans qu'il eût rien fait pour assurer l'avenir de son protégé.

Pour François, il en résultait un effondrement, peut-être la ruine irréparable. Bon médecin, chirurgien de marque, il n'en était pas moins un inconnu pour le grand public et un étranger pour les autres médecins. Toujours enfermé dans son parc solitaire, il avait peu fréquenté le monde médical. Ce n'est pas des mé-

decins de Duluth et de Superior que le Dr Barry pouvait attendre secours et protection: ils avaient assez jalosé ce *Bloomfield Institute*, qui leur enlevait leur meilleure clientèle, pour n'être pas prêts à recommander celui qui en avait été l'âme dirigeante et qui se trouvait maintenant désarmé devant eux. François savait qu'il n'avait rien à attendre de ce côté. Quant aux malades qu'il avait soignés, bien que la plupart l'eussent en haute estime et que plusieurs fussent restés en relation avec lui, cependant, depuis que la grande ombre du Dr Bloomfield ne planait plus au-dessus de sa tête, ces clients ne rechercheraient plus ses soins. Il n'y avait donc rien à faire dans la région, rien à faire, semblait-il, dans tous les États-Unis. Nulle part, en effet, il n'y avait apparence qu'on acceptât *ad eundem gradum* le diplôme obtenu à l'Université Laval de Québec vingt ans auparavant, présenté aujourd'hui par un médecin qui n'avait fait que du travail d'interne dans un hôpital privé, sous la responsabilité d'un autre.

Alors François songea sérieusement à revenir au Canada. Il y était poussé par la nécessité d'abord, par goût naturel aussi.

En outre, deux ans auparavant, dans un congrès international de médecins tenu à Chicago, François avait rencontré un ancien concitoyen, le Dr Poitevin des Trois-Rivières. Celui-ci, plus âgé que François, connaissait

bien sa famille. C'est à propos d'une intervention du Dr Barry dans une discussion générale soulevée par le Dr Bloomfield, que le Dr Poitevin avait reconnu en lui un Canadien français. Sa capacité professionnelle avait été mise en belle lumière dans une discussion sur la valeur d'un nouvel anesthésique. A la demande du Dr Bloomfield, François avait donné des explications techniques sur les expériences particulièrement délicates qu'il avait faites lui-même à *Bloomfield Institute*. Après la séance, le Dr Poitevin se présenta à lui pour le féliciter. Dès que les deux Trifluviens eurent fait connaissance, ils devinrent grands amis. Au retour le Dr Poitevin passa par Superior et visita avec grand intérêt la clinique que dirigeait le Dr Barry. Au cours d'une conversation, il avait soudain demandé à son hôte pourquoi il ne viendrait pas s'établir aux Trois-Rivières.

« Il nous faut un homme comme vous, lui avait-il dit, un homme renseigné sur l'usage des traitements électriques et la radiothérapie, au courant de tous les progrès modernes. Nous n'avons personne. Nous avons un vaste hôpital qui ne demande qu'à se perfectionner. Il y aurait là pour vous une situation magnifique. »

François s'était contenté de sourire et de pencher la tête en entendant ces propositions.



Un tel projet lui paraissait bien irréalisable. Il n'avait aucune raison de se séparer du Dr Bloomfield; de plus Fanny n'était pas femme à s'en aller vivre au Canada français. Il ne s'était donc pas attardé aux invitations du Dr Poitevin. Mais voici qu'aujourd'hui les conditions étaient complètement changées. Fanny devait se rendre à l'évidence, on ne pouvait plus rien faire aux États-Unis. Dans quelques mois ce serait la gêne, dans deux ans ce serait la misère. La vie menée jusqu'ici n'était plus possible, il fallait donc se résigner à autre chose.

Ce n'est pas sans une terrible explosion de mauvaise humeur que cette femme impérieuse avait saisi dans sa réalité l'état auquel la famille se trouvait acculée. Elle eut même des paroles si dures, si malheureuses, que François en fut abasourdi. Elle l'accabla de reproches, l'accusa de l'avoir trompée sur sa profession et ses capacités, comme si la privation d'un diplôme officiel eût diminué sa réelle valeur. François réussit tout de même à lui faire comprendre que, quelles que fussent leurs responsabilités respectives, leurs erreurs et même leurs torts, pour le moment il fallait se résigner et agir. D'abord, il fallait diminuer la dépense, modifier le train de vie, renoncer aux villes d'eau pour cette saison et se contenter de vacances moins coûteuses. Après bien des

hésitations il osa parler du Canada. Fanny se contenta de faire la moue, puis consentit à y faire une promenade. Depuis quelques années, en effet, il devenait fashionable parmi les Américains de visiter Québec et le golfe Saint-Laurent: Fanny ne dégénérerait donc pas en y passant quelques semaines.

C'est dans ces dispositions qu'on fit les préparatifs du voyage. Gladys, qui ne soupçonnait qu'une partie de la vérité, était enchantée de la nouvelle décision; Harold, lui, en était fort contrarié. Mais comme il n'était pas prudent de résister au père depuis la mort du Dr Bloomfield, le jeune homme se résigna. Il suivit donc la famille sans enthousiasme, comme il le faisait toujours, du reste, dans les voyages de vacances. Pour lui l'intérêt était aux environs de Duluth et il ne s'en éloignait qu'à contre-cœur.

Il avait été décidé que la plus grande partie du voyage se ferait par eau, sur les lacs et sur le Saint-Laurent. Le trajet fut superbe. Peu à peu la bonne humeur de Gladys devint contagieuse. Les fronts se déridèrent et la famille Barry put se croire redevenue ce qu'elle avait toujours été depuis vingt ans.

## CHAPITRE TROISIÈME

### A LA MAISON

C'est le bruit de la ferme qui, le lendemain, tira François de son profond sommeil. Parmi le beuglement des vaches, le son des chaudières et les cris des jeunes gens, il distingua la voix de Baptiste, toujours un peu grondeuse, qui bougonnait après quelqu'un ou quelque chose et qui parlait aux bêtes comme à de grandes personnes. Le vieux avait toujours éprouvé le double besoin de s'agiter lui-même et d'activer les autres.

François prit un instant à retrouver ses idées. Un rayon joyeux qui filtrait entre les volets clos lui permit de reconnaître sa chambre d'écolier, la chambre des garçons, comme on disait autrefois. Sans épiloguer longtemps, il sauta de son lit, fit à la hâte une toilette sommaire et descendit à pas de loup pour ne pas éveiller les dormeurs. Dans l'allonge, le bébé, laissé tout seul sur sa chaise d'enfant, le salua d'un cri en agitant ses menottes et ses jambes dodues; au jardin, Marie, le tablier plein de laitue s'écria du haut de sa tête: « Comment, si matinal!



— Hé! hé! la mère! » répondit François en se dirigeant de son côté.

Baptiste les entendit. Depuis qu'il était debout, occupé dès cinq heures au train-train de la ferme, il avait vingt fois jeté un œil du côté de la maison. Enfin, il apparaissait!

« Hé! bien, les gens des États, cria-t-il, pas trop *cabossé* à matin ?

— Pas mal *cabossé* », reprit François qui s'avancait à petits pas, les mains plongées dans ses poches de pantalon, bâillant et clignant des yeux à la lumière. Il posait précieusement ses souliers vernis parmi les herbes ruisselantes de rosée.

« Tu marches comme une poulette », dit le vieillard en s'approchant.

On avait fini de traire les vaches et on les reconduisait au champ. Baptiste, planté comme un colonel, aimait à faire la revue du superbe troupeau.

« Tiens, disait-il à François, viens voir de beaux animaux!

— Beaux animaux pour le sûr! »

Et François voyait se renouveler une scène de l'ancien temps, qu'il aimait entre toutes. Vingt ans plus tôt, il avait coutume, au retour du collège ou de l'université, de prendre ainsi, en compagnie de son père, un premier contact avec la ferme. Le premier jour des vacances, Baptiste aimait à promener ses écoliers sur

la propriété, à leur faire voir ses champs et son jardin, à leur faire partager ses calculs, ses craintes ou ses espérances. Il leur détaillait ses plans et justifiait ses méthodes, expliquait qu'il avait mis en trèfle la pièce des Trois-Fossés, laissé en friche le Petit-Coteau et semé de blé le clos du Merisier-Blanc. A l'automne il lèverait la prairie à Chalifoux et finirait d'essoucher les essarts, où il avait lâché les *taurailles* avec les *poulaillons* pendant l'été.

Louis, le premier, puis ensuite François, prenaient à cette sorte d'initiation un plaisir qui ravissait leur père. D'ordinaire elle avait lieu le premier soir, au coucher du soleil, après la traite des vaches et en attendant le souper, lorsque le jeune homme, à peine arrivé, portait encore le pantalon noir et la chemise blanche. Baptiste lorgnait ses fils avec orgueil, aimant à les voir légèrement pâlis et tournés comme des citadins, respirer à pleins poumons l'air du fleuve et le parfum des champs. François avait toujours été tout particulièrement le sien, le petit dernier, qu'on dorlote jusqu'à quinze et vingt ans, où se concentrent les dernières chaleurs de la tendresse paternelle.

Ce qu'il en avait épargné de sous, le brave Baptiste, pour mettre cet enfant dans les grandes écoles! L'éducation de Louis, le curé, lui avait coûté moins cher. Dans ces petits séminaires de la province de Québec, où l'on

pensionnait autrefois les enfants pour des prix ridiculement bas, on trouvait encore moyen de faire des réductions pour les bons élèves pauvres, en qui l'on pressentait une vocation au sacerdoce. Louis avait bénéficié d'une gratification de ce genre, mais François n'avait pas eu la même chance. Entré au collège lorsque déjà ses frères s'établissaient, lorsque ses sœurs étaient grandes et devaient se toilletter un peu, il avait pesé lourd sur le budget de la famille. Tous avaient dû s'y mettre et faire des sacrifices pour son instruction. On avait peiné davantage, les garçons avaient travaillé chez les autres, les grandes sœurs avaient fait la classe et on avait réussi à mener ses études jusqu'au bout. Après le collège il avait fallu payer le cours universitaire. N'importe, Baptiste voulait en faire un monsieur, de celui-là, il n'avait pas reculé devant les sacrifices.

Ces sacrifices, il les oubliait tous lorsqu'à la fin de juin il voyait son joli gars rapporter quelques prix et recevoir les compliments du voisinage. Il ne se possédait plus quand il voyait ces grands volumes rouges, étalés sur la table du salon, exciter l'admiration des visiteurs. Pendant quelques jours on les montrait à tout le monde, au boulanger qui passait son pain, aux cultivateurs qui venaient prendre les bidons de lait pour les porter à la beurrerie,



aux commères qui arrivaient bientôt, munies de leur tricotage, pour passer une après-midi. Marie portait précieusement, presque comme des choses saintes, ces glorieux trophées. Elle les caressait de la paume, les soupesait et les faisait soupeser, se gardant bien de les ouvrir par crainte d'en casser la délicate reliure.

C'est au collège, à la séance de fin d'année, que commençait le triomphe de Baptiste. Tous les prêtres du séminaire connaissaient bien son front chauve et sa barbe grisonnante. L'un ou l'autre d'entre eux allait toujours lui serrer la main, lui indiquer un bon siège dans la grande salle et le féliciter des succès de son garçon. Autour de Baptiste on plaçait ses grandes filles, robustes campagnardes en toillettes voyantes. François lui-même se faufilait bientôt à travers les rangs d'écoliers ou de spectateurs pour dire un bonjour à la famille. Quelle satisfaction pour Baptiste de voir son grand garçon, de lui parler sous les yeux de toute la foule ! Il le suivait des yeux quand il retournait prendre sa place dans la fanfare et rayonnait d'orgueil en le contemplant qui soufflait avec vigueur dans son instrument de cuivre. Le cœur lui battait fort quand on proclamait les lauréats. Le nom de François arrivait enfin — il venait toujours plusieurs fois — et le grand jeune homme paraissait sur la scène, les bras chargés

de prix, souriant, embelli d'une rougeur et d'un embarras superbes. Sitôt la séance terminée, François enjambait les escaliers pour dégringoler immédiatement du dortoir en traînant sa vieille malle. Le père ficelait solidement celle-ci à l'arrière de la barouche et vite, à travers les poignées de main et les bonjours distribués aux camarades et aux professeurs, on embarquait, on touchait, et le cheval enlevait les voyageurs vers la Pointe-du-Lac. Le beau temps! La joie de François faisait le bonheur de toute la famille. Tout le long de la route les questions pleuvaient de part et d'autre. L'intérêt que François semblait toujours porter aux travaux des champs n'était pas le moindre plaisir qu'il procurât à son vieux père. Aussi ne manquaient-ils jamais de faire ensemble la première visite de la ferme.

Et voici que, ce matin, à quarante-cinq ans d'âge, après plus de vingt ans d'absence, François revivait en partie cette scène de sa jeunesse. A côté de son père il regardait défilér les vaches.

« Tous de beaux animaux, disait Baptiste. Philippe veut des animaux de race. Tiens, vois-tu la grosse noire, près de l'apprentis? Imagine-toi qu'il a donné trois cents piastres pour cette bête-là, et il prétend avoir fait un

bon marché. Tu sais qu'il a toujours été calculeux, il l'est encore. Il écrit tout dans ses livres, des comptes à n'en plus finir, je n'y comprends rien... Le principal, c'est que ça marche, pas vrai ?

— Bien sûr !

— Tiens, regarde celle-là qui passe. Ça vient de Johnny Maheux. Tu connais Johnny Maheux, de la Rivière-aux-Glaises ? C'est un vieux cabaleur. Ces gens-là ont tout ce qu'ils veulent du gouvernement... Toujours est-il qu'il a pu procurer cette belle vache à Philippe. »

Et Baptiste poursuivait son discours, que François approuvait d'un air attentif.

« Désiré, cria tout à coup le grand-père à un bout d'homme qui poursuivait les vaches, Désiré, va plus doucement. Jette-moi cette hart-là par terre ! S'il n'a pas toujours un fouet à la main, celui-là !... »

Quand les animaux se furent tous engagés dans le chemin central : « Laisse, Désiré, reprit le vieillard sur un ton radouci, je vais aller fermer les barrières avec ton oncle... Tu n'es pas pressé ? dit-il à François, je vais te faire voir quelque chose.

— Volontiers, dit François, qui ne demandait qu'à visiter.

— Seulement, tu n'as pas de chaussures. Tu as des souliers de fillette, c'est comme du



papier de soie. Désiré, cours vite chercher mes claques neuves dans le cabaneau, sous l'escalier. Apporte-les pour ton oncle, rapport à la rosée. Vite! »

Tandis qu'ils attendaient, Baptiste attira l'attention de François sur le potager où Léon travaillait. « Regarde un peu ce morveux-là, s'il a du beau tabac! Vois comme c'est feuillu, au mois de juillet! »

L'enfant accourut bientôt avec les caoutchoucs et les deux hommes s'engagèrent sur le chemin de ferme qui conduisait vers le coteau Sainte-Marguerite.

« La promenade sera un peu longue, dit Baptiste, mais ça te fera du bien. La marche t'ouvrira l'appétit. Les gens de ville, comme vous autres, ça mange toujours sans avoir faim, pas vrai? Tu te rappelles, quand tu revenais du collège? Au commencement des vacances tu ne mangeais pas, tu étais pâle. A la fin tu mangeais comme un homme et tu travaillais comme nous autres. Aussi, tu prenais des couleurs pendant ces deux mois-là, pas vrai? »

Et le vieillard se mit à rire de ces souvenirs lointains.

François jouissait souverainement d'entendre l'incessant bavardage du bonhomme, de le retrouver si pareil, avec son langage pittoresque, ses allures d'homme heureux et débordant.

dant de vie, son amour profond de la terre. Les promeneurs longeaient maintenant la prairie où Georges, le second fils de Philippe, fauchait le foin. Deux grands chevaux roux, à nez blanc, élégants et alertes, traînaient à grandes enjambées la faucheuse mécanique. Dans les fermes voisines, chez Hector, chez Adolphe, deux frères de François, chez Bouchard, chez Camirand, son beau-frère, on voyait également circuler les faucheuses. Les chevaux n'émergeaient qu'à moitié par-dessus les longs épis de mil. On entendait les commandements du faucheur et des claquements de fouet à travers le bruit de la ferraille. François se laissait griser par l'air pur, par l'odeur des foin coupés, par le grand soleil qui montait triomphant après s'être lentement dégagé des brumes du matin.

Quand la faucheuse de Georges fut proche :

« Certes, les beaux chevaux, dit-il.

— Hein ! fit Baptiste avec fierté, de belles bêtes ! Le petit gâs les préfère pour faucher le foin parce qu'ils sont plus rapides. Pour la lieuse on prend les gros ; j'en avais un de ceux-là, hier soir, pour aller vous chercher. Je les aime mieux, moi ; ils sont plus tranquilles. Ils ne sont pas bien allants sur la voiture légère, mais, bateau ! ça travaille bien ! On ne dételle pas dans les cahots avec ces animaux-là, allez ! »

François admirait les jolis chevaux qui, sans effort apparent, entraînaient la machine et scandaient rapidement leur marche de leur fine tête. Aux coins, quand ils ralentissaient pour tourner, ils happaient gloutonnement des touffes de longues herbes qu'ils dévoraient ensuite en les secouant dans l'air.

« Je vois bien que tu aimes toujours les chevaux, remarqua Baptiste, tu es bien resté le même! Je m'en doutais un peu, ajouta-t-il. C'est pour cela que je t'ai amené de ce côté-ci. Je vais te montrer du beau butin. Tiens, regarde, ajouta-t-il, en étendant le bras. »

A quelque distance s'avançaient une superbe jument et un poulain qui trottaient à ses côtés.

« Qu'en dis-tu? Hein! C'est de la belle étoffe! Pure canadienne enregistrée. Philippe a tous ses papiers. Depuis qu'elle est au monde qu'elle gagne des prix dans les expositions, cette bête-là. Vois-tu ça comme c'est tourné? Et le poulain, regarde-moi ça, s'il en a des cannes. Ils ne sont pas farouches, fit-il en les caressant par-dessus la clôture. On les tient séparés des autres animaux pour qu'ils n'aient pas de peurs et qu'ils ne fassent pas de faux mouvements. Il faut si peu de chose pour leur donner une entorse. Tu comprends que Philippe en prend soin comme de ses yeux. Un des poulains de la jument a



déjà ses quatre ans. C'est une merveille, sans rire. Tu le verras dans l'écurie et tu m'en donneras des nouvelles. Je ne badine pas. C'est le cheval de Léon. Il ressemble à la jument, c'est à s'y tromper. Quand on les attelle ensemble au carrosse, je t'assure que ça ne fait pas pitié. On n'a pas honte de se montrer en ville avec ça. Les jeunesses, vois-tu, c'est comme de ton temps, ça aime un cheval propre. Je t'assure que Léon a de quoi faire son faraud!»

Tout en parlant on se rendit à la dernière barrière. Baptiste la ferma et l'on reprit le chemin de la maison. Du haut du coteau François embrassait d'un coup d'œil la ferme et le chemin du roi, puis le fleuve, et à gauche la banlieue. La ville des Trois-Rivières étincelait sous le soleil montant, lançant au ciel ses colonnes de fumée et ses dômes couleur de cuivre. Le clocher de la cathédrale, le monastère du Précieux-Sang, quelques autres édifices, des cheminées, se détachaient au-dessus de l'amas de maisons. Devant le fleuve, les bâtiments de ferme s'étalaient dans leur ampleur, moins affaissés qu'autrefois, clamant aux passants la prospérité d'une ferme bien tenue.

Comme le docteur et son père approchaient des granges, Léon, sortant de son champ de tabac, vint les rejoindre et l'on se dirigea vers la maison.

« Hé! vieux, dit Marie à Baptiste, habille-toi un peu pour déjeuner avec François.

— M'habiller? reprit Baptiste de bonne humeur, m'habiller? Y penses-tu? Ce n'est pas dimanche! »

Et il clignait finement de l'œil du côté de François.

On avait mis la table dans la salle à manger, comme on le faisait d'ordinaire quand on avait de la grande visite. Baptiste et Marie, François, Léon, Gladys, les plus grands des enfants de Philippe y prirent place. Les petits mangeaient dans la cuisine, à la table de famille. Louise, aidée de ses filles, faisait le service. Fanny n'avait pas encore fait son apparition, Harold non plus. On prit le repas avec la gaieté bruyante qui caractérisait cette famille toujours joyeuse, plus exubérante encore qu'à l'ordinaire. François se sentait tout pénétré et rajeuni par cet intérieur qu'il n'avait jamais oublié, qu'il avait regretté si longtemps. Il retrouvait ses locutions, ses plaisanteries d'autrefois.

Le déjeuner fut court cependant. Le soleil montait et il fallait se hâter d'aller étendre et tourner le foin si on voulait l'engranger dans la soirée. François monta s'informer de la santé de sa femme, puis il partit avec les hommes, un grand chapeau de paille sur la tête, un mouchoir rouge au cou, une fourche

sur l'épaule. Gladys se pâmait de rire de le voir dans cet accoutrement. Toute la matinée se passa à faner du foin en badinant avec les compagnons.

Pendant ce temps Gladys s'amusait avec ses cousines, dont elle voulait partager les travaux: le samedi l'ouvrage ne manque pas dans les familles nombreuses. Vers onze heures elle aperçut grand'mère qui s'en allait au jardin chercher des légumes. Léon s'y trouvait, occupé à cueillir des fraises avec les enfants. Gladys se joignit à eux.

« Je viens vous aider, mon cousin, lui dit-elle, que voulez-vous que je fasse ?

— Mais, dit Léon en se redressant, mais... mangez toujours des fraises, ce sera autant de fait. Celles que vous mangerez, nous n'aurons pas à les cueillir.

— Ah! vous ramassez des fraises ? Eh! bien, j'en ramasse aussi! »

Elle se mit en mesure d'aider Léon, remplissant le creux de sa main de grosses fraises qu'elle versait ensuite dans les corbeilles que le jeune homme préparait pour le marché. La conversation ne languit pas. Gladys posait une foule de questions auxquelles Léon faisait des réponses mi-sérieuses et mi-badines, comme quand il voulait blaguer avec les enfants. D'abord la jeune fille ne saisissait pas bien



ce qu'il voulait dire, puis elle riait aux éclats quand elle voyait qu'il se moquait d'elle.

Quand grand'mère fut prête à revenir à la maison, elle voulut ramener Gladys, mais celle-ci prenait goût à son travail.

« Tu es nu-tête, pauvre enfant, lui dit la vieille, tu vas griller.

— Griller ? qu'est-ce que cela ?

— Tu vas devenir noire comme une puce, les gens de par chez vous ne te reconnaîtront pas. Ils vont te prendre pour une fille d'habitant.

— Tant mieux, riposta Gladys en riant.

— Tu vas salir tes jolis souliers et ta robe blanche, insista Marie. Et puis tu vas attraper un coup de soleil. Tiens, prends mon chapeau, au moins.

— C'est cela, grand'mère, donnez-moi votre chapeau. »

Et Gladys bondit à travers les fraisiers pour se coiffer de l'immense chapeau de paille que la bonne Marie lui présentait. Elle s'attacha les gorgettes sous le menton, à la manière des vieilles, et grand'mère se mit à rire de tout son cœur en voyant ce frais visage sous un chapeau de paysanne. La jeune fille se pencha de nouveau sur le champ de fraises, disparaissant plus qu'à moitié sous les ailes battantes de sa vaste coiffure.

Midi approchait quand Gladys vit son père qui revenait des champs, la figure rouge, le

front mouillé de sueurs. Elle courut vers lui et, le prenant par le bras, appela sa mère à grands cris pour lui faire voir les beaux masques. Fanny en fut si amusée qu'elle voulut prendre leur photographie. Gladys était rayonnante.

« Ce sera le plus beau portrait de votre collection, disait-elle à sa mère, vous verrez. »

Fanny était descendue de sa chambre vers dix heures et avait déjeuné avec Harold. C'est Marie qui les avait servis. La pauvre vieille s'évertua d'abord à lier conversation. Elle put savoir qu'on avait bien dormi et qu'on savait apprécier ses fraises, sa crème douce et son sucre d'érable. Fanny lui posa elle-même quelques questions, puis se mit à causer en anglais avec Harold.

Marie en fut contrariée. « C'est tout de même triste, disait-elle à Louise, de ne pas pouvoir comprendre sa bru et son petit-fils quand ils parlent ensemble. Il faut les traiter comme des pensionnaires. On dirait qu'ils ne sont pas de la famille. »

Après déjeuner Fanny s'assit sur la galerie. Un *magazine* sur les genoux, tenant à la main sa jumelle, elle lorgnait le superbe paysage qui s'offrait à elle. C'était samedi, jour de marché aux Trois-Rivières, jour de départ pour les promenades de fin semaine. Il y avait donc, sur le chemin, une animation plus

qu'ordinaire. Des automobiles passaient en tourbillon sur la belle route provinciale, des voitures plus lentes, de lourds camions revenaient de la ville ou de la laiterie voisine. Puis le fleuve, à cet endroit large de deux milles, sollicitait constamment la lunette. Des vaisseaux, gros tranatlantiques, paquebots du service fluvial, goëlettes, remorqueurs, traînant de longues files de barges, étaient constamment en vue. Le rivage s'animait de cris d'enfants qui clapotaient dans l'eau et des barbotements d'un troupeau de vaches, glaisées jusqu'aux genoux, qui flânaient paresseusement sous le chaud soleil. La maison était assez éloignée du chemin pour qu'on pût embrasser d'un coup d'œil un espace considérable. A droite, parmi les demeures des cultivateurs, tout un village de jolies maisons d'été bordait la grand'route à quelques pas du fleuve. Leur architecture fantaisiste, leurs couleurs voyantes, leur aspect frêle, disaient assez qu'elles étaient habitées par des citadins en villégiature. Fanny en fut intriguée.

« Qui demeure dans ces cottages ? demanda-t-elle à l'une de ses nièces.

— Oh ! ce sont nos villégiateurs », répondit celle-ci.

En effet, des familles des Trois-Rivières venaient passer la belle saison dans le voisinage. L'endroit paraissait idéal. C'était la



campagne plantureuse et reposante, où l'on cultive, où l'on moissonne, où les animaux paissent et beuglent; c'était en même temps la plage de sable fin où les enfants se baignent indéfiniment, où les barques se balancent; et cependant, la ville était si près que l'on s'y rendait en moins d'une demi-heure, que les maris y gardaient leurs bureaux et veillaient à leurs affaires, tout en passant la belle saison à la campagne.

De la pointe à Pénisse aux faubourgs des Trois-Rivières, l'on trouvait ainsi, de place en place, des groupes de résidences où des familles amies venaient ensemble passer l'été. Des médecins, des avocats, des marchands, arrivaient chaque soir pour vivre en campagnards au milieu des champs. On les voyait en grands chapeaux de paille et en manches de chemise, fumer la pipe et faire la causette avec les cultivateurs.

La facilité de rapports qui existe au Canada entre les diverses classes de la société avait facilité entre la famille de Philippe et les citadins du voisinage l'établissement de relations presque amicales. Les dames, en venant s'entendre pour leurs achats de lait et de légumes, s'attardaient volontiers à causer avec la maîtresse de la maison. L'éducation de Louise et de ses filles, la politesse naturelle de Marie, cette politesse du grand siècle, si

française de manières et de ton, qui charmait les Trifluviennes, l'aisance de cette famille de gros cultivateurs, tout cela contribuait à diminuer les distances; une sorte d'invitation mutuelle existait en permanence entre l'épouse de Philippe et celles des messieurs qui étaient ses voisins d'occasion.

Il fut donc facile à Louise de proposer à Fanny une visite chez ces dames. On s'entendit pour l'un des jours suivants. Comme l'une ou l'autre de ces citadins parlait assurément l'anglais, ce serait pour l'Américaine une distraction précieuse. Fanny parut satisfaite de la proposition; François en fut enchanté. Il voyait là un moyen inespéré de procurer à sa femme les amusements qu'elle goûtait, tandis que lui, de son côté, continuerait à se reposer à sa façon. Tout allait donc pour le mieux et il pouvait maintenant compter sur des vacances splendides. Et qui sait ? la rencontre imprévue d'une société qui lui conviendrait diminuerait peut-être la répugnance que sa femme éprouvait à s'établir au Canada,

## CHAPITRE QUATRIÈME

### DIMANCHE

Le lendemain, c'était dimanche, journée bien remplie d'ordinaire chez les Barré, surchargée cette fois. Dans la matinée, c'était la messe; le soir, ce devait être le banquet et la veillée de famille.

Tous les parents éloignés, tous les amis des anciens jours, avaient été prévenus et ne manqueraient pas de venir saluer François. M. Louis, le curé, arrivait par le train de six heures du soir; un autre frère et deux sœurs demeurant au sud du fleuve viendraient peut-être dès le matin. Tout le talent d'organisation de Philippe, toute l'activité de sa nombreuse famille seraient utilisés pour assurer le succès d'une pareille réunion. Il y avait la question, toujours épineuse, des invitations et des réceptions. Les uns viendraient dans l'après-midi, d'autres pour le dîner, d'autres seulement pour la veillée. Léon inviterait les jeunes, Philippe verrait les vieux. A la maison, c'est Louise et ses filles, secondées de cousins et de cousines qui feraient le gros travail, accueilleraient les visiteurs, feraient le service des



tables; et puis il y avait la ferme qui ne chôrait jamais. Georges et les plus jeunes auraient à s'en occuper, à traire les vaches, à mettre en place les chevaux étrangers, à se tenir aux ordres du père et de la mère. Quant à Baptiste et à Marie, ils feraient centre, avec François. Tous avaient donc leur emploi dans cette journée.

Aussi n'avait-on pas de temps à perdre dès le matin. Pour aller à la grand'messe les voitures partaient à neuf heures. Les dimanches ordinaires, c'était au moins huit, même dix et douze personnes qui y prenaient place et qui devaient se préparer à temps. Aujourd'hui, il y en aurait bien quinze ou vingt.

De bonne heure, Louise devait secouer son monde. Il faisait si bon flâner et rire le dimanche matin. Après une semaine de dur travail, c'était un jour de congé qui commençait, et l'on aime à savourer un congé à ses débuts. D'abord, on aurait bien voulu dormir un brin, se lever un peu plus tard. Au déjeuner, les jeunes gens en belle humeur badinaient démesurément. En faisant leur toilette, ils chantaient, plaisantaient, s'étiraient, et l'horloge ne les attendait pas. Alors, la voix de Louise, comme une cloche d'alarme, devait sans cesse activer les lambins qui s'attardaient partout, à la fenêtre en été, autour du poêle en hiver, les mains dans les poches ou les pouces dans

les bretelles. On ne finissait pas de panser les chevaux, d'astiquer les voitures. Grand-père n'était pas encore rasé, un autre ne se chaussait pas, celui-ci ne trouvait pas sa cravate et celui-là ne trouvait rien. Louise, calme mais l'œil vif, trouvait tout, était partout, répondait à tous. L'eau chaude et les rasoirs, le linge et les habits, les souliers vernis et les cols empesés, tout arrivait à point et l'on finissait par partir.

Louise passait alors tout son monde en revue, inspectant les toilettes, s'assurant qu'on avait son chapelet, son mouchoir et son livre de prières; elle glissait aux jeunes une recommandation pieuse, un mot plus autoritaire aux grands garçons, mesurant ses conseils aux besoins de chacun.

Ce matin-là, elle n'allait pas elle-même à la paroisse. Elle avait assisté à la messe de six heures dans la chapelle d'été, bâtie tout auprès pour les gens de la ville. Avec une de ses grandes filles elle resterait pour garder les enfants, faire les chambres et préparer la soirée.

François avait annoncé que Fanny resterait également, Harold aussi, ce qui avait grandement scandalisé la vieille Marie. La bonne femme ne comprenait pas qu'on pût manquer la messe si facilement. Il y avait pourtant de la place dans les voitures, disait-elle. Et si on ne voulait pas venir à l'église, il y avait

la chapelle. La chapelle était à côté; ne pouvait-on pas y aller pour la messe de dix heures? Si Fanny était indisposée, au moins Harold pouvait s'y rendre, un grand garçon comme lui. Que faisait-il dans son lit, à neuf heures du matin, quand le deuxième coup de la messe sonnait à l'église?

François fut embarrassé par cette insistance et ces bonnes raisons. Il n'avait jamais dit à ses parents que sa femme ne faisait guère de religion, que lui-même avait été bien négligent, que ses enfants avaient été élevés presque dans l'athéisme. Il répondit vaguement, fit mine de monter sermoner les dormeurs; mais quand on partit, ni Harold, ni Fanny n'étaient descendus de leurs chambres. Gladys prenait place dans la voiture de Léon.

C'est cette voiture qui partit la première. Léon, président d'un cercle de jeunes gens, secrétaire de la société agricole, mêlé à d'autres œuvres encore, avait toujours cinquante personnes à voir et cinquante questions à régler avant ou après la messe. Il était donc toujours pressé de partir et s'emparait des premiers prêts à monter en voiture. Gladys et deux grandes filles s'embarquèrent avec lui. Le joli cheval, tant vanté par Baptiste, enleva rapidement les voyageurs.

D'ailleurs on ne partait guère beaucoup en avance et les autres voitures suivaient de près.



Philippe et François allaient avec les grands-parents; Georges venait à bicyclette; la grosse barouche suivait, chargée d'enfants. Déjà les voisins partaient aussi et des voitures couvraient la route. Léon en rejoignit plusieurs qui trottaient trop lentement. Son impatient cheval ne pouvait souffrir de rester en arrière. Une pression de la guide le lançait de côté, et il prenait orgueilleusement les devants en secouant son épaisse crinière.

Gladys était enivrée par cette course rapide et l'air de fête répandu partout. Tous ces campagnards endimanchés, toutes ces toilettes éclatantes qui débordaient des voitures, ces enfants vêtus de blanc qui se montraient à toutes les portes, les attelages étincelants et le soleil clair, le calme du fleuve, les fleurs dans les champs, les oiseaux dans les branches, tout chantait la joie et le bonheur de vivre. On allait quitter le fleuve et tourner à la pointe à Pénisse quand le dernier coup de la messe éclata dans les airs. Les cloches mêlaient leur voix au chant de fête universel. Gladys en fut ravie. En face du lac Saint-Pierre, à côté de Léon, dont elle aimait la présence, avec ce carillon qui les appelait à grandes clameurs, elle ne retenait plus sa gaieté enfantine. Léon lui-même se laissait facilement gagner au charme des dimanches d'été dans la campagne canadienne. L'on voyait mainte-

nant les paroissiens accourir de toute part, du haut de Saint-Charles, des Petites-Terres, de l'Acadie, de Saint-Nicolas. Gladys, qui ne s'était jamais trouvée dans un milieu si exclusivement catholique, était enthousiasmée de voir cet ensemble de toute une population se réunissant pour la prière.

« Ce que nous voyons ici, lui disait Léon, on le voit dans mille paroisses de la province de Québec. Ce sont deux millions de Canadiens français qui se dirigent en ce moment vers l'église. C'est la grande fête qui commence et qui revient tous les huit jours!... »

Sa foi vive, son ardeur patriotique, faisaient facilement vibrer le jeune homme. Après une semaine de travail, il voyait dans la paroisse une grande famille qui se retrouve, qui jouit de se revoir, qui vient puiser à l'église une force nouvelle pour les labeurs qu'elle reprendra le lendemain.

Quelques minutes plus tard on était au village. Les jeunes filles avaient formé le projet de s'arrêter pour saluer les religieuses dans le parterre du couvent, tandis que Léon mettrait le cheval à l'écurie et ferait quelques courses. Quand le tinton sonna, il passait au couvent et rejoignait Gladys.

Sur la place de l'église, c'était un fourmillement plein de bruit et de gaieté. En face

du portail et tout autour du perron, les hommes d'âge mûr fumaient placidement; aux abords du cimetière des femmes vêtues de noir, tenant des enfants par la main, causaient sur un ton plus grave; de l'autre côté du chemin, sous les ormes, les jeunes gens étaient massés en ligne dense, parlant et riant avec tapage, mis en joie par le spectacle des voitures qui arrivaient des rangs et par celui des jeunes filles qui défilaient en flot continu du village. Les loustics s'y faisaient valoir. L'on avait une plaisanterie sur tout, sur le cheval boîteux du vieux Piton Mahier, sur la grosse Betsé qui se roulait en bas de sa voiture, sur les souliers en cuir *patent* de Joe Livernoche, sur la petite Descoteaux qui se tenait si droite qu'elle cassait par derrière. Et l'on riait bruyamment de tous ces riens malicieux.

Quand Léon parut à côté de Gladys, un murmure circula et les rires cessèrent. Des jeunes gens lui firent un signe amical auquel il répondit de loin en rougissant légèrement. Comme il disparaissait sous le porche, le gros Michel Bellehumeur avançait pour faire entrer le monde. Campé sur le bord du perron, gonflant sa voix, il cria de toute sa poitrine:

« Entrons, entrons, la messe commence! »

« Allons, dirent les jeunes gens avec irrévérence, le garde-chiens nous appelle. »



On secoua la cendre des pipes, les voix baisèrent et toute la foule entra dans l'église en rangs pressés. Déjà les enfants de chœur défilaient dans le sanctuaire. La nef retentissait encore du bruit confus des pas nombreux dans les allées quand la forte voix du curé entonna l'*Asperges*.

A ce moment François prenait place avec son père dans le banc principal de la famille Barré, celui qu'on occupait depuis près d'un demi-siècle. Marie était déjà rendue, installée au fond, armée de son gros paroissien et de son lourd chapelet garni de médailles. Sur la tablette du banc elle avait déposé ses gants, son mouchoir, sa tabatière et son étui à lunettes. Quand Phillippe arriva, un peu après les autres, Baptiste, au lieu de se ranger, sortit du banc et fit prendre à son fils la seconde place, celle du bord étant réservée au chef de la famille, comme celle du fond revenait à la mère. François retrouvait avec plaisir toutes ces petites coutumes, tout ce protocole de la hiérarchie familiale auxquels les vieux tiennent tant.

Comme ça ne changeait pas, après tout, la Pointe-du-Lac! Tout à l'heure, à la porte de l'église, il avait reconnu une foule de vieux amis. Assurément, ceux-là avaient changé. Il les avait laissés jeunes gens, il les retrouvait

pères de famille, portant au-dessus des yeux la marque infaillible de leurs soucis journaliers. Mais l'ensemble était le même. On avait avancé d'une génération, c'était tout. Les jeunes gens d'aujourd'hui avaient le même air, la même gaieté, les mêmes plaisanteries que ceux d'il y a trente ans; dans ses compagnons d'âge il reconnaissait les papas qu'il avait vus autrefois, et les papas d'autrefois, devenus grands-pères, rappelaient parfaitement les vieillards qu'il avait connus enfant. L'église était la même, plus propre peut-être et mieux finie, mais facile à reconnaître. Les bancs avaient gardé le style primitif, qu'ils avaient autrefois. Tout autour des Barré, dans les bancs voisins, c'étaient encore les mêmes familles, les Garceau, les Montour, les Bourassa. Dans le chœur de chant il crut démêler des voix qu'il avait entendues jadis, celle de Georges Gauvin, par exemple.

Ce n'est pas sans sourire qu'il suivait les évolutions des enfants de chœur et des servants de messe. Soutanes et surplis paraissaient mieux soignés qu'autrefois, mais ces gros garçons de campagne, robustes et basanés, avaient encore les mains trop robustes et l'encolure trop forte pour ces vêtements de soie et de dentelle. Quelques soutanes trop courtes et trop étroites laissaient voir des jambes puissantes, des bras nerveux, qui allongeaient trop

vite, et des poitrines qui faisaient craquer les boutons.

François se revit lui-même avec ses frères, trente ans plus tôt, petits paysans ensoutanés, aux manières gauches et frustes, toujours prêts à faire le coup de poing pour revendiquer leur droit à l'encensoir ou aux flambeaux. On n'avait pas alors de soutanes rouges ni de ces surplis légers comme une gaze, pomponnés de soie rouge et ornés de rubans, où l'on reconnaissait les doigts de fée des religieuses. Ce qu'il avait connu, lui, c'était l'âge de fer, sous le vieux curé Laframboise, au temps des soutanes à mi-jambes et des surplis d'un blanc douteux, quand les vieux chantres de la paroisse s'obstinaient encore à prendre place au sanctuaire, bien qu'on eût un harmonium neuf dans un jubé tout exprès. Cet harmonium, ce jubé, c'en avait été une histoire pour installer tout cela!

Quand on attaqua le *Kyrie* François se souvint des vacances de son temps de collège, lorsqu'avec son cornet il accompagnait les chantres aux parties principales de la messe. Quel entrain il communiquait au chœur! Et puis il y avait les cantiques français, à l'offertoire. Les jours de fête, quand Georges Gauvin et Philippe Bissonnette chantaient quelque duo pris dans la *Lyre angélique* ou dans la *Muse du sanctuaire*, c'était irrésistible. Ce n'était



pas de la musique bien recherchée: c'était du bon Lambillotte, facile à suivre, doux à l'oreille, sensible au cœur. Parfois, quand Georges faisait danser un escalier de notes claires, tandis que Philippe menait grand train sa partie de baryton, un frisson secouait toute l'église. Le bonhomme Adolphe Millette se tournait alors tout rond pour scruter les profondeurs du jubé d'où s'échappait tant d'harmonie. Les dévotes joignaient les mains, les vieux s'accoudaient plus profondément encore sur le rebord du banc et quand ça finissait, le silence était si profond qu'on entendait dans toute l'église le bruissement des chapelets et le cliquetis de l'encensoir.

De sa voix puissante et fausse, le curé entonnait alors la préface et l'organiste, aux jours de grande solennité, faisait des modulations pour soutenir la lenteur de son chant.

Pendant que François pensait à tout cela, la messe avançait. Son air distrait n'avait pas manqué d'attirer l'attention de Marie, qui se scandalisait de le voir dans l'église sans prier.

A vrai dire, le Dr Barry n'était pas dévot. A Superior il allait à l'église pour plaire à Gladys et satisfaire un sentiment patriotique, plus que pour répondre aux exigences de sa foi religieuse. Il assistait à la messe,

mais il ne communiait pas et ne s'était pas confessé depuis de longues années. En le voyant ainsi tourner les yeux de part et d'autre, sans livre et sans chapelet, Marie eut l'idée de lui glisser l'un ou l'autre de ses instruments de prière. Elle l'aurait sûrement fait trente ans plus tôt, car elle voyait à ce que ses garçons fussent pieux et elle avait le commandement énergique. Elle n'osa pas s'exécuter ce jour-là. Les voisins auraient pu remarquer son mouvement, et puis François était maintenant trop gros monsieur, avec son veston de soie blanche, ses breloques en or et ses cheveux si bien taillés.

Le dernier évangile n'était pas encore lu que la sortie commençait tumultueuse. Les groupes se reformaient, plus bruyants encore après ces deux heures de silence recueilli. Un cercle considérable entoura bientôt François. Tandis qu'on allumait, des vieux, des camarades d'enfance, venaient lui serrer la main, évoquaient des souvenirs anciens, s'informaient, l'invitaient. François répondait avec un empressement qui n'oubliait pas les distances. Un habitant de Québec, après tout, n'est pas un docteur américain. La coupe de son habit, ses gants couleur paille, le bon cigare qu'il fumait et sa figure aristocratique le distinguaient nettement des cultivateurs. L'accent légèrement étranger de son français enlevait

encore de l'élan à ses effusions. Puis il était distrait par tout ce qu'il avait sous les yeux. Le crieur s'évertuait à dominer le bruit pour faire les proclamations et les ventes pour les âmes, des voitures roulaient déjà sur les cailloux; le défilé des femmes et des jeunes filles retournait au village; les hommes réglaient des comptes ou amorçaient des marchés; les jeunes gens avaient repris leur place sous les arbres, leurs pipes et leurs joyeux propos; des enfants couraient et criaient, ou se plantaient sous le nez des papas pour les écouter jaser. Tout était animation et plaisir de se revoir dans cette foule grouillante et tapageuse. Seules, quelques dévotes s'attardaient dans l'église à faire le chemin de la croix ou à réciter des prières devant la statue de Notre-Dame de Pitié; quelques autres entraient au cimetière.

C'est devant l'autel de la Vierge qu'on vint dire à Marie de ne pas trop faire attendre la voiture. Les *gens du Sû* avaient téléphoné des Trois-Rivières au bureau de poste pour avertir qu'ils entendaient la messe en ville et qu'ils seraient à la maison de bonne heure. On repartit donc bientôt. Les enfants restèrent seuls pour le catéchisme et les vêpres. Léon, très affairé, confia son cheval à Georges et garda la bicyclette.

Quand on arriva à la maison, Fanny était sur la galerie, prenant plaisir à voir les paroiss-



siens revenir de l'église. Comme la veille, elle avait dormi la grasse matinée et déjeuné après dix heures, avec Harold. Ils étaient à table quand le *Sanctus* sonna à la chapelle voisine. Louise avait alors réuni les enfants et tous, à genoux dans la porte ou sur la galerie, tournés vers le sanctuaire, ils avaient récité le chapelet. Le bébé lui-même avait été transporté dans le cercle pieux, pour qu'il joignît sa prière à celle des autres. Fanny regardait en curieuse cette scène nouvelle. Harold, tournant le dos et mis en appétit par l'heure tardive, remarqua à peine la famille en prière. Après déjeuner il partit vers le rivage, poussa au large une barque que Léon avait mise à sa disposition et canota jusqu'à midi.

Il était près d'une heure quand les parents du Sud furent signalés sur le chemin des Trois-Rivières. Trois voitures s'en venaient ensemble, à grande allure. Les chevaux, couverts de sueurs, se rangèrent bientôt à la porte, tout énervés et impatients. A voir ces jolis équipages, ces dames bien mises, ces hommes en habits de drap fin sous leur cache-poussière, on devinait des cultivateurs à l'aise et progressifs.

Toute la famille descendit dans le parterre pour recevoir la visite. C'était Moïse d'abord, avec sa femme, venus de Saint-Grégoire, puis

Rosalie et Gertrude avec leurs maris, Pinard qui demeurait à Sainte-Monique, et Proulx, de Nicolet. Rosalie, la plus vieille des filles, était déjà toute grisonnante. Gertrude, puissante matrone dans la force de l'âge, avait un an ou deux de plus que François. Elle avait été sa compagne de jeux et il avait hâte de la revoir.

Quant à Moïse, l'aîné de la famille, il paraissait presque un vieillard. Il avait autrefois partagé avec son père le fardeau de ces dures années que traversent les familles nombreuses, lorsque tous les enfants mangent et dépensent et qu'aucun d'eux n'est encore assez vieux pour gagner sa vie. Moïse avait donc dû travailler jeune. Il avait connu les chantiers et le travail à la journée. Son éducation comme son caractère s'étaient toujours ressentis de ces pénibles débuts. Il savait à peine lire. Il lui avait fallu bien du temps pour renoncer à sa vie d'aventures et pour s'établir sur une terre. Ce n'est qu'après deux ou trois séjours aux États-Unis que sa seconde femme avait pu le faire consentir à plus de stabilité. Maintenant, ses enfants étaient grands et à l'aise, lui-même prospérait, il était content. Mais il avait gardé de la première moitié de sa vie une inépuisable collection de souvenirs et d'histoires. « Histoires et menteur », disait-on de lui. Dès

qu'il était quelque part, il faisait centre. Avec son visage impassible et ses blagues déconcertantes, il faisait tordre de rire tous ceux qui l'écoutaient, surtout quand on avait la précaution d'échauffer sa gaieté par un petit verre. Son apparition n'était pas pour ralentir la gaieté que François avait trouvée partout depuis son arrivée.

« Sais-tu, lui dit Moïse, que te voilà joli garçon! On ne te croirait plus de la famille! C'est comme rien, tu t'es acheté un visage tout neuf aux États-Unis. »

Et se tournant vers Fanny:

« Vous l'avez bien *repâré*, lui dit-il. On n'aurait jamais pu en faire autant au Canada! »

Et les poignées de main s'échangeaient, les baisers retentissaient.

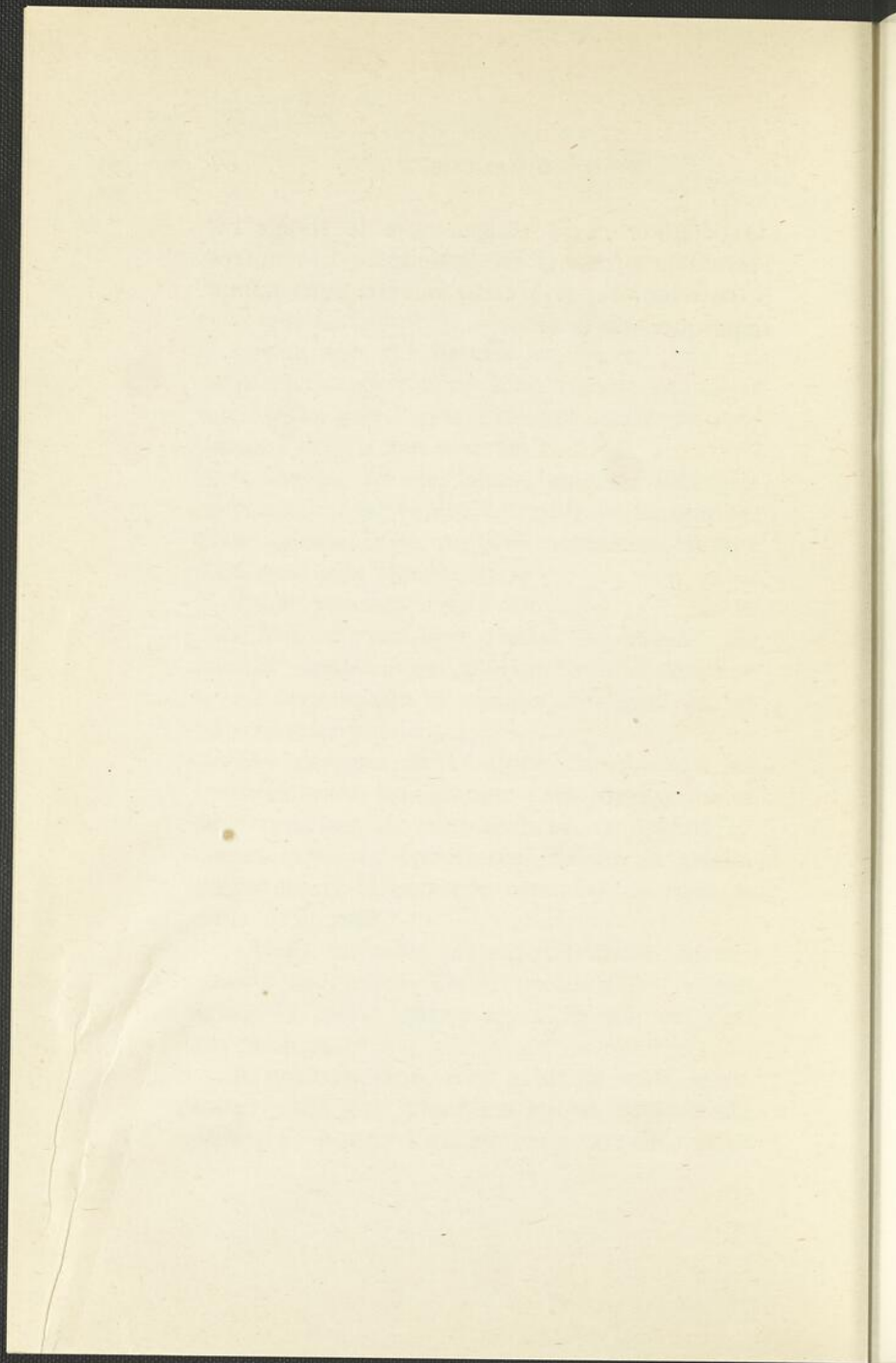
Les garçons de Philippe entraînaient les voitures vers les granges, les voyageurs se débarrassaient de leurs manteaux. Quand les dames se furent époussetées, lavées et lissées, on proclama la nouvelle attendue de tous, le dîner était prêt.

« Oui, la mère, dit joyeusement Moïse, dinons vite, vite! On meurt de faim! Vous savez, la mère, quand on vient ici, ce n'est pas pour pâtir. »

Il tombait bien, il y avait de quoi le recevoir. On prit place au milieu de l'hilarité générale. Fanny s'excusa sur ce qu'elle venait



de déjeuner et se dirigea vers le rivage où Harold la promena en chaloupe. Les autres prirent leur repas à cœur ouvert, sans même remarquer son absence.



## CHAPITRE CINQUIÈME

### LE SOUPER DE FAMILLE

Dans l'après-dîner, tandis que les hommes s'attablaient pour jouer aux cartes, Georges et Léon entraînent Harold au village où devait se disputer une grande partie de balle au camp. Au retour ils amèneraient M. Louis, le curé, qui devait arriver par le train de cinq heures. Un club de Grand'Mère venait se mesurer avec le *Campagnard* de la Pointe-du-Lac et Harold, dont Georges avait parlé avec éloge à ses amis, était invité à renforcer l'équipe locale pour assurer une revanche incertaine à la suite d'une défaite éclatante.

Le jeune Américain fut accueilli par les jeunes gens avec enthousiasme. Pour donner le change aux visiteurs, on affecta de le traiter en vieille connaissance. D'ailleurs, les espérances qu'on fondait sur lui ne furent pas déçues: Harold fut un lanceur superbe. Quand, après un début inquiétant, la victoire parut assurée, ce fut parmi les spectateurs un déchaînement de manifestations joyeuses allant presque au délire. Tous ces paisibles villageois, qui se donnaient rendez-vous sur le



terrain de jeu, le dimanche après-midi, tous ces braves cultivateurs, passionnés pour les tours de force et les exploits habiles, toute cette foule battait des mains, hurlait, trépignait.

Léon avait dû s'absenter pour aller à la station recevoir M. Louis; quand il revint avec le prêtre, la joute venait de prendre fin. Harold, dans toute l'exaltation de son triomphe, était entouré, félicité, assailli de poignées de main et de tapes sur l'épaule. Six gros gaillards s'emparèrent de sa personne et la lancèrent trois fois dans l'air avec tant de vigueur que le jeune homme, pourtant habitué à ces marques d'estime, en fut tout abasourdi. Ces bonnes gens de la Pointe-du-Lac, dans leur contentement, le regardaient comme une de leurs gloires. N'était-ce pas le fils de François, un enfant de la paroisse? Ceux qui savaient un peu d'anglais, même des hommes d'âge mûr, M. le maire entre autres, voulurent lui mâchonner quelques mots de félicitations. Harold prenait son mérite au sérieux. Il traitait de haut ces gens qui parlaient mal l'anglais et ne savaient pas lancer une balle, posait au personnage important devant ces naïfs admirateurs.

Peu à peu il se dégagea de la foule et, tout énervé de ses exploits et de son triomphe, monta en voiture. Il salua tout juste le prêtre, son oncle, et ne cessa tout le long du

chemin de gloser sur la partie qui venait de finir. M. Louis, qu'un long séjour dans la province d'Ontario avait familiarisé avec cette espèce de jeunes gens, le laissa causer avec Georges et s'entretint avec Léon. Il avait hâte d'entendre des nouvelles de la famille, de François surtout, avec qui il avait continué de correspondre assez régulièrement.

A la maison on attendait l'arrivée de la voiture pour se mettre à table. Des groupes s'étaient formés au dehors, sur la galerie, dans le parterre, les hommes ayant abandonné le jeu de cartes et causant avec animation autour de François, les dames épilquant sur les nombreuses voitures qui passaient. La famille de Baptiste allait se trouver complète, à l'exception de ses deux filles religieuses. Après le souper, quand les cousins et les cousines seraient arrivés à leur tour, quand la plupart des petits-enfants seraient chez leur grand-père, il y aurait plus de cent cinquante personnes présentes.

Quand l'excitation suscitée par l'arrivée du curé parut se calmer un peu, on invita les convives à prendre place.

Chose curieuse, ce repas de famille n'eut pas l'entrain auquel on était habitué chez Baptiste. La présence de François peut-être, celle de sa femme, assurément, imposaient une retenue, une sorte de gêne qui n'existaient

pas d'ordinaire aux repas de nocés ou du jour de l'an, aux fréquents soupers qui réunissaient si souvent les innombrables membres de cette vaste famille.

Fanny, en grande toilette, brillante et décolletée, attirait tous les regards. Ces femmes modestes et ces hommes réservés se sentaient mal à l'aise devant cette jeune dame superbe et hautaine à laquelle ils n'étaient pas habitués. La conversation restait timide, osait à peine traverser la table, s'arrêtait au voisin. M. Louis, en homme qui a davantage l'habitude de la société et des situations délicates, voulut généraliser les sujets d'entretien, mais la difficulté que sa belle-sœur éprouvait à parler français empêchait la conversation de prendre de l'ampleur. François lui-même en était quelque peu embarrassé; jusqu'à Moïse qui semblait avoir perdu sa verve avec son appétit. Quelqu'un proposa de chanter, selon la coutume des vieux, mais cette proposition resta sans écho. Devant l'étrangère, on n'osait pas se montrer dans son naturel.

Après le dessert, une jeune fille lut une adresse de bienvenue aux visiteurs, puis M. Louis, au nom de ses parents, exprima le plaisir que la famille éprouvait à retrouver François. Tout le monde, même les jeunes gens, même les enfants, étaient accourus et écoutaient parler. Baptiste gardait un silence



religieux, la tête inclinée sur la poitrine; Marie essuyait une larme, incapable de dominer sa sensibilité. François, surpris et quelque peu gagné par l'émotion, ne répondit pas sans embarras. Philippe, représentant la maison paternelle, ajouta quelques mots à son tour pour inviter ses frères et sœurs à se réunir souvent à la vieille maison.

Puis on se leva de table, afin de laisser place aux autres convives.

Le bruit des chaises et le mouvement général amenèrent une détente. Les hommes sortirent pour fumer, on offrit des cigares et la gaieté revint rapidement. Pendant ce temps des femmes s'employaient à préparer la table pour ceux qui n'avaient pas encore mangé. En un tour de main ce fut fait et les jeunes se placèrent. Léon et Gladys occupaient la place d'honneur; Harold, toujours quelque peu sauvage, s'était dissimulé au loin avec Georges, qui baragouinait des mots d'anglais.

Cette fois, ce n'est ni le bruit, ni l'entrain qui manquèrent. Les chansons à répondre commencèrent tout de suite et se succédèrent sans interruption, toujours très vives, parfois légèrement égrillardes, toutes chantées avec ardeur et soulevant des rires et des applaudissements interminables. Les vieux eux-mêmes, secoués par cette gaieté, se rapprochèrent des portes et des fenêtres. Quand parut l'oncle Moïse



il reçut une ovation. « Une chanson, oncle Moïse, une chanson », lui criait-on de toute part. Moïse dut s'exécuter. Puis ce fut une autre et une autre encore. Louise elle-même, servie comme une reine par ses belles-sœurs, dut chanter son couplet.

Quand le repas des jeunes prit fin, il était déjà tard et le nombre des visiteurs s'était considérablement accru. Fanny se trouvait au salon avec quelques-unes des dames de ville qui passaient l'été dans le voisinage et que Louise avait spécialement invitées pour tenir compagnie à l'Américaine. Le Dr Poitevin, l'ami de François, qui avait sa maison de campagne tout auprès et qui venait volontiers causer avec Baptiste et sa famille, se trouvait dans le parterre, parmi un groupe d'hommes. Il y avait du monde partout, quelques-uns jouant aux cartes, la plupart formant cercle pour causer, d'autres écoutant la musique au salon.

Après dix heures, quand on eut passé des rafraîchissements, les gens de la ville se retirèrent. Fanny profita de leur départ pour s'esquiver à travers la foule et monter dans sa chambre. Là, sans allumer sa lampe, elle s'enveloppa dans un manteau et s'assit à la fenêtre. La nuit était douce et superbe. Le fleuve, éclairé par la pleine lune, était poli comme une glace; quelques barques s'y pro-

menaient encore et les bouées lumineuses y traçaient le chenal, ouvrant et fermant avec régularité leur œil de feu.

L'attention de Fanny fut attirée vers une masse de lumière qui de loin glissait sur l'eau. C'était un énorme paquebot fluvial, chargé d'excursionnistes, qui descendait vers les Trois-Rivières. Les larges palettes de ses roues s'abattaient dans l'eau avec un bruit de cataracte, les cuivres d'une fanfare envoyaient leurs éclats jusqu'aux rives. Fanny prêta l'oreille quelque temps.

En bas, le tapage semblait grandir toujours. C'était l'heure où les joueurs de cartes laissent languir la partie pour écouter les chanteurs ou se joindre à la conversation. Dans un coin du parterre, Moïse contait des histoires. La pipe d'une main, son allumette de l'autre, le chapeau derrière la tête, il racontait ses aventures. Il imitait les voix, mimait les gestes, ménageait l'intérêt et masquait les dénouements, puis lançait le mot de la fin et provoquait une explosion de rire qui secouait toute l'assistance. Un autre relançait le conteur, puis un autre, puis un troisième, et Moïse renchérissait toujours, attirant une foule sans cesse grossissante qui se tordait d'un rire incontrôlable.

A l'écart de ce bruit, sous la nuit ravissante, Fanny se sentit envahir peu à peu



par de vagues réminiscences et d'obscurcs impressions. Une sorte de mélancolie s'appesantissait sur son âme dans ce milieu si nouveau pour elle, si éloigné de ce qu'elle avait connu jusqu'ici. Elle songea à ses amies qui, en ce moment, se divertissaient sur quelque plage, voguaient sur les mers ou parcouraient les continents, à madame Nesbitt, partie pour l'Europe, à madame Taylor, qui devait être à Banff, dans les Rocheuses canadiennes, aux Gorman, aux Bayliss, aux Schultz, qui étaient dans leurs riches maisons d'été. Quelle différence entre leurs vacances et les siennes! Était-il possible que tout ce monde ne fût plus le sien désormais et que la pauvreté dût imposer des limites à ses habitudes de jouissance?

Elle compara ses soirées ordinaires, celles qu'elle connaissait depuis son enfance, à celle qu'elle achevait, puis elle frémit à la pensée des projets de François. Rester ici, dans ce milieu, avec ce monde, toute sa vie, c'est cela que son mari lui proposait. Ce qui jusqu'ici avait fait la trame de son existence désœuvrée, ce qui lui paraissait constituer l'essence même du bonheur sur terre, l'argent à dépenser, les plaisirs bruyants, une société remuante et voyageuse, tout cela serait à peu près fini et son avenir, désormais, ce serait ce qu'elle avait là tout à côté. Le plus

qu'elle pût espérer, ce serait la société des dames sages avec lesquelles elle avait parlé, pendant deux heures, de choses presque sérieuses. Cette pensée lui fit mal au cœur et elle porta vers le large ses yeux qui se voilaient. Puis soudain elle se prit à rire nerveusement, tant une pareille perspective lui parut invraisemblable.

« Si cette endiablée de Marjorie me voyait ici ce soir! » se dit-elle en pensant à l'une de ses amies...

Et François, lui, semblait s'amuser en bas. Elle distinguait parfois son rire et sa voix: il paraissait être d'une humeur qu'elle lui avait rarement connue. Depuis son arrivée, elle découvrait en lui un homme nouveau. Il avait retrouvé une gaieté d'enfant, une aisance avec tout le monde, une familiarité joyeuse avec ses neveux et ses nièces, des plaisanteries, le rire surtout, autant de caractéristiques de l'homme heureux qu'il ne manifestait guère auparavant.

Fanny comprit qu'il se plaîrait au Canada, lui. Elle comprenait maintenant que, pour s'éviter la peine de se créer une situation aux États-Unis, pour avoir la satisfaction de revenir parmi les siens, son mari la sacrifierait sans peine, elle et ses enfants. Car c'était bien cela, ils étaient sacrifiés, ils devraient cesser d'être ce qu'ils avaient été jusqu'ici,

pour adopter des habitudes canadiennes, dans un milieu canadien.

Et dans la nuit la pauvre femme sentit qu'elle pleurait. Elle pleurait sans savoir précisément pourquoi; elle pleurait d'ennui comme pleure une pensionnaire de couvent qui vient de quitter la maison paternelle; elle pleurait comme pleure tout être faible subitement mis en face des dures réalités de la vie; elle pleurait comme pleurent les malheureux et les désabusés qui voient l'effondrement inattendu de tout un passé cher ou d'un rêve longtemps caressé.

Vraiment, se disait-elle, qu'était-elle venue faire ici? Pourquoi s'y était-elle laissée entraîner? Ce n'est pas pour finir sa vie au Canada qu'elle avait épousé le Dr Barry, c'était pour vivre aux États-Unis. Elle l'avait préféré à tant d'autres parce que, croyait-elle, plus que les autres il pourrait la rendre heureuse, lui donner un rang enviable dans la société américaine. Maintenant cette alliance devenait un obstacle à la réalisation de tous ses désirs. Si elle avait su...

Et alors une pensée qui, depuis quelques semaines, lui venait fréquemment comme une tentation, traversa de nouveau son esprit: s'il convenait à François de s'établir aux Trois-Rivières, cela ne lui convenait pas du tout, à elle; s'il pouvait s'y habituer sans le moindre



regret, elle ne s'y résignerait jamais, elle; s'il était resté Canadien au fond de l'âme, elle resterait toujours, elle, Américaine de goûts, d'habitudes, de tempérament. Il y avait donc entre eux une irréductible incompatibilité de sentiments et de caractères. Et alors, quoi? S'ils ne pouvaient plus se rendre heureux mutuellement, s'ils devaient nécessairement se rendre la vie insupportable, si François ne pouvait plus demeurer aux États-Unis et si elle ne pouvait pas demeurer au Canada, il n'y avait qu'une chose à faire, se séparer. Pareil dénouement n'était pas rare dans leur milieu; on y aboutissait pour des raisons beaucoup moins graves que les leurs: pourquoi ne pas envisager cette solution sérieusement?...

Elle la repoussa pourtant, certaine que François ne s'y associerait jamais.

Elle en était là de ses réflexions quand elle s'aperçut que les invités commençaient à partir. Le brouhaha dans l'escalier et dans les chambres voisines, le départ des familles des alentours qui s'en allaient par groupes en criant des bonsoirs et en causant avec vivacité, la montée en voiture des autres et le trot des chevaux sur l'asphalte, tout cela permettait à Fanny de suivre les détails de cette fin de soirée. Des bébés avaient été couchés sur les lits dans les chambres d'en haut: c'était une

affaire que de les emporter sans troubler leur sommeil. Ces pleurs d'enfants avaient particulièrement le don d'agacer la belle Américaine. Pour moins les entendre elle se mit en frais de se préparer elle-même au sommeil, tandis que les jeunes gens, au salon, continuaient encore à tapoter sur le piano en hurlant des chansons.

Quand tous les visiteurs furent partis, François s'attarda longtemps à fumer dans la cuisine avec son père et ses frères. Il monta très tard; sa femme dormait profondément. Il la crut tout heureuse de sa journée, comme lui-même, et s'endormit bientôt, sûr de recommencer le lendemain à jouir de ses vacances, songeant déjà à préparer son établissement aux Trois-Rivières. Car le Dr Poitevin, en le voyant, lui avait renouvelé ses propositions, affirmant qu'on l'attendait et que le bruit courait déjà qu'il serait bientôt le grand chirurgien de la région.

## CHAPITRE SIXIÈME

### ENTRE FRÈRES

Quand François descendit, le lendemain matin, les gens du sud étaient sur le point de partir. Déjà les voitures étaient à la porte et l'on ne s'attardait que dans l'espoir de voir apparaître le docteur, qu'on n'osait pas éveiller. Il était huit heures passées et les visiteurs voulaient absolument prendre le traversier de neuf heures aux Trois-Rivières. En même temps que François l'on vit arriver M. Louis, qui revenait de dire sa messe dans la chapelle des villégiateurs. Dans la mêlée du départ et des dernières salutations, on cherchait à fixer une date où tous traverseraient à Nicolet, puis se rendraient à Sainte-Monique: ce n'était pas chose facile. Tous les jours de la semaine, hommes et chevaux seraient bien occupés. Or, M. Louis devait partir, au plus tard, le samedi suivant.

« Dans le temps des foins, avait déclaré Baptiste, ce n'est pas le temps de faire des promenades. »

On ne put rien décider.

« D'une manière ou d'une autre, conclut Rosalie, arrangez-vous pour venir.



— Si ce n'est pas cette semaine, dit Moïse, ce sera plus tard. Vous ne repartez pas ces jours-ci, vous autres, François ?

— Dame, je n'en sais rien. Pas cette semaine, je ne crois pas.

— Pas cette semaine ? s'écria Marie, mais il paraît que vous restez ! Il est bien question de repartir !

— Ah ! rester, fit François, c'est bien loin d'être certain.

— Fais pas ton fou, fit Moïse en mettant son cheval en mouvement, reste par ici. On est toujours mieux parmi son monde, allez ! Je connais ça, moi... Marche ! »

Les voitures s'éloignèrent rapidement dans la banlieue et Philippe s'empessa de se rendre à l'ouvrage avec ses fils. Baptiste les accompagna. Louis et François se mirent à table et leur vieille mère leur servit à déjeuner.

La maison présentait l'aspect des lendemains de fête à la campagne : meubles en désordre, tapis déplacés, vaisselle accumulée sur les buffets. L'odeur des champs s'engouffrait par les fenêtres ouvertes et balayait les appartements. Les enfants descendaient de leurs chambres les uns après les autres, à demi vêtus et mal éveillés. Marie, qui gardait de la nuit précédente des traces de fatigue et une voix légèrement enrouée, s'excusait du désordre de la maison. Elle était un peu triste aussi,

comme elle l'était toujours au lendemain des fêtes de famille où l'on s'était bien amusé, quand ses enfants se dispersaient. A servir ses deux fils, son prêtre et son médecin, elle retrouva sa bonne humeur.

Après le déjeuner, les deux frères se couvrirent de grands chapeaux de paille et partirent pour les champs. Ils prirent le chemin de ferme et se dirigèrent vers le haut de la propriété. En vieux amis séparés depuis très longtemps, qui se retrouvent tout à coup et qui ont beaucoup à se dire, ils cheminèrent d'abord presque en silence, n'échangeant que des réflexions banales ou se rappelant des souvenirs anciens. Ils n'étaient plus bien sûrs de se connaître parfaitement et d'être au même diapason. Arrivés à l'extrémité de la ferme, sur le renflement de terrain où passe le chemin de fer, ils s'assirent dans l'herbe haute, au bord d'un fossé. Un brin de mil aux dents, ils regardaient au loin le fleuve comme on regarde la mer, sans but et sans fatigue, sans pouvoir se rassasier.

« Voilà le plus beau de mes vacances, dit M. Louis, en montrant d'un geste vague tout ce qu'il avait sous les yeux. Ce sont les vacances que j'aime, les seules qui me reposent.

— Oui, dit François, ça, c'est des vacances. Étendus sur la terre fraîche, seuls et chez nous!

— Chez nous! La famille, la maison, le fleuve. Je reviens à cela comme un écolier qui s'ennuie revient trouver sa mère. A cinquante ans passés, j'ai presque honte de le dire, j'aime à venir chez nous comme autrefois les jours de grand congé.

— Tu y reviens, toi. Moi... »

Il y eut un silence. M. Louis ne voulut pas provoquer les confidences que ce mot de son frère laissait pressentir. François reprit :

« C'est bien pour dire qu'on n'apprécie la vieille maison que lorsqu'on n'y est plus.

— Que lorsqu'on est en pays étranger, François. Jamais je n'ai aimé ma province de Québec, ma Pointe-du-Lac, comme durant mon séjour dans l'Ontario. As-tu éprouvé cela, toi aussi ?

— Oui, souvent. »

François se tut de nouveau :

« Même dans ma maison, reprit-il un instant après, ce n'est pas comme chez nous. Ma femme n'a pas les goûts que j'ai...

— Cela arrive », dit le prêtre.

Dans la région de frontière où il vivait depuis trente ans, M. Louis en avait trop rencontré de ces ménages mal fusionnés pour paraître surpris de l'aveu de son frère. Celui-ci n'en éprouva pas moins quelque malaise de se sentir pénétré dans ses secrets intimes. Il craignait qu'on n'en prit occasion pour lui



reprocher encore son départ pour les États-Unis. Le curé n'insista pas. Le silence retomba sur eux, éblouissant et chaud, où l'on percevait comme un léger bruit confus de germination, troublé seulement par le chant striduleux des cigales et le cliquetis des saute-relles au vol. Dans le lointain, le joyeux caquetage des faucheuses mécaniques et les cris des faneurs mettaient une note de vie saine et laborieuse dans cette torpeur alanguissante.

« Comme tout cela est beau, laissa échapper Louis, comme j'aime tout cela!

— Sais-tu ? reprit François après quelques instants, il m'est arrivé là-bas d'aller m'asseoir ainsi, tout seul, au bord de l'eau, au fin fond du lac Supérieur. J'y rêvais à toute sorte de choses lointaines, aux pauvres gars qui avaient autrefois abordé sur ces rives à la suite de Duluth, à ceux qui les suivirent, aux coureurs des bois, aux chasseurs des prairies, à tous nos Canadiens qui, comme moi, étaient venus tenter fortune dans ces vastes espaces du *Far-West* américain. J'y pensais à vous autres surtout. Je me disais que des gouttes de cette eau qui miroitait devant moi descendraient sans doute, entraînées par le courant, et passeraient ici... Quand on est loin, comme on s'accroche à tout ce qui rappelle la maison!

— Mais maintenant, dit le prêtre avec une lenteur réfléchie, est-il vrai que tu restes ?

— Ah! je reste... »

Et lentement, en phrases entrecoupées, il fit connaître à son frère la situation précaire où le laissait la mort du Dr Bloomfield, les propositions du Dr Poitevin, ses propres désirs, ses espérances.

« Malheureusement, ajouta-t-il, deux gros obstacles s'opposent à mes projets, ma femme et mon fils. Mon fils, que ferait-il au Canada ? Il n'est pas fait pour notre pays. Ses goûts vont tous au jeu, au bruit, à l'activité désordonnée. Son éducation est loin d'être complète. Il a de l'inclination pour les arts mécaniques, le maniement des machines; mais je ne puis tout de même pas en faire un ouvrier métallurgiste ou un chauffeur d'automobile. Je t'avoue qu'il me cause des préoccupations. Quant à ma femme, je crains qu'elle ne puisse s'habituer à vivre ici. Vois-tu, elle n'a pas les manières du Canada. Elle nouerait sans doute des relations avec les dames des Trois-Rivières, mais elle aurait bien de la peine à oublier ses amies de là-bas et à se passer de ses amusements habituels. Avec cela que, pour une Américaine comme elle, le Canada, ce n'est pas grand'chose. Pays pauvre, froid, sombre et... tranquille!

— Ah! oui, les préjugés américains.

— C'est vrai, mais il faut en tenir compte. Moi-même, Louis, je trouve à la Pointe-du-Lac des choses auxquelles je n'étais plus habitué; dans notre famille je vois des façons d'agir, j'entends des réflexions qui ne correspondent plus à mes habitudes de faire et de penser. La Pointe-du-Lac, tu sais, c'est lent. Aux États, j'ai marché plus vite qu'elle. C'est bien incontestable, les Américains ont poussé très loin le progrès dans l'art de vivre agréablement. On s'y laisse prendre malgré soi. Il y a bien des choses que je ne quitterais pas sans regret.

— Je le crois. Moi-même je n'ai pas été insensible à ce souci de propreté, d'élégance, qui préoccupe tant les Anglais.

— Quand on arrive des grandes villes et des belles campagnes américaines, on trouve la province de Québec pas mal arriérée.

— Elle avance pourtant.

— Oui, mais lentement. Ma femme me faisait remarquer cela l'autre jour, quand nous regardions les fermes et les petites stations se succéder le long du chemin de fer. Comme c'est tranquille le Canada, me disait-elle.

— C'est vrai, François, c'est tranquille le Canada, surtout si on le compare aux États-Unis. La population y est beaucoup moins dense, l'industrie y est moins développée; il y a donc plus d'espaces libres, plus de terrains



vagues et négligés, moins de bruit et de mouvement. Ce qui va te surprendre, c'est que, selon moi, ça doit rester tranquille encore longtemps. Si nous voulons former un peuple, il nous faut aller lentement et grandir normalement. Inonder nos villes d'émigrés européens, parsemer nos campagnes de manufactures, comme on l'a fait aux États, ce serait nous suicider comme race, ce serait dépouiller notre province de ce qui fait sa beauté, sa distinction, sa force. Ta femme a bien vu, c'est tranquille le Canada français. C'est sa caractéristique et sa condition de vie. Notre peuple doit croître comme tout peuple qui se développe selon sa nature. C'est le seul moyen de garder dans l'Amérique du Nord un pays de culture française, un pays où les gens ont le temps de vivre. Ta femme, ton fils, devront s'y habituer.

— J'ai bien peur qu'ils ne s'y habituent pas. Pour eux il n'y a qu'un idéal, le progrès rapide. Or ce qui nous frappe au Canada, c'est que le progrès y est bien lent. Et puis, je ne sais pas. Je me faisais cette réflexion hier soir : aux États, même nos gens ne sont plus tout à fait comme ici. On le remarque davantage quand on en arrive : nous ne sommes plus des Canadiens.

— Voilà bien le malheur, selon moi. Notre petit peuple, qui avait tant besoin de tout son

monde, est brisé en deux tronçons. Tous ensemble nous étions sûrs de survivre; séparés, qu'arrivera-t-il de nous ? »

Il y eut un silence, puis le prêtre reprit :

« Ah! que cette saignée vers les États-Unis nous fait de mal! Alors que nous nous comptons minutieusement pour supputer nos chances de survie, quand nous sommes si fiers de notre splendide natalité, quand nos gouvernements et nos conseils municipaux multiplient les dépenses, pour préserver notre précieuse population, pour conserver nos enfants, dans ce même temps des trains bondés charrient nos hommes faits vers la frontière du sud. Nous avons, nous, peuple pauvre, la charge d'élever les enfants et les États-Unis récoltent les adultes. Aujourd'hui comme autrefois, jeunes gens et jeunes filles vont offrir leurs vaillantes mains, leur robuste santé, au monstre qui nous guette et qui dédaigne de nous absorber tout de suite.

— Que veux-tu ? Le Canada ne fait pas vivre son monde. Tu le sais mieux que moi, il y avait longtemps que les simples manœuvres gagnaient deux piastres par jour aux États-Unis quand on n'offrait encore ici que trois trente-sous pour douze heures de travail. Tu te rappelles ce que nous racontait notre bon vieux père de ses travaux de jeunesse : aux chantiers tout l'hiver, il descendait sur

les billots à la fonte des neiges, faisait ses semences à la diable et trop tard, puis s'en allait avec ses frères faire la récolte du foin à la frontière américaine. Le grand-père les conduisait en charrette jusqu'à Montréal, papa, mon oncle Onésime, mon oncle Hector, mon oncle Joseph. A Montréal ils prenaient le Petit-Tronc pour se rendre à Lacolle et de là dans le New-York ou le Vermont. Ils revenaient après la récolte avec de belles poignées d'écus, prêts à repartir pour les chantiers. C'est ainsi, Louis, que notre père a pu s'acheter une terre sur le fleuve. Avec l'argent qu'il gagnait au Canada, jamais il n'aurait pu s'établir sur le chemin du roi. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier quand on parle de la désertion de nos gens vers les États. L'émigration des nôtres tient avant tout à la situation économique des deux pays. Dans l'état d'infériorité où se trouvait le Canada, le déplacement était fatal.

— D'accord si tu parles de la première vague d'émigration, entre 1850 et 1900. Je ne dirais plus la même chose de tous ceux qui partent aujourd'hui. Les premiers émigrés, ces miséreux qui s'en allaient si tristement avec leurs pauvres hardes, parfois en simples charrettes à bœuf, traînant leurs enfants, charge trop lourde dans notre pays, source de richesse chez nos voisins, ces malheureux ont toute ma sympathie,



« Pourtant ces départs n'en étaient pas moins déplorables. Quelle tristesse! Je me souviendrai toujours du premier que je vis, celui de mon oncle Onésime et de sa famille. Je fus tellement frappé de cette scène qu'après plus de quarante ans le souvenir précis en est resté dans ma mémoire. Tu n'as pas vu cela, toi, tu étais à peine au monde. Une après-midi d'avril — il y avait encore de la neige le long des clôtures — papa et maman passèrent à l'école et nous firent sortir, Moïse et moi, pour nous amener à la station. Quand nous arrivâmes, tout le monde était déjà rendu. Il devait y avoir là une centaine de personnes, des parents et des amis. Les hommes étaient dehors, les femmes étaient dans la salle d'attente. Ma tante Philomène pleurait. Les jeunes gens et les jeunes filles cherchaient à rire, pour dissimuler leur nervosité. Seul, Edmond, le plus vieux des garçons de mon oncle Onésime, celui qui devait mal tourner, avait l'air content de partir. Quand le train arriva, on eut à peine le temps de se dire adieu, dans une excitation indescriptible. Ma tante et ses filles s'empressèrent de monter dans les chars pour cacher leurs yeux rougis, mon oncle s'employait à surveiller l'embarquement des bagages. On sanglotait, comme à un enterrement. Quand le train eut disparu, des réflexions tristes s'échangèrent longtemps sur le quai de la gare.

« En revenant nous passâmes par les Petites-Terres, pour voir la maison abandonnée, la porte et les fenêtres fermées avec des planches. Papa, en regardant la maison condamnée, nous dit sur un ton solennel que je ne lui connaissais pas : « Entendez-vous, les enfants ? Jamais nous n'abandonnerons notre terre comme cela, nous autres. » Ils partaient seize, mon oncle Onésime, ma tante Philomène et quatorze enfants, dont deux ne marchaient pas encore.

« Ah ! François, l'émigration nous a coûté bien cher. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire un seul exemple d'un petit peuple qui se saignât comme le nôtre pour enrichir un rival tout-puissant. Plusieurs, hélas ! ont payé gros prix, dans leur corps ou dans leur âme, l'argent et les satisfactions que les États-Unis leur procuraient. Tel ce pauvre Edmond, qui a sombré dans l'alcool et l'irrégion ; telles ces pauvres cousines, Georgette et Eulalie, les filles de mon oncle Pierre, qui revinrent mourir chez nous, rongées par la phtisie contractée dans les filatures ; tels tant d'autres, qui portèrent aux États-Unis une santé florissante et nous rapportèrent la tuberculose.

« Tout cela est bien triste, mais tout cela, à l'origine, trouvait une excuse dans la nécessité matérielle. Aujourd'hui il en est autrement. Ce n'est plus la misère qui chasse nos gens d'ici, c'est la jouissance qui les attire là-bas. Ils

nous quittent sans nécessité et nous oublient sans remords. La raison économique ne justifie plus tous ces départs, car notre province est aujourd'hui prospère. Mais notre peuple s'américanise, il devient cosmopolite. Pour moi, c'est là le grand malheur de notre histoire, plus encore que la conquête anglaise. Car la conquête nous fut imposée sans qu'on pût dompter notre âme française, tandis qu'aujourd'hui notre âme elle-même fléchit et passe à l'étranger.

« Pourtant nous sommes ici chez nous. Nous sommes gouvernés par les nôtres, les écoles publiques sont sous notre contrôle, les collèges sont à nous, les universités sont à nous, tout nous appartient, tout nous aide, tout est pour nous. Pas de double taxe, ici, pour vivre en catholique et pour rester français. C'est ici notre domaine, François, la demeure élevée, embellie, agrandie par dix générations de bûcherons et de laboureurs qui furent nos pères. Il ne faut pas que cette demeure prenne des airs de maison condamnée. Personne n'a le droit de se dérober à sa tâche. Ici même, au bord du fleuve, tout nous rappelle ce que firent les anciens et ce que nous devons faire.

« Vois donc: sur cette batture qui émerge des flots là-bas, un gouverneur des Trois-Rivières, Duplessis-Bochart, s'est fait tuer,



il y a trois cents ans, pour nous permettre de cultiver la terre où nous avons grandi, pour assurer la formation d'un peuple qui sût prier Dieu et parler français dans le Nouveau-Monde. Avec lui quinze artisans et défricheurs, gens du bas peuple, dont l'histoire ignore même les noms, tombèrent sous les coups des Iroquois. Aujourd'hui le rêve de ces héros édifiants se réalise; allons-nous mépriser, nous, ce qui leur a coûté si cher? Qu'est-ce qui faisait dire à notre bon vieux père, devant la maison condamnée de mon oncle Onésime, qu'il ne quitterait jamais sa terre, lui? Qu'est-ce qui révélait à son âme simple, mais droite, que ce n'était pas bien de désertir son pays? Qu'est-ce qui le portait à s'opposer si fortement au départ de Moïse, puis au tien? Cet humble avait le sentiment confus qu'il vaut mieux rester dans son milieu, que l'âme y est plus en sûreté, que Dieu nous a assigné notre tâche ici, qu'il nous a préparé des secours ici et qu'il y a quelque lâcheté, presque une impiété, à se chercher ailleurs un travail moins onéreux. »

M. Louis se tut, hésitant à formuler sa conclusion. François s'était levé et les deux frères reprenaient le chemin de la ferme. Le soleil montait, répandant sur les champs une chaleur lourde et parfumée. Le médecin restait songeur. Revenir, il le voulait bien, mais

sa nature d'homme faible frémissait devant la perspective d'une lutte à soutenir pour imposer sa volonté aux siens. Le prêtre se fit plus pressant :

« Écoute, dit-il en prenant le bras de son frère, ton devoir me paraît tout tracé, reviens parmi nous. Que fais-tu là-bas ? Tu te consumes tout entier, tu te gaspilles à vivre, et à vivre sans être heureux, sans nous être utile, toi, le plus brillant, le plus chéri, le plus gâté de nous tous. Ne trompe pas indéfiniment l'attente de notre famille. C'est trop souvent le malheur de notre peuple de se voir abandonné de ceux qui lui doivent le plus. Il s'est passé chez nous ce qui se passe bien des fois dans notre Canada français. Un cadet mieux doué que ses frères est mis au collège de la ville voisine; toute la famille peine pour le faire instruire, pour lui permettre d'occuper plus tard une situation plus élevée, d'exercer une action plus considérable, d'avoir du prestige et d'aider ses frères. Ces avantages, destinés au bien de la collectivité, deux fois sur trois on les détourne au profit de son égoïsme.

— Oh! Louis...

— Ne proteste pas. Tu n'es pas pire que la majorité des hommes de ta condition, tu es plus excusable que la plupart d'entre eux. Notre famille t'a permis de commencer ton

ascension, elle ne pouvait pas te pousser jusqu'en haut. Ne devant alors compter que sur toi-même, tu as pris le chemin qui te paraissait le plus court et le plus abordable pour atteindre ton but, je ne t'en fais pas de reproche. Ce que je te demande aujourd'hui, c'est de ne pas perdre de vue l'objectif que tu te proposais alors. Ce que tu cherchais aux États-Unis, c'était un moyen de vivre ici plus tard et d'y faire plus de bien. L'heure est venue de réaliser cette ambition. Un enchaînement de circonstances providentielles remet entre tes mains la disposition de ton avenir; c'est une bonne fortune que tous n'ont pas deux fois dans leur vie.

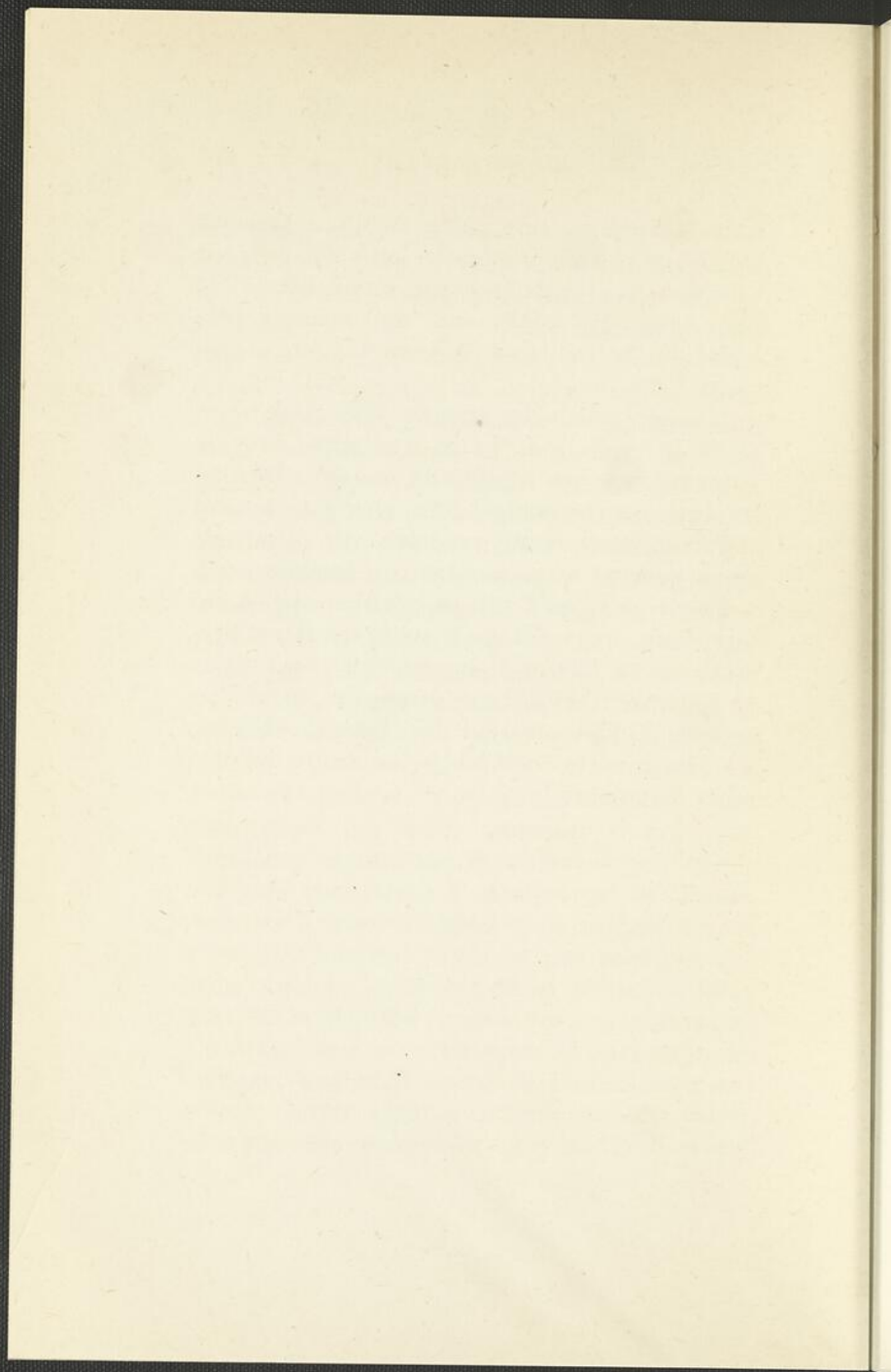
— S'il n'en dépendait que de moi, Louis, ce serait vite décidé. Mais ma femme ? mon fils ?

— Ta femme ? ton fils ?... Et toi ? Ne comptes-tu pas pour quelque chose, toi ? D'ailleurs eux-mêmes ne sont-ils pas aussi d'origine canadienne ? Quel droit ont-ils de renoncer à leurs ancêtres et de te contraindre à en faire autant ? Il n'est pas plus permis, il est aussi vil de rougir de sa patrie, de l'oublier, de la délaisser, que de renier ses parents. Ne nous force pas, François, à maudire ton mariage, que nous avons déjà bien assez regretté. Cette alliance si prompte, cet oubli si facile des promesses que tu nous avais



faites à nous, à une autre aussi, ce sacrifice allègre de nos espérances les plus chères, tout cela nous a surpris, presque scandalisés. Ne nous laisse pas croire que ton mariage précipité fut le malheur, la grande faute de ta vie. »

On approchait des granges. Les deux frères se séparèrent. M. Louis s'attarda dans le potager, François regagna la maison. Bientôt les hommes revenaient des champs et tous se retrouvaient réunis pour le dîner. François parut songeur et se montra peu loquace. S'il n'en eût tenu qu'à lui, sa décision aurait été vite prise, mais dès qu'il se trouvait en présence de sa femme il ne pouvait pas ne pas voir combien elle était étrangère au milieu canadien. Devrait-il lui demander de sacrifier ses répugnances inévitables, devrait-il lui imposer sa volonté ?



## CHAPITRE SEPTIÈME

### ENNUIS

Cette après-midi-là, François et sa femme devaient aller prendre le *thé* chez le docteur Poitevin. De son côté, M. Louis partait par l'autobus de deux heures pour aller au presbytère, où il se proposait de passer la nuit chez son vieil ami, le curé de la Pointe-du-Lac.

A trois heures, les époux Barry se dirigeaient donc vers le groupe de maisons d'été où l'élite de la société trifluvienne se réunissait pendant la belle saison. La villa du Dr Poitevin était bâtie sous des arbres encore jeunes, bien en face du fleuve, dont elle n'était séparée que par la route provinciale. Le propriétaire n'était pas encore chez lui quand on arriva, mais il suivit de près ses invités. Il avait abrégé ses heures de consultation et supprimé quelques visites pour être fidèle au rendez-vous. Il trouva réunies dans son parterre les dames du voisinage, femmes d'avocats, de médecins ou d'hommes d'affaires, qui passaient ensemble les mois d'été. Les maris ne revendraient de la ville qu'après la fermeture des bureaux. Devant la maison, à une centaine



de verges, les enfants barbotaient dans l'eau ou couraient sur la plage, attirant par leurs cris et leurs prouesses les joyeuses remarques des mamans.

La collation, riche et variée, fut servie par des jeunes filles. Beurrées minuscules, tartines, gâteaux, confitures et fruits nouveaux circulèrent pendant une demi-heure. Une partie de la conversation se faisait en anglais, par égard pour Fanny, qui ne parlait le français qu'avec difficulté et beaucoup d'incorrections. A travers des questions et des réponses qui s'entrecroisaient, le Dr Poitevin, d'esprit toujours positif, s'était rapproché de François et lui avait renouvelé son invitation à s'établir aux Trois-Rivières. Les circonstances étaient de plus en plus favorables, insistait-il, et il n'y avait pas de temps à perdre; il en avait parlé le matin même à la directrice de l'hôpital et tout semblait devoir se conclure sans difficulté.

Ils parlaient tous deux à mi-voix depuis quelque temps quand l'attention de Fanny fut attirée de ce côté. Nerveuse elle prêta l'oreille d'abord, puis cessa de causer avec le groupe dont elle faisait partie. Sa distraction ne manqua pas d'être remarquée des autres femmes et les conversations se turent quand l'étrangère, dans son mauvais français et son accent typique, interrompit tout à coup le plaidoyer du Dr Poitevin.

« Pas ça, Dr Poitevin. Je ne veux pas, moi.

— Vous dites, Madame ? »

Les deux médecins se trouvèrent tout interloqués par cette brusque intervention. François rougit un peu, apparemment contrarié. Le Dr Poitevin voulut d'abord argumenter : il comprit vite que, pour le moment, toute discussion était inutile. Les brèves réponses de Fanny, bien que données sur un ton presque badin, attestaient une résolution déjà formée, qu'il serait impossible de modifier dans une réunion si nombreuse. La conversation générale se trouvait suspendue et désorientée par cet incident, des dames se demandant de quoi il était question, d'autres n'osant dire ce qu'elles savaient ou soupçonnaient. L'entretien languit quelques instants, puis, comme les enfants remontaient du rivage, des visiteurs se retirèrent. François profita de leur départ et se leva pour les suivre. Tout le monde fit de même. Les étrangers furent invités à revenir, on prit date pour quelques promenades et quelques soirées, puis on se dispersa.

Dès que les époux Barry s'engagèrent sur le chemin qui conduisait à la maison de Baptiste, Fanny reprit le sujet qu'elle avait entamé tout à l'heure. Dans la paix rafraîchissante de cette belle soirée de campagne, ils s'en

allaient tous deux, balançant la décision qui allait orienter le reste de leur vie.

« Alors, Frank, disait Fanny, tu songes sérieusement à demeurer au Canada ?

— Et pourquoi pas, Fanny ? Tout m'y invite.

— C'est vrai. Cependant...

— Eh ! bien ?

— Je ne puis pas. Ce serait trop dur pour moi.

— Mais non, Fanny, nous nous y habituerons. Vois comme on nous accueille partout. On s'empresse autour de toi, on ne sait que trouver pour te faire plaisir.

— Assurément, nous sommes bien reçus. Pour quelques jours c'est très bien et je suis contente de mon voyage. Mais il y a une différence entre passer quelques jours chez des parents et s'installer pour la vie. Demeurer ici des mois, des années, toujours, ne pas retourner aux États ; François, tu n'y as pas songé ! »

François baissa la tête. C'était bien la grande objection, l'objection prévue et redoutée, qui se dressait devant lui. Fanny ne consentirait jamais à devenir canadienne, et alors il n'avait qu'à renoncer définitivement à son pays.

« Pourtant, murmura-t-il timidement, on se fait à un nouveau milieu. J'en sais quelque chose, moi.



— Oh! toi, c'est une autre affaire. Quand tu quittas le Canada pour les États-Unis, tu étais jeune. Et puis, tu ne perdais pas au change!

— Ne t'y trompe pas, Fanny. Le Canada, c'était plus pauvre, moins beau, moins avancé, mais c'était chez nous. Quitter la maison à vingt ans, quand on y a vécu heureux, c'est dur. Jamais je n'oublierai ce que j'avais perdu. J'en suis certain, Fanny, tu trouverais ici beaucoup plus de ce que tu aimes que je n'en trouvais là-bas.

— Tout de même, quand on est jeune on a l'âme plus souple, le cœur ouvert à des impressions nouvelles. A notre âge, tout recommencer à neuf...

— C'est vrai, Fanny, c'est un sacrifice. Mais ce n'est pas la fantaisie qui nous le fait choisir, c'est la nécessité qui nous l'impose. »

Fanny ne répondit pas. Sa figure légèrement contractée indiquait la répugnance qu'elle éprouvait devant le sacrifice à faire.

« Songes-y, reprit François, nous ne pouvons toujours pas compromettre notre existence et l'avenir de nos enfants pour satisfaire des préférences, qui, après tout, sont secondaires.

— Secondaires? Comment peux-tu dire cela? C'est le tout de ma vie que tu me demandes de sacrifier. Moi, Américaine et

femme de ville, tu veux m'amener dans une campagne.

— Mais non. Trois-Rivières, ce n'est pas une campagne. Nous serons en ville, nous aurons une société, tu te feras des amies.

— Oui, une société, parlons-en...

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je ne trouverai pas ici la société qui me convient.

— Mais ces dames ?...

— Non.

— Elles sont très bien, ces dames ?

— Elles sont très bien, c'est sûr. Mais ce ne sont pas les dames qui me conviennent. Tu l'as bien vu toi-même: est-ce là notre société ordinaire ?

— Non, je le reconnais. Mais c'est une société qui peut remplacer avec avantage celle de Superior.

— Tu penses, toi ? Des femmes qui parlent à peine l'anglais, qui ne vont guère au théâtre, qui ne dansent pas cinq fois par année...

— En voilà une affaire.

— Tout est là. Ces femmes peuvent être d'excellentes personnes, polies, dévouées, c'est entendu. Mais elles ne s'amuse pas comme je m'amuse et je ne trouverai pas avec elles les distractions dont j'ai besoin... Des femmes qui ont des sept ou huit enfants... et qui en

auront encore, ce ne sont pas là des femmes de notre société.

— Voilà bien l'histoire. Vous n'admettez pas, vous autres, qu'une femme doive être femme. Jusqu'à cinquante et soixante ans, vous rêvez pour elle une vie de jeune fille, quand ce n'est pas une vie d'homme. Parce que ces femmes sont ce qu'elles doivent être, tu les méprises.

— Je ne les méprise pas, mais je ne veux pas leur ressembler et j'ambitionne d'autres amusements que les leurs. Vois donc ta dame Poitevin. Excellente personne, assurément; mais ce n'est pas une dame du monde. Pendant que nous étions chez elle, elle n'a pas pu rester cinq minutes tranquille. Toujours un marmot entre les jambes, toujours un mot à dire à l'oreille de quelqu'un, jamais un instant en paix.

— Tu exagères, Fanny. Madame Poitevin m'a paru une femme d'esprit parfaitement libre, pleine d'entrain et d'amabilité, la politesse même.

— Frank, sache-le bien une fois pour toutes et tiens-toi-le pour dit: je n'accepterai pas pour amies des matrones et des bonnes d'enfants. Passer quelques jours dans une de ces familles, comme chez vous, c'est bon. Mais commencer une vie avec des femmes de ville qui ne savent parler que du bébé, de la



petite fille ou du petit garçon, cela non, bien sûr que non.

— Mon Dieu, cela vaut bien vos papotages. Qu'avez-vous à vous dire, vous autres ? Quand vous ne parlez pas de dentelles ou de scandales, vous déraisonnez sur la politique ou vous dites d'autres sottises.

— Qu'en sais-tu ? Tu fuis la société. On ne te voit jamais dans le monde. Dans tous les cas, nous avons des manières de causer et de nous amuser qui ne sont pas celles du Canada.

— Tu es bien toujours la même. Ce qu'il te faut, à toi, c'est le tapage, la foule, le désœuvrement.

— Tu penses ? Alors, tant pis ; si tu veux t'établir au Canada, tu y resteras donc tout seul ; moi j'irai faire ma vie chez nous.

— Fanny, tu n'es pas raisonnable, entends-tu ? J'ai ici une situation toute faite, avantageuse, dans un milieu qui me plaît, où je retrouverai en quelques semaines un cercle d'amis comme je n'en ai pas trouvé dans notre société des États, et tu m'obliges à renoncer à ces avantages pour me relancer dans l'inconnu. Ici je cesserai de me sentir dans le monde comme un étranger. Car c'est ce qui m'est arrivé là-bas ; toujours on m'a traité comme un étranger.

— A qui la faute ?

— Je n'ai pas à le chercher ici. Mais le fait est là. Pourtant tu peux me rendre ce témoignage que j'ai mis de la bonne volonté à me laisser conduire où tu me menais. Après vingt ans je constate que mon monde n'est pas là, mais qu'il est ici. C'est ici mon milieu. Je suis maintenant assez âgé pour comprendre que je ne puis pas changer cela.

— Je le crois. Mais si ton milieu est ici, le mien est là. Tu as quitté le Canada pour le Wisconsin, maintenant restes-y. Tu as fait ton choix quand tu as quitté ton pays, il n'y a plus à y revenir. C'est pour vivre aux États-Unis que nous nous sommes mariés, non pour vivre en Canada.

— Pardon, nous nous sommes mariés pour vivre ensemble. En ménage, Fanny, tu l'oublies trop, les concessions doivent être mutuelles. Tu n'aimes pas nos nouvelles relations, moi je n'aime pas les anciennes; tu veux une société de dames à ton goût, moi je veux des hommes qui m'entendent et qui m'estiment. J'ai bien le droit de choisir mes amis, moi aussi. Il y a vingt ans que je te donne satisfaction, à ton tour désormais.

— A mon tour ?...

— Songe à ce que tu exiges de moi, Fanny. C'est toute ma famille, ce sont mes vieux parents que j'ai dû totalement quitter pour toi. Aujourd'hui, pour un caprice de femme

mondaine, je devrai renoncer au plaisir réel que j'éprouverais à vivre dans leur voisinage et me condamner à des démarches, peut-être à une existence qui me répugnent. Ce à quoi tu m'obliges, quand j'ai quarante-cinq ans et quelque renommée, c'est à mendier des protections, à me remettre dans une situation fausse, à m'ouvrir un chemin dans un milieu hostile, alors qu'ici tout m'attire et me favorise. Cela, pour t'éviter quelques désagréments et te permettre de dépenser plus à ton goût l'argent que je gagnerai.

— Pourquoi aussi ne prenais-tu pas tes précautions avec le Dr Bloomfield ? Tu t'es conduit comme un enfant et c'est moi qui dois maintenant en souffrir.

— Je me suis conduit comme j'ai pu, tu le sais bien. Toutes les imprudences et toutes les sottises que j'ai faites, Fanny, c'est pour toi seule que je les ai faites.

— Pour moi ?

— Oui, pour toi, et tu devrais être la dernière à me les reprocher. »

Fanny garda le silence. Elle comprenait trop le sens de ces paroles pour oser y contredire. C'était vrai : depuis le jour où ils s'étaient connus, François n'avait vécu que pour elle. Il l'avait voulu, le regrettait-il aujourd'hui ? Fanny ne s'était jamais posé cette question.



Tous deux marchaient à petits pas, sur la grand'route, parlant à voix basse, sans éclats, presque sans gestes. Le cadre de cette discussion, en rappelant à François où il aurait dû passer sa vie, semblait accuser davantage la légèreté de ses décisions anciennes. Il avait contracté mariage presque sans réflexion, sans égard pour ses parents, son éducation première et ses goûts naturels, en affectant même des airs de mégalomanie qui avaient donné le change sur l'état réel de sa famille. Aujourd'hui il expiait cette étourderie de jeune homme. Fanny, plus tard mieux renseignée sur la position sociale des Barré, n'en avait pas moins été quelque peu surprise quand elle s'était trouvée en face de la réalité. Mal préparée pour saisir le mérite réel de la famille de paysans dont elle se trouvait à faire partie, elle n'était pas loin de se croire victime de l'erreur dans laquelle son mari l'avait induite. Ce sentiment la disposait mal à accueillir les plaintes que François, de son côté, se jugeait en droit d'exhaler contre l'égoïsme de son épouse. Elle avait beaucoup reçu de lui, mais elle était persuadée qu'elle lui avait apporté bien davantage.

« N'oublie pas, lui dit-elle, ce que tu me dois, toi aussi. Si tu as eu le succès, si tu es devenu quelque chose, rappelle-toi que je n'y suis pas pour rien.

— Ma chère, ne te fais pas illusion. Ce que je suis devenu, c'est surtout à moi que je le dois. Aux États, quand on a quelque valeur, on finit toujours par percer.

— Tu penses ? Comment peux-tu parler ainsi après ce que mon père a fait pour nous, quand je me suis moi-même donné tant de peine pour te faire pénétrer dans la société ?

— Je n'ai pas ménagé ma reconnaissance envers ton père, Fanny, tu t'en souviens. Quant à ta société, je ne lui dois pas grand-chose. Pour un médecin de quelque habileté, comme pour tout homme de mérite, quelle que soit sa profession, le succès le plus durable, c'est celui qu'il se doit à lui-même, qu'il obtient par ses propres efforts, non par la faveur de ses amis. Celui qui sait se garder des folles ambitions, qui ne s'élance ni trop vite, ni trop haut, qui se contente de sa sphère naturelle et d'un piédestal fait pour ses pieds, celui-là est sûr de trouver dans son talent le maximum d'effet et de jouissance qu'il lui soit permis d'espérer. L'agitation, la réclame, la parade, tout cela ne sert qu'à limiter son développement en troublant sa sérénité. La modestie et l'effacement sont même des conditions nécessaires au succès des hommes qui le méritent. Veux-tu que je te le dise, Fanny ? Ton influence sur moi n'a pas toujours été heureuse. Tu m'as entraîné dans un courant

qui n'était pas le bon. Ce que tu m'as procuré, ce n'est pas le succès, c'est une vie tapageuse pour laquelle je n'étais pas fait et qui m'a toujours déplu. Tu te vantes d'avoir fait ma fortune, c'est une illusion. J'aurais mieux fait tout seul, obligé de compter sur mes seules ressources. Ma grande erreur fut d'ambitionner le rôle du jeune homme instruit qui épouse une fille riche. Pauvre, j'aurais travaillé davantage, j'aurais obtenu des diplômes, je n'en serais pas où j'en suis aujourd'hui.

— C'est malheureux que tu n'aies pas songé à cela plus tôt.

— Fanny, laissons cela. Ne nous faisons pas de mal inutilement. Nous avons une décision grave à prendre, ce n'est pas en nous irritant que nous pourrions décider avec sagesse. Il ne s'agit plus de ce qui aurait pu être ou de ce que nous aurions dû faire, il s'agit de ce que la nécessité nous impose. Il faut d'abord ne pas nous déshonorer en nous mettant dans le chemin. Penses-y. »

On arrivait à la maison. François ne voulait pas prolonger une dispute qui trahirait devant les siens le désaccord de son ménage. Tandis que Fanny se dirigeait vers le perron, il s'en alla du côté des bâtiments, où les hommes arrivaient avec des charges de foin, poussant devant eux le troupeau des vaches à lait. Derrière le défilé Philippe s'avancait lente-



ment, conduisant par le toupet la jument poulinière suivie de son poulain. François se dirigea vers lui. Il avait besoin de se distraire et de causer paisiblement. La conversation pénible qu'il venait de soutenir avait épuisé son énergie d'homme faible, Philippe lui donnerait du courage. Malheureusement une déception l'attendait de ce côté.

Quelques heures plus tôt un incident assez banal s'était produit qui devait apporter au médecin de nouveaux désagréments. Harold avait, pour la première fois, accompagné les hommes à leurs travaux. D'abord, il avait causé avec Georges, qui mettait du foin en bottes, puis, fatigué de son désœuvrement et n'ayant plus rien à dire — les travailleurs, pressés par l'ouvrage, n'avaient guère le temps d'entretenir une conversation dans une langue qu'ils ne connaissaient pas — il avait repris le chemin de la maison.

En passant à l'enclos où se trouvait la jument, il s'amusa à l'appeler, à caresser le poulain, à leur tendre des poignées d'herbe. Puis, pour se procurer le plaisir de les voir trotter, il les chassa en battant des mains et leur lançant des mottes de terre. La jument, atteinte par un projectile, tourna brusquement sur elle-même et se mit à courir. Malheureusement son effort trop subit ou un

accident de terrain lui fit faire un faux pas et elle se mit à boiter. L'attention de Philippe avait été attirée par le bruit que faisait Harold. Il vit sa belle jument qui tirait la patte de derrière et le jeune homme qui l'excitait de nouveau. Il lança à l'adresse de celui-ci un cri d'une signification peu douteuse et partit lui-même vers l'enclos.

De fait, la jument continuait à boiter. Philippe en fut inquiet.

« Bon sens! cria-t-il à Harold en approchant, es-tu fou, toi? Vas-tu laisser ce cheval-là tranquille?

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Harold. Je ne lui ai rien fait à ce cheval-là? »

Et il partit mécontent, les deux mains dans ses poches.

Philippe s'approcha du cheval et s'aperçut que la patte, très sensible, enflait légèrement.

« Ça parle au sort! murmura-t-il entre ses dents, ma jument d'exposition! »

Et il regarda, plein de colère, Harold qui s'éloignait en sifflotant.

Un mal de jambe, pour un cheval de valeur, c'est toujours grave. Comme tous les cultivateurs intéressés, Philippe tenait fort à ses chevaux. Une infirmité quelconque dans sa jument représentait d'ailleurs une perte appréciable. Il résolut de ne pas négliger cette enflure. C'était peu de chose probablement,

un tendon forcé, un nerf engorgé, et la médecine campagnarde en aurait sans doute raison. Le soir, après la journée de travail, il ramenait donc à petits pas la jument boiteuse, quand François vint au-devant de lui, en quête de paix et de diversion.

« Ton gâs nous en a fait un beau coup, là, lui dit Philippe en l'apercevant.

— Quoi donc ? » dit François, subitement alarmé.

Philippe lui raconta l'affaire. François examina la patte du cheval. L'enflure ne se développait guère, mais la jambe était raide.

« Il faudrait un émollient, dit le médecin, pour assouplir les muscles. Ce ne sera rien, je crois. La douleur disparaîtra peu à peu... Je vais lui appliquer des compresses.

— Prends bien garde, dit Philippe, de lui brûler la peau avec des essences trop fortes. Si le poil tombe à cet endroit, ma jument est dépréciée pour toujours. Des accidents comme cela, neuf fois sur dix, ça ne se répare plus. »

François pencha la tête d'un air soucieux : « Pourvu que ce ne soit pas un écart » dit-il.

Les autres hommes s'étaient rapprochés. « En voilà toujours une, dit un des garçons, qu'on n'aura pas la peine de mener à l'exposition cette année. »



Pour Philippe et ses fils la contrariété était grande. Leurs animaux, surtout leurs chevaux, c'était leur orgueil. Leur ferme s'était acquis une renommée dans les expositions de la vallée du Saint-Maurice, on la connaissait, on venait y acheter des animaux de race. Cette jument, qu'on avait payée cher, avait été primée plusieurs fois déjà. Maintenant, pour une étourderie de Harold, elle avait peut-être fini sa carrière et trompait toutes les espérances qui reposaient sur elle. Baptiste exprimait donc la pensée de tous quand il dit à François, dans sa franchise toujours grondeuse :

« Ton garnement d'Harold n'aurait-il pas pu s'amuser autrement ? Il a fait perdre à cette bête-là la moitié de sa valeur dans son après-midi. S'il avait pris une fourche pour nous aider, au lieu de garocher des pierres aux animaux... Un gros garçon comme lui, c'est d'âge à travailler. Il ne faut pas habituer ces enfants-là à *berlander* tandis que les autres travaillent. Tu vois ce qui arrive. »

François ne répondit pas, mais il ressentit ce qu'il y avait d'amertume et de reproche dans ces paroles de son père. Baptiste ne concevait pas qu'on habituât les jeunes gens à la fainéantise. Chez lui tous les enfants, dès qu'ils avaient pu rendre quelques services, avaient pris l'habitude de faire leur part pour

le soutien de la famille. Le vieillard avait gardé les principes d'éducation des vieux Canadiens: dès l'âge de dix ans, un enfant devait gagner sa vie sur la terre de son père. On ne cessait de travailler que pour mourir. Le désœuvrement de Harold, qui tuait le temps à flâner et à bavarder quand tout le monde travaillait, était un scandale pour son grand-père.

Au lieu de discuter, François s'appliquait avec beaucoup de soin à panser l'animal. Il inonda d'eau froide la jambe endolorie, puis il fit une sorte d'emplâtre qu'il appliqua délicatement et assujettit sur la partie sensible. Ensuite, tandis que les jeunes gens étaient à traire les vaches, il aida Philippe à fermer un enclos dans un angle des bâisses, pour que l'animal pût jouir de la fraîcheur tout en restant tranquille. Il revenait à la maison quand, près du hangar, il aperçut Harold assis dans l'herbe, au bord du ruisseau de décharge.

« Tiens, dit François, que fais-tu là ?

— Rien.

— Comment, rien ? D'où viens-tu ?

— Je suis resté ici.

— Qu'est-ce que cette affaire de cheval, dont on vient de me parler ?

— Ce n'est rien. J'étais à le regarder et il est tout à coup parti en peur. Il a fait un faux pas, probablement. Il s'est mis à boiter.

— C'est toi qui lui as fait peur ?

— Non, j'ai simplement voulu le faire trotter.

— Faire trotter... Tu vois ce qui est arrivé.

— Qu'est-ce qu'il a ce cheval-là ?

— Il a qu'il boite.

— Est-ce ma faute ?

— Allons ! Ce n'est toujours pas une raison pour rester ici. Viens-t-en, viens souper.

— Je n'ai pas faim.

— Comment, pas faim ?... Tu n'es toujours pas pour rester sans souper.

— Non, je n'irai pas souper. Je reste ici.

— Es-tu fou ? Viens, viens, viens !

— Non. Je ne vais pas là.

— Et pourquoi ?

— Ils ont crié après moi, je ne vais plus avec eux. Je n'ai pas envie de me faire traiter comme un petit garçon.

— Ne fais pas ton bébé, hein!... Ho ! viens, viens avec moi.

— Père j'aime autant vous le dire, je n'aime pas cela être ici.

— Tu n'aimes pas cela, dis-tu ?

— Non. Je veux m'en retourner chez nous. »

François resta muet, embarrassé. Devant la moue têtue de son fils, il se sentait impuissant. Ce jeune homme, héritier du tempérament volontaire de sa mère, n'avait pas été



élevé. Il avait toujours fait à sa tête et suivi tous ses caprices. Sa mère l'avait gâté; son père, gémissant de le voir grandir ainsi, n'avait pourtant pas pu s'en faire obéir. Depuis des années déjà il avait pris l'habitude de plier devant lui.

« Allons, lui dit-il simplement, viens d'abord à la maison, nous arrangerons cela demain. D'ailleurs, ta mère aussi veut s'en aller. »

Harold se laissa adoucir par cette quasi-promesse. Il se leva et suivit son père. Fanny ne descendit pas pour le souper, prétextant l'abondance de la collation prise chez les Poitevin. On était encore à table quand elle partit avec Harold pour aller faire un tour de chaloupe.

En apercevant Harold le grand-père avait eu une parole malheureuse. Il n'avait pu s'empêcher de le gourmander, comme il avait coutume de faire pour ses autres petits-fils: « Quelle affaire avais-tu, lui dit-il mi-grondeur, à jeter des pierres à cet animal-là!... » Harold n'avait pas répondu, probablement parce qu'il n'avait pas compris, et François s'était gardé d'intervenir.

Ce soir-là, tout le monde soupait dans la cuisine. Le repas ne fut pas gai et la veillée fut courte. Après la nuit précédente et les travaux de la journée, tous sentaient le besoin de sommeil.

Le souper fini, Philippe et François étaient retournés voir le cheval, puis on s'était mis à fumer sur la galerie. Sur le fleuve, devant la maison, la barque de Fanny paraissait immobile, si calmes étaient les flots, si faible le courant qui la faisait glisser vers les Trois-Rivières. De temps à autre Harold la redressait d'un vigoureux coup de rame, puis la mère et le fils semblaient reprendre leur entretien. Que se disaient-ils ? François se le demanda. Un instinct qui trompe rarement l'avertissait qu'ils parlaient de lui, ou plutôt contre lui, qu'ils se fortifiaient mutuellement dans leur résolution de retourner à Superior. Nous avons ainsi, dans les moments de tension nerveuse, un sens très affiné qui nous révèle les petites machinations que des amis mal disposés ourdissent contre nous.

Comme le docteur restait là, distrait, les yeux perdus sur le fleuve, Gladys arriva soudain en coup de vent, suivie d'une ribambelle de petits cousins et de petites cousines. A bout de souffle elle se laissa tomber sur le perron, aux pieds de son père, et s'appuya la tête sur ses genoux. François caressa sa belle chevelure : « Eh ! bien, chérie, lui dit-il, comment aimes-tu cela, le Canada ? »

— Délicieux, *daddy* ! Jamais je ne me suis amusée comme depuis que je suis ici.

— Vraiment ! »

François fut tout réconforté par cette parole franche et joyeuse. Gladys, câline, se pressa près de son père. Devinait-elle déjà l'angoisse du pauvre médecin, qui devait choisir entre ses préférences et celles de sa femme ? Soupçonnait-elle qu'il devrait sacrifier une carrière d'avenir, ses goûts de tranquillité, ses parents, son pays, ou contraindre sa femme à sacrifier ses désirs ? Avait-elle compris que la partie était trop forte pour son père, qu'il la perdrait, que, cette fois encore, ce serait le Canadien qui ferait toutes les concessions, que l'Américaine aurait vite le dessus sur la faible volonté de son mari ? Qui sait ? Ces petites têtes de quinze ans ont parfois tant de pénétration, de finesse psychologique et de délicatesse de sentiment.



## CHAPITRE HUITIÈME

### AUX CHAMPS

Il n'était pas tard le lendemain matin quand Philippe et François se retrouvèrent auprès du cheval blessé. Comme il n'y avait pas d'amélioration sensible, le médecin engagea son frère à consulter un spécialiste: il ne voulait pas risquer d'aggraver un mal insignifiant par des remèdes intempestifs. Léon devait aller en ville ce jour-là, il fut entendu qu'il se rendrait chez le vétérinaire.

François chargea son neveu d'exécuter un autre projet qu'il avait formé durant la nuit. En attendant le sommeil, il s'était dit qu'il fallait à tout prix amuser Harold, afin de prolonger au moins de quelques semaines la promenade au Canada. Ce jeune homme débordant de vie étouffait dans l'inaction. Or il n'aimait pas le travail et n'avait personne avec qui jouer. François avait songé à lui procurer une bicyclette afin qu'il pût à son gré visiter les Trois-Rivières, le Cap, les Chutes Shawinigan, Grand'Mère, et même se rendre à Québec ou à Montréal. La grand'route était si attrayante, au bord du fleuve, avec son

pavage neuf, sans montée, libre de voitures et d'embarras. Dans les villes voisines, Harold se trouverait des compagnons de jeu.

La proposition plut au jeune homme. En quelques minutes il était prêt à partir pour les Trois-Rivières avec Léon. Il aida même celui-ci à disposer dans le camion-automobile les boîtes de légumes, tout frais et ruisselants de rosée, que l'on préparait depuis l'aurore, puis les jeunes gens démarrèrent et partirent vers la ville.

Fanny elle-même devait recevoir, ce matin-là, une proposition qui lui ferait plaisir. Elle était à prendre son déjeuner, vers dix heures, quand une fillette lui apporta un billet de la part de Madame Poitevin. Celle-ci se rendait à Sainte-Anne de Beaupré pour la fête de la patronne du Canada, le vendredi suivant; elle invitait Madame Barry à prendre place dans son automobile. On se rendrait à Québec jeudi dans la matinée, on visiterait la ville dans l'après-midi, et le lendemain, de bonne heure, on se rendrait pour communier dans l'église de la bonne sainte Anne.

Bien que Fanny ne fût pas dévote et qu'elle éprouvât quelque répugnance pour ces voyages dans des automobiles chargés d'enfants, la perspective d'une promenade en auto jusqu'à Québec, la visite de la vieille capitale, l'assistance à la grande fête annuelle dans le célèbre

sanctuaire, tout cela piquait trop sa curiosité d'Américaine pour ne pas emporter son adhésion. Des amies, en quête d'impressions nouvelles, étaient venues de Duluth, les années précédentes, pour visiter Québec et Sainte-Anne de Beaupré; à leur retour elles avaient triomphé de pouvoir raconter des choses inédites. Fanny n'avait pas besoin d'autres motifs pour se décider avec empressement. Elle accepta sans même consulter son mari, qui avait suivi les hommes au champ.

Après son déjeuner, toute joyeuse de son voyage en perspective, elle était descendue dans le parterre où la vieille Marie sarclait les plates-bandes. Elles y étaient toutes deux quand M. Louis arriva, à pied, sur la grand'route. Sa messe dite, le prêtre était parti à travers le village, s'arrêtant presque à chaque porte pour saluer des parents ou des amis, puis s'était engagé d'un pas alerte sur le chemin du roi. Il avait à parcourir trois ou quatre milles avant d'arriver à la maison de son père. Le soleil était beau, le vent frais, la végétation superbe: c'était enivrant que de côtoyer le fleuve ce matin-là et M. Louis ne désirait que marcher. Bientôt, pourtant, un laitier l'avait rejoint et l'avait contraint de faire quelques arpents dans sa voiture. Plus loin un automobile l'avait cueilli au passage et l'avait déposé chez Camirand, son beau-frère, où il



avait salué sa sœur et distribué des médailles aux enfants; puis il avait repris sa marche et arrivait vers les onze heures.

Marie, en le voyant venir, se leva, poussa un soupir de bien-être en se redressant et en s'appuyant les mains dans le dos, fit un bout de causerie et reprit son travail. Fanny, heureuse de trouver quelqu'un qui pût parler anglais, accueillit joyeusement son beau-frère. M. Louis, un peu fatigué de cette marche sous le soleil montant, s'assit à l'ombre, sur un grossier fauteuil fabriqué de branches de cèdre, et se mit à causer.

Durant ses longues années de ministère dans l'Ontario il avait soutenu plus d'une fois quelqu'une de ces franches conversations que les dames catholiques de langue anglaise entament si volontiers avec le prêtre. Elles y sautent d'ordinaire d'un sujet à l'autre, proposent à brûle-pourpoint toutes les objections qu'elles ont surprises sur des lèvres protestantes, les poussent, les ramènent, sans en attendre la solution, sans chercher le plus souvent à la comprendre. M. Louis ne fut donc pas étonné d'entendre Fanny entrer vivement en matière et mener rondement la conversation.

« Mon Père, dit-elle (elle disait *Father*, comme tous les catholiques de langue anglaise, même quand ils s'adressent aux prêtres sécu-

liers) mon Père, il n'est pas possible que vous soyez venu du village à pied ?

— Et pourquoi pas ?

— Quatre milles à pied ? Aux États on ne verrait jamais un prêtre marcher ainsi. Tous les prêtres ont leur automobile aux États.

— Tous ?

— Presque tous.

— Il est vrai que les Américains sont des gens pressés.

— Il y a une grande différence entre les prêtres du Canada et les prêtres des États.

— Vous trouvez ?

— Oh! oui. D'abord les prêtres des États ne portent pas de soutane. Pourquoi portez-vous cette lourde robe, vous autres, même en pleine rue, même dans des villes ? Je n'en revenais pas, l'autre jour, de rencontrer des prêtres en soutane dans les rues de Montréal. Ça doit être affreusement chaud ?

— Je ne sais pas. Le costume ne nous préoccupe pas autant qu'il préoccupe les femmes, vous savez. Nous portons la soutane sans trop y réfléchir et l'idée ne nous vient pas, chaque printemps, d'en faire changer la mode.

— Mais enfin, pourquoi porter une soutane ?

— Pourquoi ? Dame, parce que c'est un costume comme un autre.

— Oh! non, ce n'est pas un costume comme un autre. Il n'y a que les prêtres de la province de Québec pour s'habiller ainsi.

— Pensez-vous? Je crois pourtant qu'en voyageant un peu vous en trouveriez d'autres. Après tout, n'est-ce pas un costume convenable?

— Bien, convenable... C'est un costume étrange. Je préfère l'habit noir, comme aux États.

— Affaire de goût.

— Ainsi vous aimez mieux porter la soutane que le frac?

— J'aime mieux? Peut-être.

— Mais en frac vous pouvez vous présenter partout.

— Précisément, et c'est probablement là le principal avantage que la soutane procure au prêtre. Elle lui interdit d'aller n'importe où.

— Mais pour votre ministère? Si vous voulez convertir les protestants?...

— Oui... Vous êtes certaine qu'il y a des protestants qui sont convertis par un homme en frac et qui ne le seraient pas par un homme en soutane?

— Au moins il y a des protestants qui ne veulent pas voir de soutane dans leur maison.

— Et ces protestants veulent se convertir? Je crois, moi, qu'il y a surtout des catholiques



qui n'aiment pas à montrer aux protestants des prêtres en soutane.

— Bah! il me semble qu'un bon prêtre est bon sous n'importe quel costume. Ce n'est pas l'habit qui fait le moine.

— Absolument, Madame. On peut être excellent prêtre habillé en soldat, en marchand, en bonze ou en mandarin. N'empêche pourtant que la question du costume n'est pas indifférente, pas plus chez l'homme que chez la femme.

— Ah! vous pensez que le costume n'est pas indifférent chez la femme?

— Assurément, je le pense.

— Alors les modes modernes?... »

M. Louis se contenta de hausser les épaules.

« Il me semble, reprit Fanny, qu'on est beaucoup trop sévère là-dessus. Est-ce un mal que de s'habiller comme tout le monde?

— Peut-être.

— Savez-vous, mon Père, ce que je trouve? C'est que les prêtres n'ont pas l'esprit assez large. On peut être vertueux et s'accorder bien des libertés. Ainsi, moi, je suis bonne catholique, je pense, et cependant je ne me crois pas obligée de faire tout ce que les prêtres disent.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il y a des choses trop difficiles à faire et qu'elles ne sont pas nécessaires.

— Jeûner, par exemple, vous confesser, communier ?

— Oui, autre chose encore. On n'est pas obligé d'assister à la messe tous les dimanches...

— Ah !

— Pourquoi nous obliger d'aller à la messe quand les autres n'y vont pas ? Les protestants sont de bons citoyens ; plusieurs l'emportent de beaucoup sur les catholiques...

— A qui le dites-vous, Madame ? Je l'ai constaté bien des fois. Mais j'ai toujours remarqué que c'était les bons protestants qui l'emportaient sur les mauvais catholiques, non les mauvais protestants qui l'emportaient sur les bons catholiques. Je suis même porté à croire qu'un mauvais catholique ne vaut guère mieux qu'un mauvais protestant. Par contre, je serais fort surpris si un bon catholique n'avait pas des avantages que n'ont pas les meilleurs d'entre les protestants.

— Bah ! je crois, moi, qu'on est en sûreté si on fait comme le grand nombre. Je me résigne d'avance à passer mon éternité avec les cent millions d'Américains qui ne se confessent jamais et qui ne communient pas.

— A votre goût.

— Voyons, pensez-vous que le bon Dieu va damner tout ce monde-là ?

— Je ne sais pas ce que le bon Dieu va faire, mais certaines paroles de l'Évangile sur

la voie large et la voie étroite m'inquiètent sur le sort de vos cent millions d'Américains.

— Voilà bien l'orgueil des prêtres catholiques. Il n'y a qu'eux qui vont se sauver. Pour aller au ciel avec eux il faudrait s'imposer des restrictions qui gâtent toute la vie. Ils interdisent les danses, surveillent les modes, dénoncent les théâtres...

— Parfaitement. Ils interdisent aussi le divorce, et bien d'autres choses nécessaires au bonheur de vos cent millions d'Américains. Mais cela ne dépend pas de nous et nous n'y pouvons rien changer... »

La conversation se poursuivait encore quand un bruit de voitures lourdes et des cris qui venaient du côté des granges attirèrent leur attention. C'étaient des charges de foin qui arrivaient des champs. François, juché sur le sommet d'un chariot, les pieds solidement arc-boutés sur le dernier échelon de la fourragère, conduisait les chevaux de la première voiture. Georges, qui suivait à quelques pas sur une autre charge, dirigeait son oncle pour l'arrivée.

« Colle, mon oncle, lui criait-il, colle, collez plus que cela. »

François raidit les guides et tira sur la gauche. Les chevaux, la bouche ouverte et le cou allongé, rasèrent le pignon de l'écurie.



La charge frôla le mur de planches et s'arrêta vis-à-vis la porte du grenier d'étable, sous la potence où pendait la grande fourche. Fier de son exploit, le docteur jeta les guides sur le dos de ses chevaux, rejeta son chapeau en arrière et lança un cri de satisfaction vers M. Louis et Fanny, qui s'avançaient pour voir arriver les voitures.

Avec quelque lourdeur, le médecin se laissa glisser le long de l'échelle, mit le pied sur la croupe d'un cheval, puis sur le timon, et sauta pesamment à terre. Déjà Georges était en train de conduire l'attelage aux poulies qui faisaient fonctionner la grande fourche. Il transporta le palonnier au crochet du maître-cable, confia de nouveau les guides à son oncle et monta sur la charge. Il saisit à deux mains la branche transversale qui unissait au sommet les deux tiges de la fourche, enfonça vigoureusement celle-ci dans le foin, assujettit le mécanisme qui ferme en crocs les extrémités inférieures des tiges, puis monta sur le grenier d'étable où l'attendaient les enfants pour fouler la tasserie.

Quand tout fut prêt: « Envoyez fort », cria-t-il à son oncle.

François ramassa les guides et les prit bien en mains, puis les rabattit d'un coup brusque sur le dos des chevaux qu'il excita bruyamment. L'attelage, qui connaissait tous ces

préparatifs et l'effort qu'il fallait déployer, plia les jarrets, se jeta de tout son poids dans les colliers et, les crampons mordant le sol, avança par petits sauts. Les câbles se tendirent, les poulies grincèrent, un énorme paquet de foin se démêla péniblement du reste de la charge ébranlée de fond en comble, puis la marche des chevaux se fit soudain plus facile, la fourchée se dégagea, se balança dans l'air et s'éleva majestueusement jusqu'à la traverse que soutenait la poutre.

« Arrête! » cria Georges.

Lentement les chevaux reculèrent, tandis qu'à l'aide d'une corde le jeune homme attirait à l'intérieur le foin qu'on venait de soulever. En trois fourchées la voiture était vide. On la recula à bras d'hommes et l'on fit avancer la suivante qui fut aussi rapidement déchargée.

« Hein! disait François à son frère, on décharge cela du foin, nous autres! Ce n'est plus la petite fourche... En avons-nous mouillé des chemises à décharger des voyages de foin! T'en souviens-tu un peu? »

Oui, ces braves fils Barré, ils en avaient versé des sueurs à travailler aux foins. Baptiste, gros travaillant, n'épargnait pas plus ses garçons que lui-même. Pour ses ambitions, ce n'était pas assez de faire la récolte sur sa propre terre, il se louait avec toute sa famille pour faire les foins chez quelque riche culti-

vateur qui avait besoin de main-d'œuvre. C'était une rude saison que s'imposait ainsi la famille. La mère restait presque seule à la maison, les hommes s'absentaient parfois toute la semaine, couchant dans les granges, debout au petit jour et travaillant jusqu'à la nuit.

Louis et François évoquèrent le souvenir de ces travaux pénibles avec la virile satisfaction de gens qui ont fait leur part dans une œuvre difficile et nécessaire, heureux pourtant de voir que des conditions plus douces étaient faites à la génération nouvelle. Intéressée par leurs discours, qu'elle suivait à demi, Fanny exprima le désir de visiter les champs pour voir ces travaux. Il fut convenu qu'elle s'y rendrait dans l'après-midi.

De fait, un peu avant quatre heures, quand les voitures revinrent de leur premier voyage, Fanny s'y embarqua en compagnie de Gladys et de ses nièces. Elles apportaient un goûter. C'était la coutume de Louise, quand la journée devait être longue, d'envoyer aux hommes des beurrées et du lait ou quelque limonade.

Cette après-midi-là, François ne charroyait plus. Il avait cédé sa place à Léon, revenu de la ville, et conduisait le râteau à cheval. Monté sur cette large calèche, il se promenait d'un bout à l'autre d'une longue pièce, ramassant les glanures qui traînent toujours sur les champs d'où le foin vient d'être enlevé.



Le médecin avait évidemment beaucoup perdu de son habileté d'autrefois. Les choses allaient bien tant qu'il n'avait qu'à conduire son cheval, mais quand il fallait lever le râtelier, la besogne se compliquait. Comme il arrive d'ordinaire aux novices, François ne pouvait tirer d'une main sur le bras de levier sans tirer de l'autre sur les guides, en sorte que le pauvre Bob, la bouche ouverte et les yeux hagards, pressé d'avancer par la voix du conducteur et durement tirailé de côté et d'autre, ne savait où donner de la tête.

Au moment où les visiteurs arrivèrent, François devait passer d'un enclos dans un autre. Ces transitions sont toujours délicates. Les ponts de ferme et les barrières sont ordinairement tout juste assez larges pour laisser passage à ces vastes râteaux. François ne fut pas heureux dans son opération. Pour éviter un bout de perche qu'une des roues menaçait d'accrocher en passant la barrière, il tira brusquement sur la guide et ne s'aperçut pas que l'autre roue s'en allait plonger au bout du pont et se précipitait dans le fossé. François cria désespérément au cheval d'arrêter, mais il était trop tard. Les roues craquèrent sous le choc, les dents de fer du râteau résonnèrent longuement avec un bruit de casseroles qu'on échappe et François, perdant l'équilibre, pirouetta sur le bord du fossé.

Heureusement il n'y avait rien de brisé. Le cheval se dépêtra tout seul et le charretier se remit d'aplomb. Mais au loin l'attention de tout le monde avait été attirée par le tapage. Les jeunes filles riaient et applaudissaient, les jeunes gens criaient, la voix gouailleuse de Baptiste, dominant toutes les autres, se moquait du cocher maladroit. François fit un geste vague pour se donner une contenance. Bientôt tous se réunissaient pour la collation sous une touffe de sapins, au bord du ruisseau. La mésaventure de François défraya longtemps la gaieté de tous ces gens heureux.

Quand le soleil baissa sur les hauteurs du rang Sainte-Marguerite, Fanny, Gladys et les filles de Philippe montèrent sur les charges de foin pour retourner à la maison. Ce n'était pas un plaisir sans mélange. Toute brave qu'elle fût, Fanny se sentit mal rassurée quand sa voiture se mit en marche. La charge oscillait d'une façon menaçante dans cette prairie mal nivelée. Heureusement, l'admirable instinct des chevaux prévenait les accidents. Les bonnes bêtes sondaient le terrain, pressentaient les vilains trous, adoucissaient les chocs dans les raies et les rigoles, traversaient à pas de tortue les détestables ponts de ferme. Les cadres de la fourragère gémissaient lamen-

tablement dans les pentes et les cahots. Il semblait à chaque instant que la voiture allait perdre l'équilibre ou qu'un pan de la charge allait se détacher et crouler sur le sol. Inquiète, Fanny se cramponnait solidement à la perche qui traverse en longueur le sommet de la charge et sert à la solidifier.

Quand on entra enfin dans le chemin central le roulement s'adoucit et les voyageurs respirèrent plus à l'aise. Fanny put alors jouir de dominer le paysage. A droite, vers le couchant, le lac Saint-Pierre apparaissait tout embrasé, confondant ses eaux rouges avec les nuages empourprés qui bordaient l'horizon. Au milieu de ce brasier un énorme transatlantique s'avancait, couronné de son panaâche de fumée, comme un grand oiseau noir dans un ciel flamboyant. Sur les fermes voisines on voyait de longs troupeaux de vaches descendre vers les granges, des charges de fourrage qui se balanâient lentement à travers les prés, des faneurs, heureux de la journée finie, qui regagnaient la maison la fourche sur l'épaule. Un lointain son de cloche traversait la campagne. Dans la voiture d'arrière les jeunes filles caquetaient joyeusement; tout respirait le calme, l'abondance et la satisfaction.

Fanny en fut saisie. Jamais encore elle n'avait si fortement éprouvé la douceur



pacifiante des choses de la grande nature. Recueillie, silencieuse, mollement bercée sur son lit d'herbes fraîches, elle se laissa pénétrer par ce sentiment poétique, presque religieux, que fait naître la campagne à la tombée du jour.

Ce soir-là, quelques instants, l'Américaine goûta dans l'intime de son âme ce qui fait le charme profond de la province de Québec.

## CHAPITRE NEUVIÈME

### DANS L'INTIMITÉ

De bonne heure, le jeudi matin, l'automobile des Poitevin avait emporté vers Québec toute une charge de trépignants voyageurs. Fanny avait pris place en arrière avec Madame Poitevin et les jeunes enfants; deux jeunes filles étaient assises sur les strapontins et deux écoliers étaient en avant, à côté du chauffeur.

Le soir, chez le père Barré, tandis que les hommes achevaient de faire le train et que M. Louis récitait son bréviaire au bout de la galerie, François, sa toilette faite, vint s'asseoir sur le perron de la cuisine et, les yeux perdus dans le vague, goûta la bonne lassitude qui suit une journée de travail en plein air. Devant lui, au bord de l'eau, deux fillettes, pensionnaires en vacances, gardaient les vaches qui buvaient longuement dans le fleuve. Car la sécheresse commençait à se faire sentir et l'eau n'était pas abondante dans le haut des terres. Assises toutes deux dans l'herbe, fauchant les marguerites du bout de leurs harts de coudrier, les enfants chantaient une mélodie de couvent, tandis que les lourdes bêtes,

à l'eau jusqu'au ventre, désaltérées et rafraîchies, chassaient les mouches en s'aspergeant de leur mufle ruisselant.

A la maison la table était mise et le souper attendait dans le réchaud. Marie, un instant inoccupée, vint s'asseoir près de son fils.

« T'es ben jonglard, mon François », fit-elle en s'approchant.

François sourit et lui fit place. De fait il se sentait porté à la mélancolie. La sympathie enveloppante qu'il rencontrait partout à la vieille maison ne lui faisait pas oublier l'incertitude de son avenir. Fanny était partie, mais dans quelles dispositions reviendrait-elle ? Il faudrait alors discuter à fond leurs projets et prendre une décision irrévocable. François redoutait ce moment-là.

Marie, elle, se sentait presque heureuse du départ de sa bru. L'air lui paraissait plus léger depuis qu'elle n'était pas là; il lui semblait que son fils lui appartenait maintenant davantage. L'antipathie vague que la bonne vieille avait dès le début inconsciemment éprouvée pour cette Américaine désœuvrée et peu dévote s'était encore accrue la veille, à propos d'une scène imprévue. Sur la fin de l'après-midi, au retour d'une visite dans le voisinage, Fanny avait proposé aux jeunes filles qui l'accompagnaient d'aller prendre un bain dans le fleuve. La chaleur était acca-



blante, la proposition fut accueillie avec empressement. On allait partir pour le rivage quand Harold arriva sur sa bicyclette, couvert de sueurs et de poussière. Tout naturellement sa mère l'invita à se joindre au groupe qui allait se baigner et le jeune homme accepta. Mais Louise intervint: elle ne permettait pas à ses filles d'aller se baigner avec des jeunes gens. Elle ne l'avait jamais fait, elle ne le ferait pas aujourd'hui. Que Madame allât au bain avec Harold et Gladys, si elle le désirait, mais ses filles resteraient à la maison.

Fanny, qui avait pris quelques instants à saisir l'objection de sa belle-sœur, fut extrêmement vexée de son scrupule et le laissa voir. C'était encore là, pensait-elle, un indice de cette étroitesse d'esprit, de cette intolérable sévérité de mœurs, qui l'agaçaient tant chez les Canadiens français. Léon, qui se trouvait présent, avait dénoué la situation:

« Laisse donc les filles se baigner toutes seules, avait-il dit à Harold sur un ton ironique, nous irons tout à l'heure, nous autres. »

Harold avait trouvé plaisant ce dédain du beau sexe et, tout en suivant Léon, avait renchéri sur son badinage moqueur. Les baigneuses avaient alors poursuivi leur projet, mais Fanny avait conservé une pénible impression de la rebuffade qu'elle venait d'essuyer.

La grand'mère, cela va sans dire, avait résolument approuvé Louise dans ce petit conflit :

« Si ce n'est pas honteux, répétait-elle, vouloir amener un grand garçon comme cela se baigner avec de grandes filles ! »

Jamais sa pudeur n'eût toléré même la pensée d'une pareille étourderie. Quelles idées, quelles mœurs avait-on pour faire tout naturellement une pareille invitation ! Le départ de cette étrange femme semblait donc avoir rétabli la famille dans son atmosphère normale et la bonne Marie en était toute rassérénée.

« Comme j'aime cela, dit-elle à François, m'asseoir ainsi quelques minutes en attendant les hommes et regarder sur l'eau. C'est dans ce temps-là que je suis le mieux pour penser à mes enfants. J'ai pensé à vous autres bien des fois comme cela. »

Elle se tut, incapable, comme tous les humbles, d'exprimer les sentiments qui gonflaient son cœur. Une sorte de pudeur empêchait son âme simple de dire les mots affectueux qui se pressaient sur ses lèvres. Les gens de la terre, qui vivent près de la nature, gardent ainsi en eux-mêmes leurs grandes affections comme leurs grands chagrins et les satisfactions délicates qu'ils éprouvent. Les mots tendres, nuancés ou brûlants qui traduiraient ces sentiments profonds, ne leur vien-

nent pas ou leur font honte. C'est ainsi qu'on est d'ordinaire si réticent sur ses affections dans les familles du bas peuple, même entre père et fils, même entre mère et filles, même entre époux. Quand elle eut dit à son fils, le docteur, qu'elle pensait souvent à eux autres, Marie fut près d'avoir dit tout ce qu'elle pouvait dire pour laisser deviner son intense amour maternel.

François lui-même, plus cultivé pourtant, ne savait trop quel langage il eût fallu prendre pour dire à sa mère qu'il la comprenait, qu'il l'aimait bien aussi et qu'il resterait volontiers auprès d'elle. Comme ses frères moins instruits, il affecta un masque d'indifférence et se tut, pour ne pas paraître trop accessible à des sentiments que beaucoup d'hommes semblent considérer comme des faiblesses.

Après un temps, Marie fit un nouvel effort et reprit la parole. Il y avait des choses que son cœur de femme et de mère voulait trop savoir, il y en avait d'autres qu'elle s'était trop promis de dire, qu'elle s'était trop souvent répétées à elle-même pour se taire maintenant.

« Comment trouves-tu ça, ici ? demanda-t-elle.

— Bah ! reprit François, ça ne change pas beaucoup. J'aime bien cela, comme autrefois. »



Le silence retomba sur eux un instant, puis :  
« Voyons, avez-vous décidé quelque chose ?  
Est-ce vrai que vous allez rester par ici ? »

Elle avait dit ces derniers mots en regardant son fils et sa voix s'était légèrement altérée. François pencha la tête et fit un geste vague, indiquant que rien n'était décidé, que ça ne dépendait pas de lui, que sa mère savait sans doute qui dirait le dernier mot.

Marie comprit tout cela. Elle reprit :

« Ça me ferait bien de la peine, François, si vous ne restiez pas. Je suis si contente depuis que vous êtes ici... Ah ! Seigneur, je pense à vous autres bien des fois, va, François... »

Du coin de son tablier Marie essuya rapidement ses yeux qui déjà commençaient à se voiler.

« On sait bien, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Mais j'aurais tant aimé cela, moi, avoir tous mes enfants autour de moi. C'est toujours notre rêve, quand on a des enfants, les garder autour de soi... Quand la famille se réunit, au jour de l'an, ou pour des noces, ou quand Louis vient prendre ses vacances, je pense toujours à toi, et, bien que je sois contente, je reste toujours un peu triste et je parle de toi... Dire qu'on a tant travaillé pour toi, François, et qu'on en a si peu joui ! S'il fallait que tu t'en retournes encore pour longtemps, il me semble que j'en aurais bien

du chagrin. Ça me dit que, si tu pars, tu ne reviendras plus.

— Mais non, maman, dit François qui sentait l'émotion le gagner devant ces alarmes maternelles. Même si je repars, je reviendrai bien sûr, maintenant. »

De nouveau il y eut un silence, chacun songeant à l'obstacle qui les séparait, à cette étrangère que François avait introduite dans la famille et qui brisait son unité. Le jeune médecin s'était autrefois marié uniquement pour lui-même, et voici que cette recherche égoïste de sa propre satisfaction empêchait précisément le bonheur de sa vie.

La répugnance confuse que Marie et Louise éprouvaient pour Fanny ne venait pas seulement d'une incompatibilité d'humeur ou de leur inaptitude à parler facilement une même langue: tout différait en elles. Marie reproduisait dans toute sa vigueur le type de femme que les Français du dix-septième siècle ont transplanté dans l'Amérique du Nord, avec sa foi pleine de mysticisme, son austérité de mœurs, son courage et sa robuste santé; Louise tempérait ces fortes vertus d'une douceur plus délicate, d'une psychologie plus raffinée, mais restait la chrétienne sincère qui accepte sans discussion les enseignements du prêtre et la morale évangélique; Fanny, elle, représentait le type américain ultra-

moderne, avec son indifférence religieuse, son sans-gêne et sa conscience accommodante. Elle ne savait rien faire de la même façon que les deux Canadiennes. Dès qu'elle était en leur présence, les divergences éclataient, les malentendus étaient inévitables; elle les étonnait toujours, quand elle ne les scandalisait pas. Marie sentait confusément, mais de façon à n'en pas douter, qu'avec une telle femme toute amitié véritable, tout rapport d'égalité était impossible.

« C'est bien dommage, dit-elle, que ta femme ne soit pas comme mes autres brus. Ce n'est pas pour me vanter, mais je me suis toujours bien arrangée avec mes brus. C'est vrai qu'elles sont toutes bonnes filles, mais je fais bien attention, moi aussi. On sait bien, il y a toujours de petites misères, un peu de mauvaise humeur parfois, mais jamais de chicane pour la peine. Regarde Louise, comme c'est bon, comme c'est avenant. Jamais un mot plus haut que les autres; ses enfants m'aiment comme leur mère; tout ce que je veux, elle le veut. Pourtant j'ai toujours mené, je me le reproche quelquefois; Louise ne s'en plaint jamais. Elle pourrait mener, elle aussi, allez! elle aurait bien les capacités pour. Elle me laisse faire... C'est bien de valeur que... »

Elle s'arrêta brusquement, comme si elle eût craint de formuler sa pensée. Elle se



reprochait même d'avoir, en prodiguant les éloges à Louise, trop laissé deviner son antipathie pour Fanny.

« Fanny est bien polie, maman, dit François en manière d'excuse.

— Pour le sûr qu'elle est bien polie, s'empressa de répondre Marie, je ne voudrais pas dire le contraire. Seulement je ne sais pas, elle me gêne, elle n'est pas comme les autres. On sait bien, une femme de docteur, ça ne peut pas être comme les femmes de la campagne; tout de même... Vois donc, nous en avons des femmes de docteur, ici aussi, et des femmes d'avocat, Madame Poitevin, Madame Bourgeois, Madame de Bellefeuille... Elles viennent parfois nous voir et jaser avec nous: tout de suite nous sommes à l'aise ensemble; c'est comme si elles étaient de notre monde. Elles passent des heures ici et nous nous amusons bien. Leurs enfants viennent jouer avec les nôtres, ils nous reconnaissent partout, en ville, au marché, ils courent après nous et nous parlent avec joie. C'est comme de notre monde... Ta femme, elle, je ne sais pas, ce n'est pas la même chose... »

Marie s'arrêta encore une fois, hésitante, craignant à la fois d'offenser son fils et de diminuer son attachement à son épouse.

« Écoute, François, reprit-elle en baissant la voix et sur un ton lent, presque solennel,

ce n'est peut-être pas bien de dire ce que je vais te dire là. On a toujours assez de se supporter entre mari et femme, il ne faut pas que les autres viennent mettre le désaccord dans le ménage. Mais j'ai quelque chose qui me pèse là, il faut que je te le dise; c'est plus fort que moi. Quand tu t'es marié, on n'a pas voulu te contredire. Tu disais que c'était avantageux pour toi, que ça ferait ton bonheur: nous ne voulions que cela, nous autres, ton bonheur. Mais nous étions inquiets. D'abord ç'avait été bien triste de te voir partir. Tu étais le plus jeune des garçons, nous avions plus fait pour toi que pour les autres, nous t'aimions plus que les autres. Ce fut un gros chagrin. Cependant nous espérions te voir revenir, tu nous l'avais promis et c'est pour cela que nous t'avions laissé partir.

«Si tu étais revenu te chercher une femme ici, cette bonne Octavie Lachapelle, par exemple, notre ancienne maîtresse d'école, à qui tu avais fait des promesses et qui ne t'a jamais oublié, nous aurions été plus sûrs de ton retour. Mais non, tu t'es marié là-bas. C'était déjà un mauvais signe. Plus tard, en voyant que tu ne revenais pas, que tu écrivais rarement, je me suis imaginé que c'était rapport à ta femme et je n'ai pu m'empêcher de penser que tu avais fait un mauvais mariage.

J'ai toujours cru que tu t'étais trompé, que tu avais mal fait de te marier au loin et sans nous consulter. Il faut se marier parmi son monde, François. J'ai toujours remarqué cela, ça ne porte pas chance de vouloir se déclasser. On rend ses parents malheureux et, d'ordinaire, on n'est pas heureux soi-même. »

François, les coudes sur les genoux et les mâchoires appuyées sur les poings, fixait le sol sans répondre. Il sentait combien l'intuition maternelle voyait juste et profond dans ses petits chagrins domestiques. Sa mère poursuivit :

« Aujourd'hui tu voudrais rester avec nous, cela ferait ton affaire, et tu ne le peux pas, parce que ta femme n'est pas de notre monde, qu'elle ne s'amuse pas par ici et qu'elle veut être aux États. Voilà à quoi l'on aboutit.

— Que voulez-vous que je fasse, répondit François, nous ne sommes pourtant pas pour nous séparer ?

— Ah ! pour ça non, bien sûr. Quand on est marié, François, c'est pour la vie. Avant tout il faut que vous restiez ensemble... N'empêche que c'est bien de valeur d'avoir à choisir entre sa mère et sa femme... Ah ! Seigneur, ce serait bien facile de nous entendre, pourtant, si elle voulait. Je n'aurais pas de peine à l'aimer, ta femme. Je l'ai aimée tout de suite quand tu nous as dit que tu l'aimais



et nous avons aimé vos enfants, même sans les avoir jamais vus. Quand tu nous as envoyé leurs portraits, nous étions si contents. Nous les avons fait encadrer. Mais elle, jamais rien, jamais un mot, jamais une lettre, jamais un petit présent...

« C'est vrai qu'elle ne sait pas notre langue, mais quand même!... N'importe, François, vous êtes mariés, c'est pour la vie. Nous ferons encore notre sacrifice, s'il le faut. Nous l'avons déjà fait bien des fois, notre sacrifice, Baptiste et moi... Il me semble que celui-là sera le plus dur. Vois-tu, mon François, nous ne sommes plus jeunes. C'est notre vie à nous autres, nos enfants. Tout ce que nous avons eu de bonheur, nous l'avons eu à cause d'eux.

« Je ne me plains pas pourtant, le bon Dieu a été bon pour nous autres, il nous a bien traités. Combien d'autres n'ont pas autant de satisfaction avec leur famille! Quand je pense au matin qui suivit le jour de nos noces... Nous partions du haut des Petites-Terres, Baptiste et moi, avec rien. Le grand-père Barré nous avait prêté sa charrette et son petit bœuf pour transporter un peu de ménage que mes parents m'avaient donné. Baptiste avait un emplacement à la queue du village, sur le coteau de sable, où il s'était bâti une petite maison. Tout son argent y avait passé.

Le soir, après avoir acheté un gros pain et une brique de lard, il ne nous restait plus qu'une pièce de trente sous. Quelques semaines plus tard, Baptiste partait pour les chantiers et moi je retournais chez nous jusqu'au printemps. Les choses ont marché depuis ce temps-là. Aujourd'hui, tous nos enfants sont établis, à l'aise, au proche...

« Il y a bien Eugénie, cette chère enfant, qui est missionnaire au Mackenzie; mais c'est le bon Dieu qui la demandait, nous ne pouvions pas la refuser. C'eût été une grande honte de la chicaner au bon Dieu. La chère enfant! C'est elle-même qui s'est offerte à l'évêque quand il est passé dans son couvent; il ne fallait pas être moins courageux qu'elle.

« Mais toi, ce n'est pas la même chose; nous pouvons bien désirer de te garder avec nous, toi. S'il fallait que tu partes, ce serait bien dur pour nous autres. Nous sommes si vieux, maintenant... N'importe, François, je ne me plaindrai pas, je ne t'en voudrai pas. Ce sera ton devoir, tu feras bien de le suivre. Il faut bien souffrir un peu sur la terre, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, maman.

— Tout de même reprit-elle, après une pause, si ta femme voulait faire un petit sacrifice, elle aussi... Ce n'est pas toujours aux mêmes à se sacrifier. »

Marie essuya de nouveau ses yeux et se tut. Elle avait fini son plaidoyer. Plaidoyer bien humble, timide et résigné d'avance. Sachant que son fils ne lui appartenait plus, s'interdisant comme un sacrilège toute tentative qui le détacherait de son épouse, doutant même de l'attrait que ce pauvre Canada, que cette humble Pointe-du-Lac, pouvait avoir pour son enfant, s'imaginant la ville américaine comme une cité de féerie où tout le monde est riche, où tous sont heureux, Marie se résignait d'elle-même à la perte de son fils, faisant taire son cœur, dévorant son sacrifice, dans l'espérance vague que son héroïsme ne serait pas sans récompense et qu'il mériterait, pour elle et pour François, une somme bien supérieure de joie définitive, sur terre ou dans l'éternité.

Ces sentiments complexes de mère aimante et timide semblaient concrétiser ceux de la pauvre patrie canadienne-française envers ceux de ses enfants qu'une terre plus ensoleillée ou qu'une civilisation plus éblouissante a séduits. Que peut-elle opposer, cette humble patrie, au mirage qui a déjà conquis l'âme de ses enfants ? Elle leur suggère à voix éteinte qu'elle voudrait bien les retenir ou les voir revenir ; elle ose à peine leur rappeler combien elle les aime, combien ils lui ont coûté cher dans les âges héroïques, combien elle les désire



maintenant, combien elle a besoin d'eux pour le présent et l'avenir, combien elle est persuadée que seule elle peut faire leur bonheur. Elle doute de sa force et de ses charmes, elle doute même de ses droits sur eux, n'étant pas sûre de la pérennité de sa propre existence. Et alors elle se confîne dans son rôle effacé, elle croit que tous les autres lui sont supérieurs, elle se résigne à voir ses fils partir vers les horizons lointains où leurs yeux hardis de gars robustes croient entrevoir un monde à conquérir. Ses scrupules religieux lui interdisent des audaces, des promesses, des offres de plaisirs que les autres arborent; sa pauvreté lui interdit des magnificences que les autres étalent; elle ne sait prendre qu'une attitude de victime découronnée, trouvant dans sa foi au surnaturel l'espoir d'une rémunération pour ses multiples sacrifices et d'une survivance miraculeuse pour l'accomplissement fidèle de la tâche que la Providence lui avait assignée. Pendant ce temps, ses fils puisent dans son silence une force nouvelle pour faire taire les reproches de leur propre cœur. Les uns après les autres, en détournant la tête, ils s'en vont à la recherche d'une vie plus facile; presque tous, les uns après les autres, ils se précipitent dans la fournaise qui les fascine, dans la ville trépidante ou dans ce *melting-pot* anglo-saxon où les plus courageux

se débattent quelque temps, où le petit nombre surnage, où tous subissent profondément l'influence de l'ardente température. De loin la patrie les suit d'un œil mélancolique et plein d'amour. Elle n'ose se plaindre: ses enfants cherchent là-bas le bonheur; elle ne veut que cela, elle aussi, leur bonheur.

L'arrivée des hommes, des jeunes filles, des enfants, tous plus ou moins occupés au train-train de la ferme, rompit l'intimité où se plaisaient le docteur et sa mère. Bientôt tous étaient prêts, les hommes avaient fait un peu de toilette, revêtu une veste ou un gilet, et l'on se mettait à table.

Ce soir-là et les jours suivants ce fut pour le médecin le charme de la vie en famille, l'illusion du retour définitif. On prenait les repas dans la cuisine, sur cette longue table faite pour des enfants nombreux, où, jeune homme, il avait eu sa place à côté de ses frères. Au bout, c'était toujours la place de Baptiste. A sa droite, sur le banc du fond, c'était Philippe, immédiatement suivi des plus jeunes de ses enfants, puis, par ordre d'âge et de grandeur, les fils. Georges et Léon, se trouvaient au haut bout. Les femmes prenaient place sur le côté extérieur, assises sur des chaises afin d'être plus libres pour le service. M. Louis, François, Gladys, étaient à la gauche de Baptiste. Parce

qu'ils étaient de la visite, on leur donnait double couvert, des serviettes et une vaisselle plus délicate.

François, pour qui le spectacle n'était pourtant pas nouveau, s'émerveillait toujours de voir cette multitude à table. On s'y trouvait dix-huit exactement, sans compter l'avant-dernier qui mangeait à part et le bébé dans son berceau. Gladys, en voyant l'animation du début des repas et la gaieté bruyante des conversations, se rappelait le pensionnat de Saint-Paul. « On se croirait au couvent », disait-elle. La comparaison plaisait grandement à Baptiste. Aux étrangers qui s'arrêtaient parfois devant sa maison pour compter les enfants il avait coutume de demander par plaisanterie s'ils avaient quelqu'un à placer dans son orphelinat. La réflexion de Gladys l'avait donc fort amusé.

Cette Gladys, d'ailleurs, amusait tout le monde. Vive et joyeuse, prête à toutes les courses, même à tous les travaux, elle séduisait par son entrain non moins que par sa beauté. Elle représentait bien cette jeunesse franco-américaine qui vient chercher une éducation française dans les pensionnats de jeunes filles et les collèges de la province de Québec. Par une sorte de prédisposition naturelle, que leur ont amoureusement léguée des parents ou des éducateurs restés fidèles au vieux pays,



ces fils et ces filles de Canadiens trouvent facilement beau et bon tout ce qui est du Canada. Les mœurs locales, les coutumes de famille, les habitudes religieuses, ils aiment tout cela comme un bien perdu et recouvré, avec une ferveur de néophytes ou de persécutés. C'était le cas de Gladys. Très expansive, agissant et parlant avec une spontanéité tout américaine, elle livrait à tous le fond de sa pensée et prodiguait sa bonne humeur. A cette gaieté primesautière et contagieuse elle joignait un esprit de décision, une promptitude dans l'exécution, que l'école publique des États-Unis n'avait pas manqué de développer. Courses dans les champs ou dans les bois, cueillettes de fruits sauvages, pique-niques, et puis, le soir venu, rondes tapageuses dans le parterre après souper, elle était à la tête partout.

Chaque soir les cousins et les cousines du voisinage arrivaient par bandes et formaient des réunions presque formidables. Aux jeux en plein air succédaient des concerts assourdissants, puis les jeux de salon où l'on enrôlait tout le monde, jusqu'aux grands-parents. François n'était pas le moins intéressé dans ces amusements qu'il avait bien connus autrefois, mais qu'il avait totalement oubliés depuis vingt ans. Les noms même de ces jeux, la *toilette à madame*, *jouer à cache-tit-pot*, *bâtir un pont d'amour*, suffisaient pour exciter son

hilarité. Ses nièces ne manquaient pas de lui assigner un rôle et triomphaient de le prendre en défaut pour lui faire donner des gages, qu'il devait ensuite retirer à grands frais. Le médecin s'exécutait allègrement, sous les moqueries de Baptiste, de ses frères et de ses neveux, tandis que Marie riait aux larmes et que Gladys battait des mains.

Et ainsi les jours s'écoulaient avec une rapidité que tous auraient voulu ralentir, les jeux succédant au travail, s'y mêlant même assez souvent, les vieux se laissant gagner par la gaieté communicative de toute cette jeunesse. François retrouvait partout des réminiscences. Le passage d'un bateau, le cri d'un sifflet à vapeur, le chant d'un oiseau, les beautés du couchant, tous ces bruits épars et ces jeux de lumière qui animent la campagne, tout cela le reportait soudain à trente ans en arrière, le remplaçant dans une situation où, enfant ou jeune homme, il avait subi quelque vive émotion ou fait quelque nouvelle expérience. A la vue de quelque voile sur le fleuve, il se rappelait les gracieuses goëlettes qui jadis glissaient sur l'eau et qui maintenant ont presque disparu; il se rappelait les gros transatlantiques qu'il avait admirés autrefois, le *Vancouver*, le *Parisien*, qu'on considérait alors comme des monstres et qui furent bien dépassés depuis.

Midi et soir, au retour de l'ouvrage ou avant le départ, tandis que les hommes étaient retenus autour des granges, François s'attardait dans la cuisine, jasant sans cérémonie avec les femmes et les jeunes filles. C'étaient les bons moments que Marie préférait. « Je t'assure que je jouis », disait-elle à Louise. Le docteur s'en apercevait bien. Il tâchait de réparer par ces colloques prolongés les longues années de dure séparation qu'il avait imposées à ses parents. D'ailleurs, savait-il combien de temps durerait son séjour et ce que l'avenir lui réservait ?



## CHAPITRE DIXIÈME

### SUR LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

Durant les jours de détente et de liberté qui suivirent le départ de Fanny, François se proposait de faire quelques visites aux parents et aux amis qui le réclamaient de tout côté. Bien que M. Louis dût partir le vendredi pour retourner dans sa paroisse, il était maintenant décidé qu'on traverserait au sud le dimanche et qu'on irait souper à Sainte-Monique, chez Rosalie. La veille, le samedi matin, le médecin profita d'un voyage que Léon devait faire au marché des Trois-Rivières pour se rendre à la ville, où il avait beaucoup d'amis.

Le départ se fit avant six heures, presque au soleil levant. Léon, qui avait à vendre un plein camion de légumes frais, voulait prendre sur le marché une place avantageuse. La matinée douce et superbe eut vite achevé d'éveiller le médecin et de le mettre en belle humeur.

Enfant, il avait ainsi souvent accompagné sa mère dans ces promenades matinales au marché. On n'y allait pas en automobile, alors! Dès trois heures du matin on se pré-

paraît à partir. Frileux mais bien encapotés et les yeux ronds, les petits se faisaient toujours une fête d'aller en ville. Marie s'y rendait tous les samedis pour vendre le beurre et les œufs de la semaine. Elle y joignit quelquefois un agneau, des poulets à l'automne, des dindes au mois de décembre, du sucre d'érable au printemps. Ces ventes, pourtant bien peu rémunératrices, car les acheteurs étaient peu nombreux, constituaient un des principaux revenus de la famille. Aujourd'hui que le commerce du lait et l'industrie du beurre et du fromage avaient profondément modifié les habitudes des cultivateurs, le marché des villes avait, lui aussi, sensiblement changé d'aspect. François ne trouverait pas à celui des Trois-Rivières ce qu'il y avait vu enfant. Les paniers à beurre où les mottes bien moulées et fleuries étaient soigneusement rangées par étages, avaient presque disparu des tables de vente. Ce sont les primeurs des jardins qui, à cette saison, occupaient la place la plus considérable. Léon s'était déjà fait un nom dans la culture maraîchère et avait ses pratiques de choix : c'est donc lui qui, mieux au courant des prix et des goûts du public, se réservait désormais les ventes au marché.

L'auto s'avancait rapidement le long du fleuve quand, en arrivant au vieux moulin à

vent, François remarqua le bateau traversier qui venait de Sainte-Angèle et qui s'empres-sait vers le quai des Trois-Rivières. Il semblait déborder de voitures et de personnes, entassées sur les ponts, assiégeant déjà la passerelle.

« Tiens, dit François, les gens du *Sû* qui s'en viennent vendre leurs œufs. Il faut que j'aille les voir accoster. Est-ce encore le *Glacial* qui fait la traversée ? »

C'était une de ses curiosités d'enfant, quand il venait au marché, de courir au bord de l'eau pour voir débarquer le flot des cultivateurs de la rive sud. Ce matin, la même curiosité le reprenait, jointe au charme de retrouver une chose ancienne et longtemps oubliée.

On entra bientôt dans la ville, par cette longue rue Notre-Dame qui n'est autre que le chemin du roi, bordée d'abord de petites maisons de bois où les commères, à cette heure matinale, humectaient le trottoir et balayaient devant leur porte. Curieuses et loquaces elles dévisageaient les habitants qui passaient et se communiquaient des réflexions à travers la rue. Après le quartier Saint-Philippe, ce fut la ville neuve, aux rues larges et d'apparence américaine, où François cherchait à retrouver sur les enseignes des noms qu'il avait autrefois connus.

Au lieu d'entrer immédiatement dans la place du marché, Léon se rendit à la rue



des Forges. Le médecin descendit de voiture, étira un instant ses jambes engourdies, puis se dirigea vers le fleuve. Déjà le traversier abordait et jetait ses amarres. Sur le quai, des charretiers criaient et gesticulaient, s'offrant aux cultivateurs pour transporter leurs marchandises. Les vendeurs, pressés d'aller prendre sur les tables de vente les places les plus favorables, semblaient vouloir descendre tous à la fois. Ils s'écrasaient sur le parapet, prêts à sauter par-dessus bord dès qu'on aurait accosté. Les hommes de l'équipage, énervés et débordés, avaient peine à contenir ces impatients. Dès que la passerelle fut abattue, ce fut une ruée d'hommes et de femmes courant, se précipitant, ployant sous le fardeau de leurs paniers et de leurs boîtes.

François, posté sur le plateau, la vaste promenade qui domine le quai central des Trois-Rivières, regardait le torrent s'engouffrer dans la rue des Forges et disparaître vers le nord. Il resta là quelque temps, intéressé par le rechargement du bateau qui s'apprêtait déjà à repartir et par toute l'activité bruyante de cette petite ville française.

Quand le départ du traversier eût rendu le calme à la place, ayant encore une fois rassasié ses yeux de la vue du fleuve et de la côte lointaine, il prit lui-même le chemin du marché. Lentement, il circula à travers

les voitures et les tables de vente, s'attardant aux étaux des bouchers, aux comptoirs des marchands de fruits, saisissant des bribes de conversation, déchiffrant des figures qui ne lui paraissaient pas inconnues. Une fraîche odeur de jardinage montait des voitures et des auvents, un immense murmure remplissait le marché, la place et les rues avoisinantes, murmure joyeux et affairé, où l'on distinguait des rires et des cris de surprise parmi le roulement des camions et des voiturettes, le trimballement des ballots, le claquement des fouets et la corne des automobiles. Les ménagères, le panier au bras, dédaigneuses et marchandeuses, se donnaient des airs importants devant les gens de la campagne, minaudent pour faire baisser les prix, scrutaient, tâtaient, soupesaient la marchandise. C'était l'heure de la grande activité, quand les ventes au détail sont nombreuses et relativement rapides. Plus tard les miséreux et les commerçants viendraient rafler au rabais les produits pour lesquels les habitants désespéreraient de trouver acheteur. Que de fois l'élégant Américain d'aujourd'hui avait ainsi vu sa mère, sur la fin des marchés, anxieuse et lasse, donner à sacrifice le fond de ses paniers. Pour le moment, autour des voitures, on était tout à la bonne humeur. Des conversations s'engageaient, les hommes allumaient, faisaient ou renouvelaient des con-

naissances, discutaient les questions qui intéressent éternellement les gens de la campagne, apparences de la récolte, beau et mauvais temps, nouvelles du jour, parfois la politique.

Vers huit heures, François alla prendre son déjeuner dans un restaurant des environs, parmi les cultivateurs. Une heure plus tard, il se dirigeait du côté du séminaire. C'est là qu'il se proposait de passer l'avant-midi, avec quelques vieux professeurs ou d'anciens condisciples, tous gens qu'il n'avait pas vus depuis si longtemps. Il montait lentement la rue Royale quand, devant une maison de belle apparence, il fut tout interloqué d'entendre une fillette qui lui criait, de sa voix claire : « Bonjour, Monsieur le docteur Barré ! »

Il s'arrêta net, toisant l'enfant qui, pendue à la clôture du parterre, le regardait de tous ses yeux et riait de toute sa figure moqueuse.

« Comment t'appelles-tu, toi, ma petite ? demanda le médecin.

— Je m'appelle Madeleine Poitevin et j'ai six ans. »

François était devant la demeure du docteur Poitevin. Madame Poitevin, arrivée de Québec la veille, apparut aussitôt à la porte et voulut le faire entrer, tout en s'excusant du désordre de la maison. On était arrivé tard, la veille au soir et l'on avait décidé de passer la nuit dans la maison de ville. On avait laissé Fanny



à Québec. Celle-ci, en effet, avait eu la surprise et la bonne fortune d'y rencontrer un groupe de touristes américains parmi lesquels se trouvait une de ses amies. Invitée à les accompagner, dans l'excursion en bateau qu'ils faisaient jusqu'au Saguenay, elle avait accepté sans peine et devait s'embarquer ce matin même. Du reste elle paraissait enchantée du voyage et ne s'en cachait pas dans la lettre qu'elle avait chargé Madame Poitevin de remettre à François. Celui-ci, heureux de ces bonnes nouvelles et du répit que lui ménageait la promenade de sa femme, reprit bientôt le chemin du collège, tout porté à croire que son épouse se réconciliait avec le Canada, tout près d'espérer qu'elle consentirait à y prolonger son séjour.

Au séminaire le docteur ne trouva presque personne. Comme il arrive d'ordinaire pendant les vacances, le personnel s'était dispersé. Ceux même qui, en raison de leurs offices, avaient coutume de garder la maison, étaient partis pour faire le ministère du dimanche dans des missions de villégiature ou dans des paroisses dont les curés prenaient quelques semaines de repos. Seul un vieux prêtre retiré du ministère, que François avait autrefois vaguement entrevu aux jours de séances solennelles, fumait placidement sur la galerie,

causant avec un séminariste dont les parents demeuraient dans le voisinage.

François voulut quand même parcourir les corridors de cette maison d'éducation, où de si chers souvenirs flottaient encore partout. Conduit par le séminariste, il se mit à errer dans les longs couloirs et les vastes salles où il se reconnaissait à peine. La maison s'était considérablement agrandie depuis son départ. Des étages entiers avaient subi une transformation complète, l'ancienne chapelle était divisée en dortoirs et en salles de classe, l'ancienne récréation était cloisonnée et convertie en bureaux et en salles de musique...

François ne se retrouva chez lui que dans quelques classes, où des photographies anciennes retinrent longuement son attention. Que de souvenirs affluaient à sa mémoire devant ces groupes d'écoliers! Des noms, des figures, des anecdotes lui revenaient à l'esprit, auxquels il n'avait pas songé depuis plus de vingt ans. C'est tout un monde qui revivait soudain devant ses yeux. Il aurait voulu trouver là un ami de collège, un condisciple, un ancien professeur, pour rafraîchir l'histoire des jours passés, pour parler, parler d'autrefois, parler longtemps. A ses multiples questions le vieux prêtre et le jeune ecclésiastique répondaient de leur mieux. Ils le pressèrent de revenir, lui donnèrent l'adresse de plusieurs prêtres,

d'hommes de profession, qui seraient désolés de ne pas le revoir.

Il n'était pas encore dix heures quand le médecin fut prêt à repartir. En attendant Léon, qui devait venir le chercher avant midi, il voulut revoir les endroits classiques où les écoliers des Trois-Rivières dirigent leurs promenades des jours de congé, les pins et les coteaux. Un cocher de place passait au petit pas, sa voiture vide: François l'arrêta. Un instant après il roulait vers les coteaux, dans l'ancienne rue des Champs, maintenant bordée d'habitations et portant un nom nouveau.

François refaisait ainsi en voiture la plus superbe des promenades d'hiver que les écoliers faisaient autrefois en raquettes. Après la première montée, dès qu'il fut sous les grands pins et que la voiture obliqua vers le Saint-Maurice, il se revit jeune homme, marchant allègrement sur une neige molle comme un duvet, suivant ses condisciples alignés à la file indienne, les raquettes légères solidement liées aux pieds, la langue alerte et l'imagination remplie de rêves héroïques. Le chemin longeait la falaise; en bas, le chemin de fer courait vers Québec, s'engageant tout de suite sur l'interminable et frêle pont métallique, tant de fois traversé par des bandes d'écoliers. Le chemin tourna bientôt vers le nord et l'on se remit à monter en longeant le Saint-Maurice.



Le fleuve, noir et rapide, prenait des allures de plus en plus sauvages.

Au sommet du deuxième coteau, François descendit de voiture pour jouir du spectacle qui s'offrait à lui en cet endroit. Derrière le promontoire où il se trouvait, la côte escarpée s'élargissait soudain et formait une échancrure en forme de cirque que les écoliers appelaient le Fer-à-Cheval. Par-dessus la tête des sapins qui tapissaient la côte on apercevait encore en bas, dans un fond défriché, deux cabanes en ruines, ouvertes à tous les passants, qui semblaient toujours s'offrir aux marcheurs fatigués et les inviter à s'asseoir un instant sur leurs poutres branlantes. C'est par là que, jadis, on descendait des hauteurs sur le fleuve, en se servant de ses raquettes en guise de traîneaux pour se laisser glisser jusqu'au bas de la côte. Le jeu était si facile et si plaisant! Sans détacher aucun lien, on s'accroupissait simplement sur la queue de ses raquettes et on se laissait aller, sûr de ne pas arrêter avant d'avoir atteint la plaine. En bas on se redressait, on se secouait un peu et l'on était prêt à reprendre la marche. Que d'agréables descentes, que d'amusantes culbutes François avait ainsi connues!

Que d'accidents aussi! François était finissant lors de cette malheureuse expédition où

le professeur qui dirigeait sa bande, en glissant à travers les arbustes, s'était malencontreusement accroché le pied dans un souchon à peine perceptible, avait pirouetté sur lui-même avec violence et s'était cassé la jambe. On avait constaté la gravité de l'accident quand le glisseur avait enfin pu s'arrêter sur la rivière. Incapable de se tenir debout, il devait être transporté. Or on était à plusieurs milles de tout chemin de voiture et trois ou quatre pieds de neige molle couvraient la surface du Saint-Maurice.

Que faire ? On avait d'abord essayé de former un traîneau avec des raquettes et d'y coucher le blessé; mais cette voiture instable enfonçait dans la neige au moindre mouvement et perdait l'équilibre, infligeant au malade les tortures les plus atroces. Le jeune prêtre était là, grelottant et découragé, pâle et le front couvert d'une sueur glaciale, toujours prêt à s'évanouir, ne sachant que conseiller aux pauvres jeunes gens qui l'entouraient, qui ne demandaient qu'à se dépenser, mais qui ne savaient que faire.

C'est alors que François, robuste et courageux, avait assumé la conduite de l'expédition et pris le commandement de la petite troupe. Guidé par cet instinct qui devait faire de lui plus tard un vrai médecin, il avait commencé par assujettir la jambe du blessé dans un

solide cadre de bois, puis il avait grossièrement construit un brancard où l'on avait étendu le malade et on l'avait porté à bras, malgré les difficultés de la marche en raquettes.

Entre temps deux confrères couraient en avant pour chercher du secours. Dépouillé de son pardessus, dont il avait enveloppé son professeur, François paraissait insensible au froid et à la fatigue, encourageait les autres par son assurance, atténuait les secousses de cette marche sur un sol si mouvant, prévenait les heurts avec des attentions de mère, se prodiguant jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Quelle sombre après-midi! De bonne heure le soleil s'était caché derrière les sapins qui couronnaient la côte et le vent d'est s'était engouffré dans l'entonnoir où l'on marchait, soulevant la neige en tourbillons, mordant la peau et paralysant les membres. Quelle pénible journée!

Debout sur son rocher, François reconnaissait bien le décor sauvage où s'était déroulée cette scène angoissante, le fleuve rétréci, les rives profondément creusées, couvertes d'une frondaison touffue de sapinages, d'épinettes et de pins rabougris, qui montaient en rangs serrés à l'assaut de la côte abrupte. Il localisa l'endroit précis où s'était produit l'accident,



celui où, après des efforts surhumains pour se traîner lui-même en s'appuyant sur ses élèves, le blessé s'était définitivement écrasé, à bout de forces. Un peu plus loin, nouvelle halte... Et les noms de ses condisciples revenaient à la mémoire du médecin. Un tel, et puis un tel, et puis un autre, qui l'avaient secondé dans l'embarras de cette journée. Que faisaient-ils maintenant ? Qu'étaient-ils devenus ?

Et il se rappela que l'un d'entre eux était trappiste à Mistassini, au bord du lac Saint-Jean, établi par ses supérieurs à la tête d'une immense exploitation agricole, ouvrant tout un royaume à la colonisation canadienne-française; un autre était curé, non loin des Trois-Rivières; un troisième était médecin de campagne, gérant de caisse populaire, tout adonné aux œuvres sociales pour le plus grand avantage de ses concitoyens; tel autre, le boute-en-train de la classe, maintenant religieux Oblat, vivait dans les missions de l'Extrême-Nord depuis de longues années; et enfin un tel, un ancien ami de cœur, avocat au barreau des Trois-Rivières, se signalait, lui avait-on dit, par son esprit chrétien et son dévouement aux œuvres catholiques. Tous avaient réussi, tous servaient, tous, fidèles au rêve des anciens jours, se dévouaient au bien de la religion et de la patrie, comme on disait

durant les années de collège, à cet âge où les cœurs sont ardents, où les esprits sont droits.

Et lui, François ?... Lui, le plus brillant de tous, lui, le plus populaire, le plus sérieux, le plus résolu, lui que cette après-midi d'héroïsme avait couronné d'une auréole aux yeux de ses jeunes condisciples, lui dont ses maîtres étaient sûrs pour l'avenir, sur qui l'on fondait les plus belles espérances, quelle que dût être sa carrière, lui, que faisait-il pour la religion et la patrie ? Il faisait bien peu pour la religion ; et pour la patrie, il faisait moins encore.

Ces réflexions, que son frère Louis avait déjà discrètement suscitées dans son esprit, lui revinrent avec une insistance particulièrement gênante devant le splendide panorama qui se déroulait à ses pieds. En bas le Saint-Maurice, sombre et tumultueux, se précipitait sous les grands ponts pour mêler ses eaux noires aux eaux verdâtres du grand fleuve. Au delà des eaux c'était la côte sud et la lignée des blanches églises qui se mirent au rivage. Très loin, à droite, par delà les miroitements du lac Saint-Pierre, c'était l'église de la Baie-du-Febvre, dont il reconnaissait bien la toiture étincelante, si facilement visible de la Pointe-du-Lac. Puis venait Nicolet, dressant les fiers clochers de sa cathédrale, puis Sainte-Angèle, en face, puis Bécancour, Gentilly, et même les Becquets, là-bas, au

fond de la grande baie. Sur la côte nord, Batiscan, Champlain, le Cap. Le Cap, autrefois simple amoncellement de pauvres habitations ouvrières, aujourd'hui petite cité industrielle, pleine d'activité, tout empanachée de la fumée des usines qui bordent l'embouchure du Saint-Maurice, mais pieuse quand même et recueillie, étalant avec amour la simplicité de son vieux sanctuaire. Juste en face de lui, François embrassait l'ensemble des Trois-Rivières, ville encore petite, si on la comparait aux agglomérations américaines, mais portant un cachet si personnel, hérissée de clochers, sertie dans la verdure, toute parsemée de vastes établissements d'éducation et de charité. Et tout cet ensemble était resplendissant sous l'éclat d'un soleil de juillet, dans une atmosphère largement balayée par la brise du nord.

François respira d'aise à la vue de ce paysage autrefois familier et qui lui demeurait toujours si cher. Sa patrie, elle était là, dans sa grandeur et sa simplicité, lui souriant et l'invitant. Elle lui parut plus belle encore, plus riche, plus forte qu'il ne l'avait entrevue de loin, plus débordante de vie et de promesses d'avenir.

Ce qu'il voyait depuis dix jours, ce qu'il apprenait dans ses conversations avec ses frères, avec Léon, avait suffi pour corriger quelques-



uns de ses jugements anciens, quelques-unes de ses impressions récentes. Comme tant d'autres Canadiens, il avait cru que le succès n'était pas pour ses compatriotes, que le vieil établissement français d'Amérique était destiné à disparaître tôt ou tard. Or, après vingt ans d'absence, il retrouvait sa province de Québec plus française qu'il ne l'avait laissée, plus prospère, plus instruite, s'étendant de tout côté, vers l'est, vers le sud, vers l'ouest, vers le nord, perfectionnant son agriculture, développant son commerce et son industrie, groupant ses capitaux. Elle avançait du pas rapide et de l'allure joyeuse de ceux qui conquièrent, non de l'air abattu de ceux qui capitulent.

Et ce progrès universel, ce sont les hommes de sa race qui en étaient les principaux auteurs. François le constatait : plus les Canadiens français étaient maîtres de leurs destinées et de leur gouvernement, plus leur ascension s'accroissait. La conquête du sol, l'amélioration de la culture, l'établissement du crédit populaire, le relèvement de l'instruction publique, ces problèmes difficiles et de portée lointaine, les gouvernants d'aujourd'hui, en collaboration intime avec le clergé, y trouvaient une solution relativement facile. L'union de toutes les forces dont disposent les Canadiens, endurance physique, respect de la morale, sentiment patriotique, foi religieuse, tous ces impondérables

d'une valeur irrésistible, contribuaient à faire d'eux un peuple de bel avenir.

Quand le jeune médecin avait quitté son pays, on gisait encore dans une torpeur de vaincus, on sortait à peine d'un siècle d'inaction. En effet, pendant plus de cent ans, qu'avait-on fait pour l'avancement des Canadiens ? Ces fonctionnaires anglais, qui régissaient le pays comme une propriété conquise, qu'avaient-ils fait pour le progrès réel de leurs administrés ? Qu'avaient-ils organisé en vue d'une colonisation méthodique, d'une culture plus rationnelle, d'une éducation adaptée aux besoins de la population ? Ce qu'ils avaient entrepris, c'est contre les Canadiens qu'ils l'entreprenaient, François le saisissait maintenant avec une évidence aveuglante.

Ils avaient esquissé un projet d'éducation, mais pour angliciser et protestantiser la jeunesse. Ils avaient fait de la colonisation, mais pour noyer les Canadiens dans un afflux de *Loyalistes* et d'Écossais. Pendant ce temps, les premiers possesseurs du pays devaient, par leurs propres ressources, se défricher péniblement un domaine dans la haute futaie ou gagner tristement la frontière américaine. On n'avait rien su faire pour les seconder ou les retenir. Quelques prêtres clairvoyants, quelques hommes énergiques, avaient plus contribué à la grandeur du Canada français que tous les gouver-

neurs, les scribes et les commerçants importés d'Angleterre.

Aujourd'hui, le gouvernement de Québec s'occupait enfin de gouverner et tout prenait une tournure nouvelle. Par les efforts concertés du pouvoir civil, du clergé, des communautés religieuses, des particuliers, toute une floraison d'œuvres s'épanouissait pour le bien du pays, enseignement supérieur, écoles d'agriculture, écoles techniques, coopératives, caisses populaires, innombrables institutions de charité, tout ce qui pouvait seconder le travail d'un peuple industriel. L'habitant canadien, plus à l'aise, poursuivait sa conquête pacifique. Maître des Cantons de l'Est, dont on avait voulu l'exclure, il débordait maintenant dans l'Ontario et les provinces maritimes, se taillait des royaumes dans le nord. Ce dont on avait besoin désormais au Canada français, c'étaient des Canadiens français. En retour de leur travail intelligent et de leur affectueuse fidélité, la patrie leur assurait une vie saine, paisible, joyeuse, pénétrée des plus pures satisfactions du cœur et de l'esprit. François n'avait qu'à s'associer à la tâche où elle le conviait.

Et pour que ses pensées ne se perdissent pas dans le vague, voici que sa bonne ville des Trois-Rivières lui offrait une place précise, une tâche déterminée où il pût la servir utile-



ment. Sous ses yeux l'Hôpital Saint-Joseph dressait ses multiples tourelles et son mince clocher, comme pour lui rappeler le genre de travail qu'on attendait de lui. Tout en suivant ses goûts, tout en gardant sa profession, il pouvait être fidèle aux généreuses aspirations qui animaient jadis son âme de collégien, il pouvait rentrer en qualité de fils dans la maison de son père, sans rien perdre de son acquis, sans rien sacrifier de son laborieux passé.

« Oui, se dit-il, il ferait bon rester ici. L'hôpital, ou encore, qui sait ? peut-être autre chose. Une maison de convalescence, par exemple, un sanatorium, au sommet de ces coteaux, bien en soleil, adossé à quelque bosquet, parmi les odeurs de résine et dans la sécheresse des sables, oui, ce serait bien ! Un hôpital privé aurait bien sa place ici. »

Comme il fallait partir, cependant, il se dirigea vers le cocher qui s'absorbait à cueillir des fraises à quelque distance, tandis que son cheval broutait le trèfle qui poussait en abondance au bord de la route. La voiture reprit sa course, longeant la crête du coteau, vers les terrains de jeux et les enclos d'exposition.

« Si seulement elle voulait », se disait François.

Ses souvenirs, qui réveillaient d'anciens rêves et suscitaient de vagues projets, ramenaient tout naturellement dans son esprit la pensée de Fanny, l'obstacle à tout ce qu'il voulait entreprendre au Canada. Où était-elle maintenant ? Quelles étaient ses pensées, ses impressions ? Se faisait-elle à l'idée de rester dans ce pays ? Elle était contente de son voyage à Québec : mais qu'avait-elle aimé là-bas ? Avait-elle vu cette ville en touriste blasée qui réagit uniquement au spectacle de l'inédit, ou s'était-elle retrouvé quelque affinité avec les vieilles choses canadiennes et françaises dont la ville de Champlain reste toujours la vénérable dépositaire ? Qui aurait pu le deviner à la lecture du griffonnage en style de convention que le docteur avait repris en main et qu'il venait de parcourir une fois de plus ? Ces phrases, sa femme aurait pu les lui écrire de Londres, de Paris, de Rome ou de Yokohama. Quelques exclamations qu'un usage abusif a vidées de leur sens, des superlatifs usés jusqu'à la corde, tout le formulaire conventionnel des *globe-trotters*.

« Pourtant, se disait François, il serait bien temps de songer à nous fixer, nous aussi. Nous ne sommes plus des enfants, nous allons vieillir comme les autres, à notre tour. A quarante ans elle pourrait bien s'amuser à autre chose qu'à voyager, à danser avec des

amis de hasard, à courir les villes à la mode et les hôtels de grand renom. »

Comme on redescendait en ville, après avoir longé le cimetière, et qu'on s'approchait déjà du collège par la rue Champflour et la petite rue Saint-Thomas la voiture rencontra soudain, au coin de la rue Niverville, l'automobile du Dr Poitevin qui partait de l'hôpital. Les deux médecins se reconnurent et s'arrêtèrent. François, congédiant son cocher, monta dans la voiture de son ami. Celui-ci voulut rentrer à l'hôpital et présenter à la supérieure de l'établissement le candidat qu'il lui avait si souvent proposé. Heureuse de le voir, la religieuse lui offrit de visiter la maison. Après avoir traversé quelques salles et quelques corridors bordés de chambres, on s'attarda dans la salle d'opération. Celle-ci venait d'être terminée, dans un pavillon spécial récemment construit. Les exigences de la science la plus moderne y avaient été scrupuleusement observées. François en parut quelque peu surpris et très satisfait.

« Il ne nous manque plus qu'un chirurgien », dit la supérieure, avec une intention facile à deviner.

François ne laissa pas tomber la phrase. Regardant la religieuse bien en face et réfléchissant intensément, comme il avait coutume



de faire devant ses malades quand il synthétisait les données d'un diagnostic :

« Et vous m'accepteriez ? dit-il.

— Oui, dit posément la supérieure. Sur la recommandation du Dr Poitevin, nous vous accepterions immédiatement.

— Eh ! bien, j'accepte aussi. Formulez vos conditions et je viendrai signer mon engagement le jour qui vous conviendra. »

Les conditions ne furent pas longues à discuter. Quelques minutes plus tard les deux médecins partaient, promettant de revenir le mardi suivant pour signer le contrat en présence du conseil de direction.

François éprouvait une vive satisfaction et comme une délivrance d'avoir pris ce parti. Tout ce qu'il avait vu depuis quelques jours, toutes ses réflexions, tous ses souvenirs, le portaient de plus en plus à se fixer aux Trois-Rivières. L'opposition de Fanny ne lui paraissait pas irréductible ; et même le ton de sa dernière lettre pouvait laisser croire qu'elle resterait sans déplaisir dans un pays qu'elle trouvait déjà si beau.

D'ailleurs le Dr Barry n'était pas sans éprouver quelque gêne et un certain agacement devant les siens, de voir ainsi ses décisions subordonnées aux goûts de sa femme. Chez son père, chez ses frères, on avait une autre

idée de la hiérarchie familiale. Certes, la femme y occupait une place d'honneur; c'était une associée à laquelle on communiquait tous ses projets et tous ses embarras, qu'on faisait participer à toutes ses entreprises, à tous ses marchés, à tous ses succès comme à toutes ses épreuves, une personne de bon conseil dont on recherchait les avis, dont on désirait l'approbation; mais l'épouse, de son côté, n'oubliait pas que son mari était le chef, elle cherchait à saisir son point de vue, elle approuvait le plus possible, elle encourageait toujours, elle ne formulait ses doutes ou son opposition qu'en réservant d'avance sa soumission la plus entière à la décision finale. Et plus tard, si, selon ses prévisions, telle hardiesse de son mari aboutissait à un échec, elle se gardait bien du sarcasme et savait prendre sa part du malheur commun. Dans ces foyers restés fidèles aux traditions françaises, la femme était vraiment femme et mère, le soutien, l'aide de son mari, jamais une usurpatrice ou un parti d'opposition. Il en avait toujours été ainsi chez les Barré, il en était ainsi chez leurs parents, chez leurs voisins, on ne concevait pas qu'il en pût être autrement dans les familles de bonne éducation et de bonne conduite. C'est Baptiste qui aurait bien voulu voir sa vieille ou ses brus poser un ultimatum quand il s'agissait de prendre une décision

capitale! Une telle hypothèse paraissait même parfaitement inconcevable.

Devant ces hommes si simplement maîtres chez eux, qui avaient une idée si nette et si ferme de ce que doit être la famille, le docteur américain se sentait humilié de l'anarchie qui régnait à son foyer. Vraiment sa femme y prenait trop la première place. Qu'elle eût une voix prépondérante quand il s'agissait des choses de son ressort, passe. Qu'elle s'occupât seule de meubler la maison, de choisir ou de renvoyer les servantes, qu'elle allât même jusqu'à déterminer l'emploi des soirées libres, le but et l'itinéraire de leurs voyages, passe encore; mais qu'elle se chargeât d'orienter la carrière de son mari, de choisir sa clientèle et de lui indiquer son gagne-pain, c'était trop fort. En cela c'est lui, François, qui devait être juge suprême et maître souverain. Il était temps que Fanny l'apprît et l'acceptât. Il y a des cas majeurs où la femme doit obéir et se taire, si elle ne peut pas approuver et se réjouir.

Hélas! le pauvre François prévoyait bien que tout cela n'irait pas sans des explications pénibles. C'est un duel considérable qu'il allait affronter au retour de sa femme, et la victoire était loin d'être certaine. Depuis vingt ans qu'il était marié, cet homme de science avait perdu l'habitude du commandement et Fanny



n'avait jamais eu l'habitude d'obéir. L'enjeu avait trop d'importance, cependant, pour que le Canadien y renoncât. Et puis, qui sait ? La bataille serait peut-être gagnée dès les premiers engagements.

Ce fut du moins un réconfort pour François de voir quelle joie la nouvelle de sa décision répandit chez ses parents. Toute cette après-midi du samedi et toute la soirée en furent débordantes. Le médecin lui-même se sentait désormais un autre esprit et des préoccupations nouvelles. Il s'informait minutieusement des ressources et des progrès du district, du chiffre de la population, des industries déjà florissantes et de celles qui s'annonçaient pour l'avenir. La recherche d'un logement et les démarches immédiates qu'il faudrait entreprendre pour mettre ordre à ses affaires aux États-Unis, pour faire venir au Canada tout ce qu'il ne vendrait pas sur place, tous ces ennuis inévitables commencèrent également à le préoccuper. Il fallait aller vite, puisqu'on le voulait aux Trois-Rivières le plus tôt possible. Le départ serait donc fixé dès le retour de Fanny. On aviserait alors à la façon dont on liquiderait les biens que l'on possédait à Superior, ce qu'on ferait de la propriété, ce qu'on apporterait...

Avant l'arrivée de sa femme, François jouait pourtant qu'il n'y avait rien à faire, car

elle pouvait changer toutes les dispositions prises. On n'avait donc qu'à se réjouir, comme le faisait Gladys, de l'heureuse tournure que les choses venaient de prendre.

## CHAPITRE ONZIÈME

### CHACUN CHEZ SOI

Le dimanche, selon le programme, on était allé au sud. Quatre voitures avaient fait la traversée: Philippe conduisait ses vieux parents et François; ses frères, Hector et Adolphe, son beau-frère, Camirand, s'y rendaient avec leurs femmes et quelques enfants. C'est à Sainte-Monique, chez Rosalie, l'aînée, qu'on était allé prendre le souper et passer la nuit. Moïse était venu de Saint-Grégoire et Gertrude de Nicolet, en sorte que la famille se trouvait de nouveau presque au complet.

La réunion fut particulièrement joyeuse, plus intime que le dimanche précédent à la maison paternelle, pleine d'abandon et de rires bruyants. François n'était plus un étranger; c'était de nouveau le frère d'autrefois, apportant au cercle de famille sa large part de mots plaisants et d'histoires savoureuses. Le fait qu'il resterait désormais au Canada faisait disparaître ce reste de gêne révérentielle que la famille éprouvait devant celui qu'elle considérait toujours un peu comme un étranger. Maintenant il n'était plus qu'un



frère, qu'on aimait davantage parce qu'il restait si simple dans l'incontestable supériorité de sa science, de son talent et de sa fortune.

Le lundi on était revenu par Saint-Grégoire, où l'on avait dîné chez Moïse, puis on avait traversé aux Trois-Rivières par le bateau de quatre heures. Chez lui comme à Sainte-Monique, Moïse avait prodigué les trésors de sa verve intarissable, laissant aux voyageurs une dernière impression d'extrême contentement de se retrouver tous ensemble.

Entre cinq et six heures la voiture de Philippe arrivait à la maison quand, le long du chemin, deux des plus jeunes enfants accoururent au-devant de leur père. C'était Désiré et son petit frère, qui jouaient au cheval sur la grand'route et qui avaient de loin reconnu les voyageurs. Philippe arrêta et les fit embarquer. La bonne Marie prit le plus petit sur ses genoux et le couvrit de baisers, comme si elle fût revenue après une longue absence. Désiré avait pris place entre les genoux de son père et s'était emparé des guides.

« Ma tante est arrivée, dit-il soudain, quand on se fut remis en marche.

— Quelle tante ? dit Marie.

— Ma tante !

— Ma tante qui ?

— Ma tante... ma tante le docteur.

— Fanny ? reprit vivement François. Quand est-elle revenue ?

— Elle vient d'arriver. Elle est venue avec un automobile de la ville... Elle va être contente de vous voir... Elle dit qu'elle s'en va demain... Elle n'avait pas l'air de bonne humeur de ne pas vous trouver ici. »

François parut soucieux.

« Comment ? dit Marie, subitement inquiète, qu'est-ce que cela veut dire, elle s'en va demain ? Elle ne s'en va pas ! »

Dès qu'on fut à la porte, François monta à sa chambre. Fanny s'y était montrée à la fenêtre en entendant le bruit de la voiture qui arrivait. Dans la chambre tout trahissait les apprêts du départ. Des valises, grandes ouvertes, étaient étalées sur le plancher ; sur le lit, sur les chaises, du linge et des vêtements de femme. Gladys n'était pas là, Harold non plus.

« Tu arrives bien, dit Fanny à François, dès qu'il fut en haut de l'escalier. Tu sais, nous partons demain... Tu te rappelles ces Crawford que nous avons rencontrés à Los Angeles, il y a trois ans ? Ce sont eux, imagine-toi, que j'ai retrouvés à Québec avec une famille de leur connaissance, nommée Morgan. Ils m'invitèrent à les accompagner au Saguenay : ils furent simplement exquis. Ils font tout leur voyage par eau. Nous sommes revenus à

Québec ce matin; ils y passent la journée et se rendent à Montréal cette nuit. Ils partent demain soir pour les chutes Niagara et se rendront ensuite à Duluth en bateau. Ils m'ont décidée à retourner avec eux. C'est pour cela que j'ai pris le rapide qui passe aux Trois-Rivières à quatre heures. De là j'ai pris un taxi. Demain nous partirons par le train de onze heures de l'avant-midi et nous nous embarquerons le soir à Montréal. Nous trouverons les Crawford au Windsor. J'ai pensé que ta visite se trouvait assez longue et que nous aurions amplement le temps de faire nos préparatifs ce soir et demain. Qu'en dis-tu ?

— Oui... Cela dérange un peu mes calculs.

— Comment, tes calculs ? »

François s'était assis, ramassant son courage pour l'explication décisive qu'il ne pouvait plus éluder ni remettre. Fanny, debout, à peine distraite de ses préparatifs de voyage, ne paraissait même pas soupçonner que son mari eût une objection sérieuse à lui opposer.

« Ça ne me déplaît pas de partir ces jours-ci, reprit le médecin, mais je ne pourrais pas facilement partir avant demain soir.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai un rendez-vous pour demain après-midi, après quatre heures.

— Un rendez-vous ?



— Oui, je dois rencontrer quelques médecins à l'hôpital des Trois-Rivières demain, après les heures de consultation.

— Bah! mon Dieu, excuse-toi, c'est tout.

— Non, je ne pourrais pas facilement m'excuser... Écoute, Fanny, j'aime autant te le dire tout de suite, j'ai décidé de rester au Canada. »

Fanny parut ne pas bien saisir ce qu'il avait dit. Elle se redressa :

« Quoi ? dit-elle, tu as décidé ?... »

— Oui, demain, à quatre heures, je signe mon engagement à l'hôpital des Trois-Rivières, devant la supérieure et le conseil de direction.

— Tu signes ton engagement ? Mais tu m'as laissé entendre toi-même, la semaine dernière, et tu as répété à Harold, le même jour, que c'était fini cette histoire de rester au Canada et que nous retournions à Duluth bientôt.

— Oh! je t'ai laissé entendre... Je ne vous ai rien dit de certain. Je n'étais pas encore décidé dans le temps, je croyais même que nous retournerions; maintenant, j'ai changé d'idée et nous restons.

— Eh! bien, moi, je n'ai pas changé d'idée et je ne reste pas.

— Tu ne restes pas ?

— Non.

— Tu resteras si je reste, voilà tout. Nous retournerons à Superior pour disposer de la propriété et mettre nos affaires en ordre, puis nous reviendrons demeurer aux Trois-Rivières.»

Le médecin parlait d'une voix posée, un peu basse, en homme qui se contient et veut à tout prix garder son calme, comme pour donner l'impression d'une force qu'il n'est pas sûr d'avoir.

« Et quand reviendrons-nous ainsi ? demanda Fanny.

— Le plus tôt possible. Dans un mois, dans deux mois au plus, nous devons être installés aux Trois-Rivières.

— Merci ! Je te donne ma parole, moi, que je ne serai pas aux Trois-Rivières dans deux mois. Tu sais, François, c'est inutile de discuter, tu me connais : quand j'ai dit une chose, c'est dit.

— Eh ! bien, Fanny, tu vas apprendre à me connaître, moi, si tu ne me connais pas encore. Cette fois je suis bien résolu à ne pas céder. La chose est trop importante, tes exigences sont trop déraisonnables, pour que j'en passe encore par tes volontés. S'il s'agissait de bagatelles, d'amusements, de chiffons, je plierais probablement, comme je l'ai toujours fait ; mais dans une décision de cette conséquence, quand il faut engager le reste de ma vie, je ne veux pas, tu m'entends, je ne veux

pas me laisser guider par des raisons d'enfant gâtée. Je te l'ai dit l'autre jour, tu me paraissais parfaitement déraisonnable depuis quelques semaines. Je n'ai ni l'obligation, ni même le droit, à cause de nos enfants, de me soumettre à tes caprices. »

Fanny, pâle et tremblante, s'était laissée tomber sur le bord du lit. Elle roulait dans ses mains un manteau qu'elle avait commencé à plier, regardant fixement son mari tandis qu'il parlait. Quand il se tut, ses lèvres entr'ouvertes remuèrent sans qu'aucune phrase cohérente pût sortir de sa bouche desséchée.

« Nos enfants ?... Mes caprices ?... Et tu penses...

— Tu sais bien, chère enfant, poursuivit le médecin, à quoi tu me condamnes en me ramenant aux États-Unis. C'est ma dignité professionnelle, c'est ma dignité d'homme, c'est mon honneur, c'est celui de nos enfants, c'est le tien qui est compromis si tu me rejettes dans la situation fautive où je suis engagé là-bas. Je veux bien te faire plaisir, mais je ne puis pas consentir à de tels sacrifices.

— Il faut y consentir. Tu as fait une sottise, paie-la.

— Et comment veux-tu que je la répare ?

— Ton brevet ? Tu peux toujours obtenir ton brevet !



— Me soumettre à des examens ? Y songes-tu ? A mon âge, me remettre dans les manuels, prévoir des questions, préparer des réponses ? Tout cela pour chercher à satisfaire des gens qui ne veulent pas du tout être satisfaits ?

— Tant pis ! Il ne fallait pas t'exposer à cette nécessité.

— Si encore je devais réussir, passe ; mais je ne réussirai pas, j'en suis sûr. Je connais trop de ces pauvres diables de Canadiens qui ont voulu obtenir un brevet aux États-Unis...

— Mais toi, tu as la science ?

— La science ? Il s'agit bien d'avoir la science. C'est une raison de plus pour n'être pas admis. Tant que Hall et Bryce ne voudront pas de moi, c'est-à-dire tant qu'ils seront dans les environs de Duluth, je n'ai rien à y faire. Je devrai chercher un autre État que le Minnesota et le Wisconsin. Voilà la situation.

— Quelle affaire ! »

Et Fanny, la figure dans les mains, se mit à pleurer nerveusement. Puis peu à peu, tandis que François continuait à parler, elle releva la tête, et les yeux perdus dans le vague, elle sembla poursuivre une idée lointaine. Elle était décontenancée par le ton calme et ferme que le médecin réussissait maintenant à garder sans effort. Elle voyait en son mari un aspect qu'elle n'avait guère remarqué en lui durant ses vingt ans de ménage, celui de l'intellectuel

qui fait abstraction des détails, des contingences, des circonstances particulières, pour concentrer son attention sur le seul point important d'une question. La sérénité du médecin produisait sur elle un effet salubre: au lieu d'éclater en injures et de crier sa colère et son dépit, elle retrouva le fil de ses pensées et répondit sur un ton presque paisible:

« Écoute, François, tu as pris ta décision, tu as choisi ce qui te paraît raisonnable, je vais te faire mes confidences, moi aussi. J'y ai pensé plusieurs fois depuis la mort du Dr Bloomfield, le temps est venu de te faire connaître mes réflexions. Désormais nos existences ne vont plus ensemble. Toi, tout te retient ici, ton intérêt comme tes sympathies; moi, je n'y pourrais pas vivre. D'autre part, à Duluth, je n'aurai aucune peine à me faire une vie avec Harold. Il n'y a donc qu'une chose à faire, séparons-nous. Le cas n'est pas rare aux États...

— Que dis-tu, Fanny ? »

Ce fut chez François un cri de stupeur qui s'étouffa dans sa gorge. C'était donc vrai! Ce qu'il avait soupçonné confusément, mais qu'il avait toujours rejeté comme une sotte pensée, sa femme le lui déclarait tout simplement aujourd'hui. Elle envisageait sans émotion, comme une chose presque naturelle, la séparation, le divorce peut-être. Cette femme à qui

il avait littéralement sacrifié tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était, cette femme qu'il aimait encore sincèrement, presque passionnément, à laquelle il était lié pour toujours, cette femme était prête à l'abandonner, apparemment sans le moindre regret. A son tour il restait sans parole, le regard fixe, la respiration haletante. Fanny ne baissa pas les yeux.

« Eh! quoi, fit-elle, qu'as-tu à t'étonner? Qu'y a-t-il là de si extraordinaire? C'est par dizaines, chaque année, qu'on compte les divorces dans le cercle de nos connaissances. Je ne vois pas que ma proposition ait lieu de te bouleverser à ce point.

— Mais y songes-tu, Fanny? Nous ne pouvons pas rompre ainsi. Nous ne sommes pas de simples associés d'affaires.

— Bah! quelle est la différence?

— Nos engagements, Fanny; tu sais bien que nous sommes liés pour la vie. Après tout nous sommes catholiques tous les deux.

— Oh! après tout, oui...

— Mais, Fanny, mais... je ne veux pas te quitter, moi.

— Eh! bien, alors, retournons aux États-Unis.

— Mais je ne le puis pas. Tu connais bien ma situation!



— Il ne fallait pas t'y laisser prendre. Maintenant il faut en subir les conséquences. Pour moi voici sous quel aspect le problème se présente: ou bien vivre avec toi là-bas en nous tirant d'affaire le mieux possible, ou bien te suivre ici, ou bien nous séparer. Retourner à Superior, tu ne le veux pas; te suivre ici, je ne le puis pas; il ne reste donc qu'à nous séparer. C'est probablement en prenant ce parti que nous goûterons tous deux la plus grande somme de satisfaction et que nous préparerons le mieux l'avenir de nos enfants. Moi, je me charge de Harold; toi, tu t'entends bien avec Gladys...

— Vraiment, Fanny, tu m'étonnes. Je croyais pourtant te connaître, tu dépasses tout ce que j'aurais imaginé. Jamais je n'aurais cru que tu pourrais parler avec une pareille aisance d'une séparation comme celle-là.

— Que veux-tu? Je suis Américaine, moi. Le premier devoir de tout Américain, c'est de se suffire à lui-même, d'être l'artisan de son propre bonheur. C'est bien ainsi que Harold voit les choses, lui aussi. Il n'a pas besoin de ta tutelle pour s'ouvrir un chemin dans la vie. Nous nous sommes déjà fait des ouvertures à ce sujet. »

Le médecin n'y tint plus. Ainsi donc sa femme et son fils projetaient déjà tout tranquillement de briser la famille en deux tronçons.

C'est là, probablement, ce qu'ils avaient discuté l'autre soir, en chaloupe, sous ses yeux, après lui avoir manifesté leur détermination de retourner aux États. Vraiment c'était trop fort.

« Femme sans cœur, dit le médecin presque tout bas. Tu es bien telle que j'ai toujours craint de te trouver: égoïste jusqu'au fond de l'âme, incapable d'en aimer un autre que toi, de te sacrifier pour un autre. Voilà bien ce que tu es. Tu ne m'aimes pas et tu ne m'as jamais aimé; tu n'aimes pas nos enfants, tu n'aimes que toi-même et tu ne cherches à satisfaire que toi-même. Femme sans cœur! Incapable du moindre sacrifice!

— Sacrifice ? tu as bien le droit de parler de sacrifice, juste au moment où tu veux nous sacrifier tous, oui, tous, entends-tu ? pour suivre ton propre goût. »

François, la tête dans ses mains, ne put contenir un sanglot.

« Voilà, dit-il, à quoi j'ai abouti. Mon grand tort... »

Il s'arrêta, n'osant découvrir le fond de son âme, la pensée qui le torturait maintenant comme un remords. Son grand tort, il le sentait bien, avait été de contracter à la légère, avec l'étourderie d'un parvenu qui croit tout maîtriser, le plus redoutable engagement qui puisse exister entre humains. Il avait été

séduit, affolé, par les qualités extérieures de Fanny Brown, il n'avait pas eu la sagesse d'examiner ses tendances de caractère et de réfléchir à ses propres inclinations natives. Il expiait maintenant.

« Eh! bien, dit Fanny sur un ton de défi, quel a été ton grand tort ? »

Sa fierté de demi-Saxonne la faisait se redresser à la pensée que son mari pût regretter une union qui lui avait été si avantageuse, pensait-elle, qui l'avait élevé à un degré supérieur, où, selon elle, il avait été le principal, sinon l'unique bénéficiaire. François n'osa pas avouer son regret et fit dévier sa pensée.

« Mon grand tort, dit-il, c'est de n'avoir pas mis toute chose à sa place dans ma maison, toi la première.

— En voilà une bonne, par exemple! Nous ne sommes plus au temps des esclaves romaines, tu sais.

— Hélas! nous ne sommes plus davantage aux âges chrétiens.

— Garde tes remontrances et tes vieilles plaintes. Tu as mon dernier mot, nous ne resterons pas ici.

— Et tu as le mien également, nous ne partirons pas demain. Fais-en ton sacrifice. »

Là-dessus le médecin descendit et s'enfuit dans les champs. Évitant les étables où se trouvaient les hommes, il partit à grands pas



sur le chemin de ferme, ayant besoin de solitude, d'air, de fraîcheur, cherchant à recueillir ses idées et à trouver sa voie.

La soirée fut morne. Fanny n'avait fait qu'une courte apparition à table. Tous se couchèrent de bonne heure, fatigués du voyage, des émotions ou des travaux de la journée.

Le lendemain matin, après une nuit presque entière sans sommeil, François s'était empressé de déjeuner avec les hommes et de partir avec eux pour les champs. Il voulait éviter la rencontre de Fanny, avec laquelle il redoutait de recommencer la lutte de la veille. Son parti était pris, il ne reviendrait pas sur sa décision. Il avait promis d'être à l'hôpital des Trois-Rivières dans l'après-midi et de signer son contrat d'engagement, il irait, il signerait. Assurément, il courait un grand risque. Si Fanny allait s'entêter dans sa détermination de se séparer, cela pouvait la mener loin. Le médecin espérait toutefois qu'elle reculerait avant de prendre un parti qui entraînait pour elle de si graves conséquences.

Il se trompait. Aussitôt François parti pour les champs, Fanny avait commencé l'exécution du plan qu'elle avait arrêté la veille au soir avec Harold. Vers dix heures, quand ils eurent pris leur déjeuner tous deux, le jeune homme partit à bicyclette, selon son habitude, et Fanny s'enferma dans sa chambre.

Moins d'une heure plus tard Harold ramenait un taxi, puis, sans parler à personne, il descendait hâtivement les portemanteaux de sa mère, tous deux s'embarquaient et l'auto partait à toute vitesse pour la station de la Pointe-du-Lac. Ils avaient juste le temps de s'y rendre pour prendre le train de onze heures et un quart.

Tout s'était fait si vite qu'on n'avait guère eu le temps d'interroger les voyageurs. Gladys, qui était dans le potager, voyant partir sa mère, accourut au chemin pour lui demander des explications: Fanny se contenta d'agiter la main vers elle et disparut sans que la machine eût ralenti. Alarmée et sanglotante, pressentant que quelque chose de très grave se passait, la jeune fille prit le chemin de ferme et courut pour avertir son père. François pâlit en apprenant le fait et s'empressa de revenir à la maison. Dans sa chambre il trouva un billet écrit par sa femme:

« Mon cher François, lui disait-elle, je ne veux pas manquer au rendez-vous des Crawford, je pars aujourd'hui. Tu me suivras sans doute bientôt, après avoir une bonne fois renoncé à toute idée de t'établir au Canada. Pour moi, sans divulguer encore mes projets de divorce, j'écris à mon avocat pour le mettre au courant de la situation. J'entends rester en possession de la propriété et recouvrer ma dot tout entière.

Après cela, tu prendras, toi, le parti que tu voudras. Moi, je serai en sûreté. »

François s'effondra. Sa dot, sa propriété, Fanny ne semblait pas avoir d'autre préoccupation que de conserver ses biens personnels : il s'agissait bien d'une question d'argent !

Mais que faire ?

Dans l'après-midi le médecin se rendit aux Trois-Rivières, comme il l'avait promis, et revint pour souper. Triste, taciturne, il se retira de table avant les autres, sans que personne ne l'interrogeât sur la décision qu'il avait prise. Quand les jeunes furent partis pour aller veiller chez Camirand, selon un programme fixé d'avance, les vieux firent cercle dans la cuisine. La nouvelle de la fuite de Fanny — c'est ainsi qu'on appelait son départ furtif et précipité — s'était rapidement répandu dans le voisinage. Hector, Adolphe, Alzire, la femme de Camirand, étaient venus après souper, poussés par la sympathie qu'ils éprouvaient pour leur frère malheureux et par leur désir de savoir quel parti il avait résolu de prendre.

« Et puis, dit Baptiste à François, quand tout le monde fut réuni, qu'est-ce que tu as décidé ? »

François haussa les épaules d'un air ennuyé :

« Qu'est-ce que vous auriez décidé à ma place, vous ? »



— A ta place ? Dame ! je ne voudrais pas être à ta place. Je ne me serais jamais mis à ta place, moi.

— Ce n'est pas facile à dire ce qu'on aurait fait à ta place, dit doucement Marie.

— Je n'ai pas signé mon contrat, dit François presque tout bas, humilié d'avouer sa défaite devant ses frères et ses parents, comme il l'avait été de dévoiler son embarras devant le Dr Poitevin et les directeurs de l'hôpital des Trois-Rivières.

— Là ! Je m'y attendais, répondit durement Baptiste. Il me semblait que ça finirait comme cela. C'est toujours nous autres qui avons le dessous dans toutes ces affaires-là.

— Que voulez-vous, père, est-ce que je puis me séparer de ma femme ? Elle ne veut pas rester ici, je ne suis pas pour la faire ramener par la police. Vous seriez-vous séparé de votre femme, vous ?

— Ah ! bigre, par exemple. En voilà une question : j'aurais bien voulu...

— Tais-toi donc, hein ! reprit Marie, toujours disposée à soutenir François. Dans ces circonstances-là on fait de son mieux. Et puis, qui sait ? La femme de François va peut-être changer d'idée pendant son voyage.

— On sait bien, dit Alzire, quand on est marié, on l'est pour la vie, on ne peut plus se séparer.

— Quand une femme est mariée, déclara Baptiste, elle doit suivre son mari. C'est cela l'affaire. Seulement voilà: ta femme est une Américaine, elle parle anglais, et ceux qui parlent anglais veulent toujours nous mener, c'est entendu. C'est pas la première que je connais comme celle-ci. Tu te rappelles la Corrigan, toi, Marie, celle qui était mariée avec le défunt docteur Beauchemin, des Trois-Rivières. Si elle lui en a fait de la misère! A la fin du compte ils ont dû prendre chacun leur bord, ils étaient toujours à se chicaner. Et c'est comme cela tout le temps.

— Ça, c'est bien certain, murmura Philippe entre ses dents.

— M'est avis, à moi, poursuivit Baptiste, que le mieux, pour être tranquille, c'est de ne pas se mêler aux Anglais, c'est de s'arranger entre nous autres. C'est ce que tu aurais dû faire, toi aussi. Si tu nous avais écouté, quand tu étais jeune, cela ne serait pas arrivé.

— Tâche donc, Baptiste, répétait Marie, ne parle donc pas comme cela. A t'entendre, toi, tu es toujours bien plus fin que les autres.

— Écoute, François, ce n'est pas pour te faire de la peine, mais j'ai toujours pensé, moi, que ton mariage finirait par tourner mal. Tu aurais dû nous consulter. D'abord nous ne voulions pas que tu partes; ensuite ton mariage ne me disait pas grand'chose.

Un Barré qui se marie avec une Brown, ça, ça ne m'allait pas du tout. Voyez-vous, quand on s'unit, dans le mariage ou dans les affaires, si on veut que ça marche, il faut se faire des concessions des deux côtés. Les Anglais, eux, n'en font jamais de concessions. Ils veulent tout avoir, et c'est pour cela que ça va mal. Chaque fois qu'il y a, comme cela, un attelage dépareillé, c'est le plus malcommode qui l'emporte sur le plus tranquille, et la charrue va tout de travers.

— Ça, par exemple, c'est bien vrai, dit le gros Hector.

— C'est clair, dit Philippe. Pour s'arranger avec les Anglais, il faudrait leur donner tout ce qu'ils veulent. Le mieux, c'est de s'arranger chacun de son bord.

— Ou bien encore de leur mettre une bonne fois les points sur les i, reprit Baptiste. Cré chien! par exemple, on n'est pas les serviteurs de tout le monde; nous avons des droits, nous autres aussi. Ça me choque, moi, ces affaires-là!... Je me rappelle, quand j'allais dans les chantiers, on avait eu un *foreman*, une fois, qui avait bien voulu nous *zigner*. C'était un grand Écossais, tout frais débarqué, qui prétendait en remonter à tout le monde. Ça n'a pas été long. J'allai trouver le boss et je lui dis que son *foreman* allait se fermer la boîte ou que nous allions la lui



fermer, nous autres. S'il bougonnait encore, de deux choses l'une: ou bien il s'en irait, ou bien tout le chantier se viderait. Ce fut fini.

— Oui, un *foreman*, dit Marie, ce n'est pas une femme. On n'agit pas comme cela avec sa femme. Je l'ai déjà dit à François, moi: quand on est marié, on le reste et on prend les moyens de rester ensemble. Il a bien fait de ne pas signer son engagement. »

La conversation se radoucît peu à peu et se prolongea quelque temps, assez triste et languissante. François exposa ses raisons d'agir comme il l'avait fait. Il ne pouvait pas s'engager à revenir sans être sûr de tenir parole. Sa femme s'y résignerait peut-être un jour, bien qu'il en doutât. Pour le moment il n'avait qu'un parti à prendre, s'en aller au plus tôt, dès le lendemain, pour prévenir toute action d'éclat de la part de Fanny. Aux États-Unis, s'il était impossible de déterminer sa femme à revenir, il chercherait à obtenir l'autorisation de pratiquer la médecine. S'il le fallait, il se résignerait même à subir des examens, à solliciter des protecteurs. C'était bien ennuyeux, tout cela, il ne le cachait pas. A quarante-cinq ans, après vingt ans de pratique dans une clinique privée, commencer une carrière de médecine générale dans un milieu hostile ou inconnu, ce n'était pas attrayant.

Baptiste, la tête penchée sur la poitrine, avait laissé parler son fils. Quand celui-ci se tut, le vieillard reprit sur un ton lent, comme pesant ses mots:

« Encore une fois, François, je ne veux pas te faire de peine. Ce qui est fait est fait. N'empêche que c'est bien regrettable. Je n'ai jamais aimé les États, moi. Jeune homme, quand j'y allais pour les récoltes, j'en revenais au plus tôt. Je ne me sentais pas chez nous, là. Or, je suis fait ainsi, j'aime à me sentir chez nous. Je n'ai jamais pu consentir à me faire mener par des étrangers. Il n'y a rien qui m'humilie comme de voir nos Canadiens faire les gros travaux et les Anglais empocher les gros profits. Autrefois, dans les chantiers, je souffrais et je m'irritais de voir nos bûcherons travailler comme des mercenaires et défiler comme des esclaves sous l'œil des entrepreneurs anglais; aujourd'hui j'éprouve toujours de la peine quand je vois nos pauvres gens s'engouffrer chaque matin dans les usines des Anglais avec des airs d'écoliers en retard. C'est pour cela que j'ai voulu être mon maître, à moi. L'indépendance d'abord, la liberté, c'est ce que j'ai voulu pour mes enfants. Ils l'ont. Chacun d'entre eux a son domaine où il commande en maître. Ce n'est pas tout. Je voulais aussi vous voir tous à l'aise: vous l'êtes. Je m'étais promis que ma famille

vivrait dans des conditions plus faciles que celle de mon père, c'est ce qui est arrivé. Et ce qui fait la joie de mes vieux jours, c'est de constater que Philippe fera encore mieux que moi, parce qu'il est plus instruit et qu'il sait mieux s'y prendre, et que Léon, s'il continue, fera encore mieux que son père. C'est comme cela que ça doit être au Canada.

« J'avais un autre rêve. J'aime toujours à voir des Canadiens qui s'élèvent au-dessus des autres. Je m'étais dit que, parmi mes fils, il y en aurait un qui servirait de chef à ses compatriotes. J'avais donné au bon Dieu un des plus vieux de mes garçons, je voulais donner à mon pays le plus jeune, celui qui paraissait le mieux doué. Vous savez quels sacrifices nous avons faits pour mettre François dans les grandes écoles. Dans mon idée, il devait être pour nous plus qu'une gloire, il devait être un guide. Les choses n'ont pas tourné comme je l'espérais. Je ne t'en fais pas de reproche, François. Après tout, nos moyens étaient limités, tu as fait pour le mieux. Il me semble pourtant que ta place était parmi nous autres. La place de tous les Canadiens est toujours au Canada; les plus capables ont une obligation particulière de ne pas nous désertier. Si les plus instruits de nos enfants nous abandonnent, s'ils ne nous montrent pas le chemin, s'ils ne nous encouragent pas, que



pourrons-nous faire ? Malheureusement nous ne pouvons pas toujours compter sur nos gens instruits. Dans notre pays comme dans notre famille, l'habitant fait bien sa part, l'homme de profession ne fait pas toujours la sienne. Pensez-vous que si, chez nous, l'homme des villes, l'avocat, le médecin, le député, se rivaient à leur tâche comme je me suis attaché à la mienne, moi, s'ils avaient toujours eu l'ambition d'agrandir le pays, de l'enrichir, de le fortifier, en proportion de ce que j'ai fait, moi qui ai commencé avec rien, moi qui suis un ignorant et qui n'avais que mes deux bras pour agir, pensez-vous que nous serions toujours les serviteurs des autres ? Chacun doit remplir tout son rôle. Mon grand bonheur, quand je mourrai, ce sera d'avoir rempli le mien. J'ai donné au bon Dieu un prêtre et deux religieuses; j'ai donné à mon pays six belles terres avec leurs habitants; je n'ai pas fourni à la société le chef que je lui préparais, mais ce chef se trouvera parmi mes petits-fils; car la jeunesse d'aujourd'hui est belle. Je pourrai mourir content. »

Baptiste s'était levé. Droit, solennel, ému, il paraissait personnifier l'indomptable habitant des âges héroïques qui, au moment de disparaître, salue avec amour l'aurore des temps nouveaux. La fierté de sa belle âme, ses viriles espérances se communiquaient à ses fils, peu

communicatifs selon leur ordinaire, mais bouillonnant, eux aussi, des ardeurs de leur père. Un souffle d'orgueil patriotique, de robuste confiance et de calme courage en face de l'avenir semblait passer sur cette puissante famille de terriens. François saisit la main du vieillard, et les larmes aux yeux :

« Père, c'est vous qui aviez raison et c'est moi qui me suis trompé. Vous avez trouvé dans votre âme droite une inspiration sûre et féconde que je n'ai pas su puiser dans mes longues études. Vous avez bien vu : on ne naît pas cosmopolite. On est nécessairement de son pays et de sa race et l'on se doit à sa race et à son pays. Plus que cela : dans un pays jeune comme le nôtre, l'homme instruit doit s'instruire surtout pour les siens. J'ai méconnu cette vérité et j'ai manqué ma vie. J'ai oublié qu'on ne néglige pas impunément son devoir patriotique et que le meilleur moyen de mener une vie heureuse, c'est de mener une vie utile. Il y a vingt-cinq ans, on n'avait pas sur ces questions des idées bien nettes parmi les gens du monde. On ne songeait qu'à soi ; aujourd'hui on voit mieux et c'est un grand progrès. Pour moi, j'ai appris tout cela par moi-même. Malheureusement la leçon me coûte bien cher et je l'ai reçue trop tard. »

Puis François déclara que désormais, au moins, il se dépenserait parmi les Franco-Américains, qu'il avait trop négligés jusqu'ici. Il consacrerait le reste de sa vie à l'expiation courageuse de la grande erreur de sa jeunesse. Et puis il ne resterait pas séparé de sa famille et de son pays, comme il l'avait été trop longtemps. Ses sentiments français avaient été trop ravivés depuis quelques semaines pour s'éteindre à l'avenir. De toute façon, il reviendrait au Canada, il y ramènerait Gladys; c'est ici qu'il prendrait ses vacances chaque été, si c'était possible.

Toute la nuit les mêmes pensées, les mêmes projets, les mêmes résolutions roulèrent dans sa tête. La veillée n'avait pas été longue: les jeunes gens eux-mêmes, n'ayant pas l'entrain des jours précédents, étaient revenus de bonne heure. Gladys n'avait pas le cœur au jeu, ce soir-là. Dès avant dix heures elle avait demandé à ses cousines de retourner à la maison. Dans le silence de la nuit, François comparait la soirée qui venait de finir à celle qui avait marqué son arrivée, moins de deux semaines auparavant. On s'était séparé si joyeux, après cette première veillée, lui-même alors se promettait tant de jouir de sa visite. Aujourd'hui on s'était quitté tristement, des larmes avaient même été versées; les vieux, dans leur chambre,



passaient sans doute la nuit sans sommeil, à égrener leur chapelet.

François se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de ne pas revenir au Canada. Il avait revu ses parents, mais son second départ renouvelait les chagrins du premier, les aggravait même, puisque désormais on n'espérerait guère son retour et qu'on saurait que les États ne recèlent pas pour tous une fortune facile ni un bonheur sans mélange. De plus le médecin sentait que son existence avec sa femme ne pouvait plus être la même qu'auparavant. Outre le changement de fortune qui s'était produit, il y avait eu entre eux des explications et des aveux que ni l'un ni l'autre ne pourrait oublier. La mésentente s'était déclarée dans sa maison, elle quitterait difficilement son foyer et y rendrait la vie plus sombre, peut-être intolérable. Et alors la solution proposée par Fanny revenait à l'esprit du médecin: ne valait-il pas mieux se séparer? Mais non, chez les Barré cette solution n'était pas même concevable. On lui pardonnerait encore moins de quitter sa femme que de désertir sa patrie.

Sur le matin, François s'était assoupi, quand un son de cloche le tira soudain de la torpeur où il avait fini par s'engourdir. C'était la messe qu'on annonçait à la petite chapelle voisine.

« La messe ? se dit François... j'y vais ! »

Et il sauta de son lit.

Avant de quitter sa paroisse, peut-être pour toujours, il sentait le besoin de revenir sans réserve à ses pratiques religieuses, de se confesser, de communier. Il comprenait que le secours surnaturel des sacrements lui serait nécessaire dans cette journée où l'attendaient des séparations cruelles, peut-être des explications pénibles et des décisions tranchantes; il sentait aussi que ce secours lui serait de grande utilité dans la lutte expiatoire qu'il allait engager pour la vie. Il fit donc sa toilette à la hâte et s'empessa de descendre. Tout était sombre et silencieux dans la maison, tout le monde paraissait dormir: le docteur ne fut pas peu surpris de trouver la porte ouverte et, sur le perron, Gladys. Le paroissien sous le bras, la jeune fille achevait de mettre ses gants en attendant une de ses cousines.

« Tiens! dit François, que fais-tu ici ?

— Où allez-vous, papa, si tôt ?

— Moi ?... Je vais à la messe.

— Nous aussi.

— Eh! bien, allons ensemble. »

Et le médecin serra sous son bras la fine main de sa fille.

Quand le moment vint de s'approcher de la sainte Table, Gladys s'avança, toute fière

et tout émue, aux côtés de son père. Un de ses rêves se réalisait, la plus ardente de ses prières était exaucée en ce moment-là.

Après déjeuner, François fit quelques visites dans le voisinage. Pour prolonger de quelques heures son séjour à la Pointe-du-Lac, il avait résolu de prendre le rapide aux Trois-Rivières, dans l'après-midi. Après le dîner, Philippe annonça à ses fils qu'il irait lui-même avec les grands-parents conduire son frère à la station. Marie, en effet, avait exprimé de bonne heure son désir de faire le voyage et Baptiste avait déclaré qu'ils iraient tous les deux. On partit vers trois heures, dans la belle voiture, les vieux en arrière avec Gladys, Philippe et François en avant.

« C'est égal, dit Marie, quand on fut en route, je suis bien contente que vous soyez venus nous voir.

— Moi aussi, dit François, je suis content d'être venu. »

De fait ses idées se faisaient moins sombres au moment du départ. Les avantages de sa visite lui paraissaient maintenant l'emporter de beaucoup sur ses inconvénients. Il sentait combien ses parents étaient heureux de l'avoir revu et quel aliment il trouverait lui-même pour sa vie affective dans les souvenirs de ce voyage. Forcément, désormais, ses relations avec le Canada seraient plus fréquentes.



Gladys écrirait à ses cousines et à ses grands-parents, elle en recevrait des réponses. Elle serait pour son père une compagne plus chère et plus intéressante encore qu'auparavant. Longtemps ils trouveraient dans les souvenirs de leur visite à la Pointe-du-Lac d'inépuisables sujets de conversation.

En outre, des avantages d'un autre ordre résulteraient pour lui de ce séjour au Canada: il y avait retrouvé la plénitude de sa vie religieuse, il y avait fortifié ses convictions et ravivé ses sentiments patriotiques. Maintenant il se mêlerait aux Franco-Américains et ce commerce lui apporterait sans doute des satisfactions précieuses. Ces perspectives coloraient son départ d'un rayon d'espérance.

La séparation fut moins pénible que François ne l'avait redouté. Selon son habitude, Baptiste cacha son émotion dans le mutisme et la brusquerie de ses adieux; Philippe fit sentir dans sa vigoureuse poignée de main toute la sincérité de son amour fraternel; la bonne Marie s'attarda dans ses baisers à son cher François et à sa bonne petite-fille, comme elle appelait Gladys avec un accent de profonde tendresse. Gladys lui rendit avec effusion ses baisers et ses marques d'affection.

Dans les chars François prit place du côté du fleuve, afin de revoir une dernière fois le rang de la banlieue et la maison paternelle.

La figure à la fenêtre, il expliquait à sa fille le paysage que l'on traversait, puis il reconnut la ferme de son père, la montra à Gladys et se tut. Le soleil de quatre heures éclairait violemment les maisons et toute cette belle campagne. Dans les champs François put reconnaître ses frères et ses neveux qui, après son départ, avaient repris leur travail et s'interrompaient un instant pour agiter leurs mains vers le train en fuite; puis ce furent d'autres champs, un autre paysage, une large éclaircie sur le lac Saint-Pierre, puis le médecin pressentit déjà les villes et les États-Unis, qui allaient le ressaisir et l'engloutir tout entier.

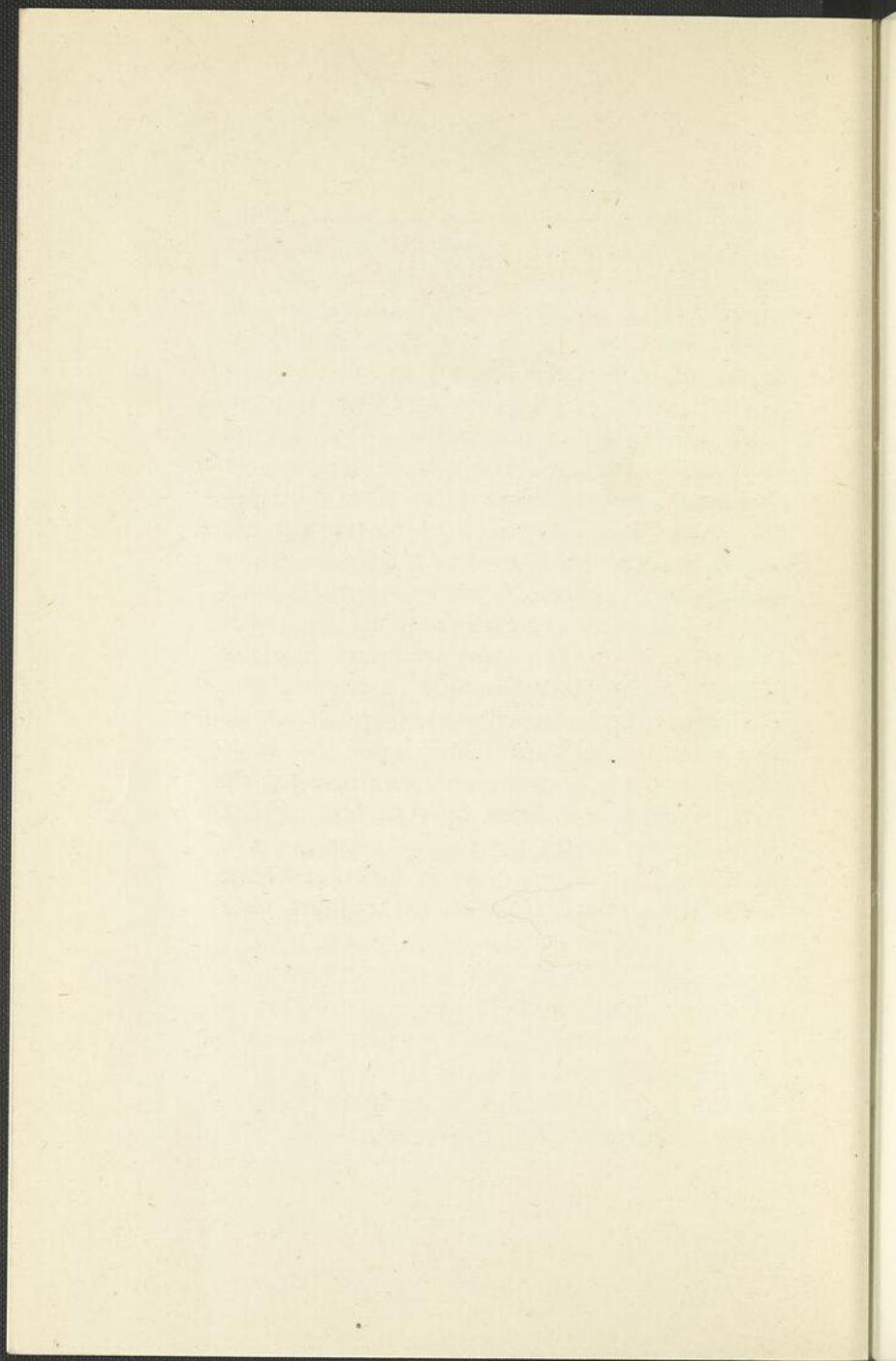
Tandis qu'en arrière les siens reprenaient leurs paisibles travaux, leurs soirées de famille, leurs jeux, leurs visites, lui, il recommencerait la lutte pour la vie dans un monde bien différent. Deux civilisations s'étaient offertes à lui: l'une simple, patriarcale, essentiellement catholique et conservatrice; l'autre, éblouissante et tapageuse, protestante et matérialiste. Il avait opté pour celle-ci, s'y était laissé prendre dans un engrenage irrésistible; aujourd'hui il en était victime et ne pouvait pas revenir en arrière.

Et comme le train en marche traversait les grasses prairies de Louiseville et de Maskinongé, et comme on entendait à chaque station

monter les claires syllabes françaises et qu'on voyait pénétrer dans le wagon de larges figures honnêtes et des yeux pleins de candeur, et comme ces villageois et ces cultivateurs le regardaient avec admiration, peut-être avec envie, lui et la belle jeune fille qui l'accompagnait, François se prit à formuler ce vœu, où se mêlait presque une prière: « Braves gens du Canada français, hommes et femmes de chez nous, garçons robustes et chastes jeunes filles, vous qui me voyez passer et qui me croyez heureux, puissiez-vous apprécier pleinement votre propre bonheur, puissiez-vous estimer justement votre propre mérite, puissiez-vous rester toujours ce que vous êtes, glorieux héritiers, fidèles conservateurs de tout ce que la France déposa jadis de plus noble et de plus saint sur la terre d'Amérique! Ne nous enviez pas, ne nous imitez pas; restez chez vous, restez vous-mêmes, où vous êtes; gardez les traditions des temps passés, pour que vos fils ressemblent à nos pères et qu'en revenant parmi eux nous nous sentions toujours chez nous. »

FIN





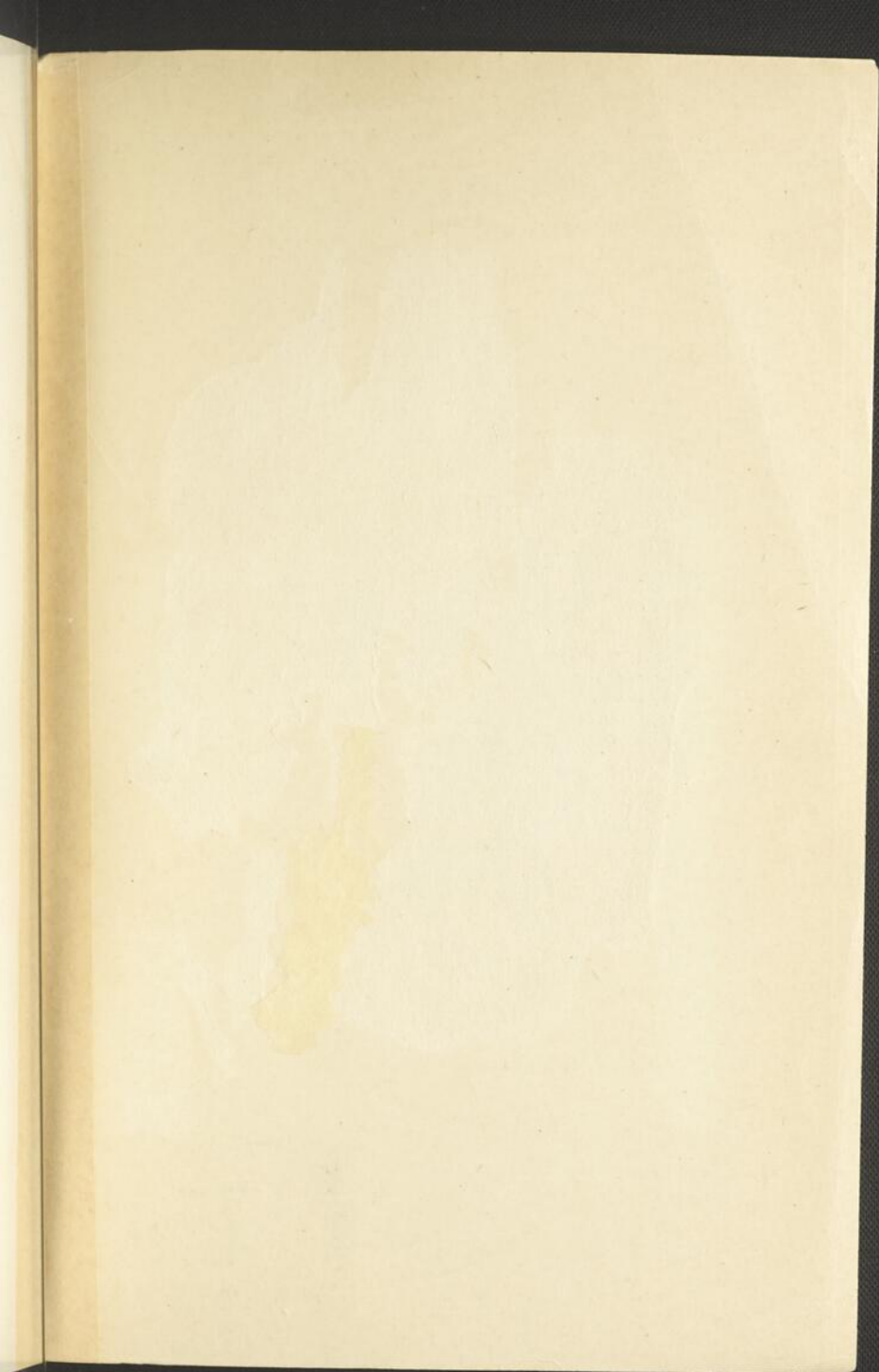
## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                               | PAGES |
|-----------------------------------------------|-------|
| Préface .....                                 | 5     |
| CHAPITRE I. — L'arrivée .....                 | 9     |
| CHAPITRE II. — Au loin .....                  | 29    |
| CHAPITRE III. — A la maison .....             | 55    |
| CHAPITRE IV. — Dimanche .....                 | 73    |
| CHAPITRE V. — Le souper de famille .....      | 91    |
| CHAPITRE VI. — Entre frères .....             | 103   |
| CHAPITRE VII. — Ennuis .....                  | 121   |
| CHAPITRE VIII. — Aux champs .....             | 143   |
| CHAPITRE IX. — Dans l'intimité .....          | 159   |
| CHAPITRE X. — Sur le chemin des écoliers .... | 179   |
| CHAPITRE XI. — Chacun chez soi .....          | 205   |

no





BNQ



000 189 817

